MAGIE ET RELIGION

LA CONFESSION PUBLIQUE DES PÉCHÉS CHEZ LES PEUPLES NON-CIVILISÉS

—

I

Dans le courant de 1932, vers le mois de juillet, j'ai reçu, par l'intermédiaire du missionnaire Th. Burnier, et de la part du missionnaire H. Christen, d'Oyem (Gabon), un récit dont je donnerai l'essentiel. Il met en scène un ouvrier de la station à qui l'on avait commandé un certain travail. Cet homme répondit : « J'ai compris ce que tu me demandes; mais excuse-moi si je refuse, car tu sais qu'en ce moment ma femme attend un bébé, et, selon notre coutume, je ne dois pas refendre du bois de gombagombo de peur de porter malheur à l'enfant qui doit naître. »

M. Christen n'insista pas; puis les mois passèrent.

« Un soir, raconte le missionnaire, rentrant d'une petite tournée dans les villages, près de la station, je remarquai, devant la maison de cet homme, Esuna Ayan, un échafaudage fait de branches fraîchement coupées et qui avaient encore des feuilles. Interrogé par moi, il me répondit qu'à la tombée de la nuit aurait lieu la cérémonie, ou Ndoné Mba, qui consiste en une confession des péchés que l'on fait aux esprits. « Me permettrais-tu, lui « dis-je, de venir voir et voudrais-tu me faire appeler au « moment voulu? » Esuna Ayan me le promit. Je le quit-

tai, doutant qu'il tînt sa promesse, car les païens cachent souvent aux missionnaires certaines scènes païennes ; mais il tint parole et vint lui-même me chercher. Voici la scène dont je fus témoin et le pourquoi de cette scène.

» Esuna Ayan désirait avoir des enfants, mais il n'en avait d'aucune de ses femmes, jusqu'au jour où l'une d'elles, nommée Minkoé, fut enceinte, mais à la suite d'un adultère.

» La perspective qu'un enfant viendrait dans sa maison fut une joie pour le mari; mais, voilà, l'enfant serait le fruit du péché, — car chez les Ntums païens l'adultère est aussi réprouvé. Alors, il faut un accommodement avec les esprits, afin qu'à la naissance aucun malheur n'arrive. Pour cela, dit la coutume, il faut une confession publique des péchés, dite Etu-misen, qui s'adresse au fétiche Ndoné Mba.

» Les préparatifs qui incombent au mari consistent à aller en forêt couper trois branches d'un arbre spécial nommé « asase », en ayant soin d'y laisser toutes les feuilles. Avec lesdites branches, il construit un échafaudage qui doit toucher la toiture de sa case. Les cases des noirs, au Gabon, sont très basses. Le bord de la toiture n'a guère plus de 2 mètres à 2 m. 50 de haut.

» Sur la branche horizontale de l'échafaudage est monté un homme qui se tient debout, les jambes écartées, entre lesquelles un jeune enfant s'est assis. Sous l'échafaudage, Minkoé, la femme, prit place. L'enfant, assis audessus, posa ses pieds sur les épaules de Minkoé et ses mains sur la tête. Esuna Ayan se tint debout à côté de sa femme. Tout près de là se trouve l'indispensable batteur de tambour, avec son instrument, ainsi qu'une foule d'indigènes venus pour assister à la cérémonie.

» Quand tous les préparatifs furent terminés, l'Etumisen commença : Avec le plus grand sérieux, Minkoé confessa qu'à telle date, en allant dans sa parenté, elle avait commis adultère avec un nommé Mnendane, du village de Noumagop, de la tribu de Ozep-surce. L'assemblée se mit à hurler et le tambour retentit un instant.

» Minkoé confessa ainsi successivement sept adultères, en nommant chaque fois son séducteur; car, pour que les esprits soient favorables, il est de toute importance qu'elle ne cache aucune de ses fautes.

» Ensuite vint le tour d'Esuna Ayan. Il confessa deux adultères, nommant la tribu et les villages, mais ne donnant pas le nom des femmes afin de ne pas attirer d'ennuis avec leurs maris.

» Entre chacune des confessions, l'assemblée hurlait et le tambour retentissait.

» Après que les époux eurent fini leur confession, l'homme qui se tenait debout sur l'échafaudage prit la parole et dit, en s'adressant aux esprits : « Je suis Man-« gone-Mwola, je parle pour ces époux; j'implore pour « eux le pardon de leurs ancêtres, afin que la naissance « de l'enfant se passe normalement. Ils ont confessé leurs « fautes, veuillez leur accorder cela. » Quand il eut fini de parler, l'assemblée chanta en langue indigène : « Pitié, pitié, pour Ndoné Mba, pardonne. »

» Ensuite, plusieurs hommes secouèrent avec rapidité l'échafaudage, en rompirent les branches qu'ils portèrent dans des directions opposées. La cérémonie se termina par des réjouissances pour les hommes, tandis que les femmes se retiraient dans leurs cases.

» Quelques jours après, naissait une fille, que le père s'empressa d'apporter à ma femme pour faire « le médicament des blancs » (selon leur propre expression); car, s'il cherche à se mettre dans les bonnes grâces des esprits, Esuna Ayan sait, par expérience, que la médecine des blancs est puissante. »

Les faits de ce genre sont assez rares ou, du moins, ils sont rarement connus. Il est parfaitement exact que les païens dissimulent aux chrétiens très souvent ce qui fait l'originalité de leur religion, et ceux d'entre eux qui ne sont plus païens ont honte de rapporter des faits de ce genre.

Quelques exemples de ces confessions de péchés nous

sont pourtant rapportés (1). Le P. Cayzac a observé chez les Wa-Kikuyu une cérémonie d'une pittoresque originalité. Il s'agit d'un homme qui est inquiet parce qu'il a transgressé un ou plusieurs tabous et que, par là, il croit être exposé à un accident qui le frappera dans sa personne ou dans celle de ses enfants ou dans son troupeau. Il doit donc, — pour employer l'expression dont il use, — « vomir son péché ». Il s'accroupit en face de celui qui semble remplir l'office de confesseur, et il se met à énumérer les choses qui l'effraient, et dont chacune est pour lui le signe d'un acte qu'il a commis, soit en le sachant, soit en l'ignorant : « Je m'accuse d'une grenouille qui s'est jetée dans mon feu; je m'accuse d'une marmite qui a répandu le bouillon par terre; je m'accuse d'avoir moi-même rasé la tête de ma femme », etc... Et à chacun des péchés qu'il déclare ainsi, le pénitent crache.

Cette revue des fautes une fois terminée, le confesseur dirige successivement ses regards vers les quatre points de l'horizon, puis il prononce la formule : « Dieu qui es à droite, Dieu qui es à gauche, enlève-lui ses péchés! » Puis il ajoute : « Je t'enlève tes péchés, ceux que tu connais et ceux que tu ne connais pas » ; et, se penchant sur le pénitent, il fait le geste de lui arracher sa souillure et de la jeter au loin (2).

J'ai rapporté ailleurs un genre de confession qui a lieu chez les Fan. Il y a des cas où un malade, pour obtenir la guérison, doit avouer ses péchés. La confession se fait devant tous les hommes du village, et avec une certaine mise en scène. Les péchés qu'il s'agit de révéler sont, en

(1) On trouvera, dans certaines des citations qui seront faites ici, des mots dont je me garderai bien de me servir moi-même : confesseur, pénitent, expiation, lustration, etc...

Ces mots ne doivent pas être employés ici à propos des confessions, du moins de celles qui sont racontées.

La question est de savoir si ces prétendues confessions, qui ne sont que des aveux, se rapprochent de la confession catholique. En usant des termes que celle-ci emploie couramment, on risque d'établir, sans le dire, une confusion, parfois un peu voulue, dans l'esprit de celui qui lit. Mgr Le Roy, le P. Cayzac, ne sauraient être suspects de vouloir créer la confusion que nous repoussons; mais on n'est pas sûr — comme on voudrait l'être — que telle ou telle façon de parler soit toujours aussi innocente.

(2) Ne faut-il pas rapprocher de ce geste et de sa signification cette citation du prophète Esaïe, chap. 38, v. 17 : « Tu as jeté derrière toi tous mes péchés » ?

général, des violations de choses défendues ou sacrées, *tabou* ou *éki*. « Dis ton péché ! », crie le féticheur au malade. Dès que celui-ci a prononcé un aveu, le féticheur s'écrie : « Que ta faute s'en aille au large vers la mer ! » Et l'assistance répète : « Qu'elle aille au large ! » Si la guérison ne vient pas, c'est, croit-on, que le malade n'a pas fait un aveu complet (3).

Dans les notes de M. le missionnaire Hermann Dieterlen, nous relevons que, lorsqu'une naissance est laborieuse, la mère est soupçonnée d'avoir commis une faute. En conséquence, elle est invitée à confesser ce qu'elle a sur la conscience. Il ne suffit pas qu'elle la reconnaisse en elle-même, il faut qu'elle la déclare à haute voix. Une heureuse délivrance est à ce prix.

M. le missionnaire H. Junod, de son côté, insiste sur l'importance de cette pratique, qu'il note chez les ba-Ronga (4).

La pratique de l'aveu, sous l'influence de ce que nous devons à notre éducation chrétienne, nous apparaît aisément comme dégagée de ce qu'il y a de matériel dans les cérémonies d'expiation ou de lustration. Ici encore, nous risquons d'être dupes d'une méprise. Il y a, pour le non-civilisé, une réelle action magique qui s'exerce par la parole. Quand le Kikuyu nous dit qu'il « vomit » son péché, nous interprétons le vocable dont il use comme une métaphore grossière. C'est là notre erreur. Le son émis est pour lui quelque chose qui est réellement jeté hors de lui, et, quand le pénitent (5) crache après chacun de ses aveux, c'est pour rendre, à la lettre, plus complète son expectoration des fautes.

Nous n'avons pas encore dépassé le stade des rites qui agissent par leurs vertus cachées.

Depuis la publication de ma *Psychologie de la Conversion chez les peuples non-civilisés*, M. Raffaele Pettazzoni a publié un ouvrage intitulé *La Confession des Pé-*

(3) Ici encore, rapprochons ces expressions d'une citation biblique : « Oui, tu jetteras tous leurs péchés au fond de la mer. »

(4) Pour les détails, voir *The Life of a south African Tribe*, tome I, p. 39.

(5) Voir plus haut, p. 452.

chés, dont l'édition italienne nous a été donnée par les soins de la maison Nicolas Zanichelli, de Bologne, et dont la traduction française en deux volumes a paru à Paris à la librairie Ernest Leroux.

On a l'impression que le nombre des cas qui pourraient être cités est beaucoup plus élevé chez les primitifs qu'il ne paraît dans cet ouvrage. Les missionnaires réussiraient sans doute, sans grande peine, à trouver en plus grand nombre des exemples de ces confessions de péchés. On ne saurait trop les exhorter à diriger leur attention sur ces faits et à noter tous ceux qu'ils rencontreront.

M. R. Pettazzoni s'est surtout appliqué à donner une interprétation des faits qu'il a connus, et il n'a pas borné son enquête à l'Afrique. Il l'a étendue jusqu'à l'Amérique du Nord, au Japon, à la Chine, au bramahnisme, au jaïnisme, au bouddhisme (6 .

« Les Malgaches, me dit un des hommes qui les connaît le mieux, M. H. Rusillon, sont toujours en train de confesser leurs fautes. Mais il y a deux sens au mot *faute*: il y a la faute contre le *fady* ou *tabou,* connu ou inconnu; il y a la faute commise par omission, et celle faite volontairement. La confession peut être due au sentiment qu'on a mal fait quelque chose, ou au sentiment qu'on est la cause d'un certain malheur arrivé à autrui. Il arrive souvent aux Malgaches de dire à Dieu, presque dans une même phrase : « Je te demande d'effacer mes fautes et « de guérir mon enfant malade. » La sanction de la faute atteint donc autrui,et elle disparaît parce qu'on se confesse. »

M. H. Rusillon nous apprend que la *faditra* est une malédiction causée par une faute, et que le *fanalapanitra* est une cérémonie qui a pour but d'échapper aux conséquences d'un *fady* violé. Il délivre de la malédiction.

M. H. Rusillon me raconte qu'il vit un jour un homme debout dans une rivière, et en train de faire *fanalapanitra.* Cet homme tapait sur l'eau et criait : « Prends celui-ci, prends celui-là, je suis coupable. » Et l'homme continuait

(6) M. Pettazzoni parle tout naturellement de la confession des péchés à Madagascar, mais il aurait pu facilement être plus explicite, et donner bien d'autres détails que ceux qu'il donne.

de taper. Que faisait-il? Il tapait sur la lune se reflétant dans l'eau, et prétendait donner à la lune tous ses péchés. Lorsqu'il aurait fini, il sortirait de l'eau, sacrifierait à la divinité les pattes et la tête d'un poulet, et il mangerait lui-même les restes de la volaille. Les Malgaches pensent que la lune reçoit les péchés des hommes; c'est pourquoi elle croît pendant deux semaines. Elle se gonfle alors des péchés des hommes. Puis elle décroît et va verser les péchés dans le néant. Il y a un jour ou deux dans le mois pendant lesquels la lune est invisible : les hommes sont alors malheureux, car ils ne peuvent pas se débarrasser sur elle de leurs fautes. Lorsqu'elle redevient visible, ils lui font fête.

II

Ces faits, en eux-mêmes, sont extrêmement curieux, mais on ne peut pas s'empêcher de se demander quelle est leur origine psychologique.

Evidemment, au point de départ de ces cérémonies, qui aboutissent toutes à des confessions, il doit y avoir des aveux dont le caractère a été d'être irrésistibles.

L'irrésistibilité de l'aveu est un fait très connu en pathologie mentale. Qui sait si l'origine de ce qui nous intrigue ne serait pas dans les cas étudiés en général dans les hôpitaux?

Il y aurait peut-être à considérer, d'abord, ce qui se passe chez les mythomanes. Ce sont des personnes ayant une tendance pathologique, plus ou moins volontaire et consciente, au mensonge et à la création de fables imaginaires. Ce sont des débiles mentaux ou des déséquilibrés. Les deux faits vont souvent ensemble. L'insuffisance intellectuelle et les perturbations affectives se complètent et se balancent en même temps. Voici quelques cas relevés par le Dr Daniel Lagache.

Un adolescent débile et vaniteux s'accuse d'avoir tué sa sœur en remplissant sa chambre d'oxyde de carbone, fabriqué par lui-même dans une chambre voisine, et dégagé au voisinage de la victime par un tube de caoutchouc. Il réitère ce récit; puis, voyant qu'on ne le croit pas, il finit par avouer que sa sœur est morte de maladie.

Un autre cas que nous citerons ensuite est également celui d'un débile vaniteux. Il est âgé de 19 ans. Il accuse d'abord son oncle d'avoir allumé un incendie; puis il se dénonce lui-même comme l'auteur de la violation de la sépulture d'une jeune fille. Un troisième débile de 24 ans se donne pour l'assassin de l'homme coupé en morceaux qu'on a trouvé rue des Plâtrières, à Ménilmontant. Un même trait caractérise ces débiles: ils sont désireux d'occuper de leur personne l'opinion et la presse.

Le Dr Lagache, dans la communication qu'il a bien voulu nous adresser, ajoute ceci :

J'admets que, dans certains de ces cas, un crime a été réellement commis, et que la connaissance en peut avoir une action suggestive sur le sujet. Mais, pour que cette action s'exerce, il faut en général qu'il y ait, chez le sujet, des tendances à la dépression, un sentiment de culpabilité plus ou moins vague. L'anxiété est foncière chez ces sujets. Elle se cherche à la fois: une cause, une expression et un dérivatif dans des auto-accusations parfois monstrueuses. C'est ce qui s'observe, par exemple, chez un homme de 43 ans, en proie à un état dépressif, qui a des hallucinations auditives, qui se croit surveillé. Il se dénonce pour des vols qu'il a réellement commis dans un grand magasin où il était employé depuis dix-huit ans. Il est interné, puis remis en liberté. Il n'a pas d'activité professionnelle régulière; il croit voir, dans les journaux, des allusions à sa personne; il s'imagine y lire de fausses accusations, des vols dirigés contre lui. A 51 ans, il a des idées de grandeur, de richesse et de revendication. Il se présente à la Banque de France, où il croit avoir des millions, pour toucher une avance destinée à l'achat d'un... pantalon. Il tire des chèques sur un bloc de quatre sous. Interrogé sur l'origine de sa fortune, il est dans l'imprécision, dans le vague, dans une série de réticences. Les revendications qu'il fait entendre sont fondées sur ses blessures de guerre, sur sa situation de chômeur, sur la vente indue d'un immeuble lui appartenant. Cette vente est considérée par lui comme nulle et non avenue. La torpeur est grande chez lui, sa parole est pénible; il a de la dysmnésie, de la présénilité, des éléments de dépression : recherche de la solitude, besoin de réconfort.

Une hypothèse s'impose à nous. Supposons qu'un de ces mythomanes vive dans un milieu non-civilisé ; son acte ne peut pas passer inaperçu. Les aveux qu'il fait, dans une société qui n'est pas capable de les critiquer, sont pris au sérieux. Laissons de côté les conséquences fâcheuses pour lui que, dans certaines occurrences, ils peuvent avoir. Ils seront considérés, non pas comme psychologiquement irrésistibles, — les gens ne comprendraient même pas de quoi il s'agit, — mais comme moralement obligatoires. Pour peu que le mythomane ait de l'autorité dans son milieu, son exemple sera suivi, et la confession tendra à devenir une coutume collective.

Faut-il limiter notre analyse à ces cas anormaux? Certes, on n'exagérera jamais le rôle social que des déséquilibrés peuvent jouer dans des sociétés déterminées. Dans nos milieux ultra-civilisés, il n'y a pas de paradoxes outranciers, de théories déraisonnables, de doctrines extravagantes qui ne trouvent des auditoires tout prêts à les accepter et à les propager. Inventés par des esprits à peu près détraqués, ils seront, à leur tour, des causes de détraquement. L'homme normal lui-même n'est pas à l'abri de la contagion. Il peut lui arriver d'avouer sans pouvoir résister au désir d'avouer, et l'on sort ici de la pathologie mentale. Le phénomène dont il s'agit se produira souvent sous l'influence de croyances qui sont celles du milieu, et tout particulièrement la croyance en Dieu. Un homme, par exemple, est un délinquant. Ce qu'il a commis, il l'appelle vraiment lui-même une faute. Qu'est-ce qui l'incite à user de cette appellation? C'est la contradiction qu'il y a entre ce qu'il a commis et la représentation du monde qui a cours autour de lui. Comme cette représentation est la sienne, il réprouve lui-même ce qu'elle désapprouve ou condamne.

Cette réprobation, il en a conscience. Elle est inscrite dans ses centres nerveux. Elle est donc en conflit avec ce qu'il a fait. Elle pèse sur lui. Le poids de cette réprobation, au fond approuvée, crée en lui une gêne qui peut être croissante, et dont le poids de plus en plus l'oppresse. Ce poids finit par l'étouffer. Il a besoin de s'en

débarrasser. Il ne peut s'en débarrasser que par l'aveu. A partir du moment où il a avoué ce qu'il a fait, il se sent libéré d'une souffrance qui devenait insupportable.

Le cas n'est pas tout à fait rare chez les criminels. Il y en a qui avouent uniquement pour s'affranchir de ce poids. Les romanciers ont souvent observé cette loi et s'en sont servis dans leurs œuvres. C'est ce que nous remarquons, par exemple, dans *La Puissance des Ténèbres*, de Tolstoï.

Nikita, un moujik, a empoisonné le père de sa femme et tué l'enfant d'une fille qu'il a séduite. Il n'a de repos qu'à partir du moment où il a publiquement reconnu et proclamé son double crime : « Je suis un maudit; Akoulina, je suis un coupable envers toi; ton père n'est pas mort de mort naturelle, on l'a empoisonné. » Des dénégations s'élevant autour de lui, il continue : « Akoulina, c'est moi qui l'ai empoisonné. Pardonne-moi au nom du Christ. » Il continue : « J'ai empoisonné le père et j'ai, chien que je suis, perdu la fille. Je l'ai prise, je l'ai perdue et j'ai perdu son enfant... Dans la cave, j'ai étouffé, avec une planche, son enfant. Je m'étais assis dessus et ses petits os craquaient, puis je l'ai enterré; c'est moi qui ai fait cela, moi seul. » Akoulina proteste : « Il ment, c'est moi qui le lui ai dit. » Nikita l'interrompt: « Ne prends pas ma défense, je n'ai peur de personne à présent. » Il n'a peur de personne parce qu'il se sent libéré par son aveu. Akoulina veut partager son sort. Elle s'approche et se place à son côté en disant : « Je dirai la vérité, qu'on m'interroge aussi! », et Nikita répond: « Inutile d'interroger, c'est moi qui ai conçu la chose, c'est moi qui l'ai exécutée; mène-nous donc où il faut. Je ne dirai plus rien. »

Même phénomène chez le héros bien connu de Dostoïevsky : Raskolnikoff. Celui-ci n'est pas un dégénéré, un alcoolique comme Nikita. C'est un homme normal, un étudiant qui n'est pas déprimé, qui a toute sa vigueur. Un jour il tue, pour la voler, une vieille prêteuse sur gages. Le remords commence en lui son œuvre. Il se sent tourmenté par des reproches intérieurs. Il les refoule ; puis il finit par avouer à une fille, Sonia. Cet aveu le sou-

lage momentanément, mais il a encore besoin de le prolonger et de le compléter. Ce qu'il a avoué ne lui suffit pas. Le souvenir de son acte continue de peser sur lui. N'y tenant plus, il va le raconter au magistrat. Il est condamné à sept ans de Sibérie.

L'arrêt fut moins sévère qu'on aurait pu le présumer, eu égard au crime commis. Peut-être sut-on gré au prévenu de ce que, loin de chercher à s'innocenter, il s'était, au contraire, appliqué à se charger lui-même... Comme il n'avait pas profité des objets volés, on suppose que le remords l'en avait empêché, ou que ses facultés intellectuelles n'étaient pas absolument intactes lorsqu'il avait consommé son forfait... Enfin, il était allé se dénoncer, et cela au moment où les faux aveux d'un fanatique, à l'esprit dérangé, venaient de faire dérailler complètement l'instruction, alors que la Justice était à cent lieues de soupçonner le vrai coupable. D'autre part, les débats mirent brusquement en lumière plusieurs faits à l'honneur de l'accusé.

Lui aussi, comme Nikita, ayant avoué, il se sent délivré du grand poids qui pesait sur lui.

De ces cas empruntés au roman russe, mais qui sont dictés par une étude très précise de la réalité, nous rapprocherons un autre plus instructif encore, s'il est possible, car il est pris dans la réalité même.

Il s'agit de M. Ernest Psichari, le petit-fils d'Ernest Renan. Il était en marche vers un catholicisme décidé, mais à l'heure où nous le saisissons, il est encore loin d'être arrivé. Un jour, au cours de cette évolution, il s'adresse à un prêtre qui lui avait montré de la sympathie : « Monsieur l'abbé, puisque vous vous intéressez à moi, auriez-vous une heure à me consacrer? » Frappé de son air grave, le prêtre lui répondit : « Comme vous me dites cela...! Eh bien! je vous écouterai à l'église. »

Psichari préféra la sacristie. Quand ils y furent arrivés, désignant une chaise : « Asseyez-vous là, monsieur l'abbé, et moi, je vais me mettre à genoux ici. »

Agenouillé par terre, il déplia une grande feuille de papier : « Maintenant, je vais vous raconter toute ma vie. » Cela dura une grande heure, et lorsqu'il eut fini :

— A présent, estimez-moi... mais comme je le mérite...

— Mon cher enfant! je vous estime cent fois plus qu'avant! s'écria le prêtre, qui ne put que se jeter à son cou en pleurant (7).

Cette histoire est extrêmement intéressante. Elle prouve à tout le moins que le souvenir des fautes passées conserve l'âme dans l'humilité et lui facilite pour autant la charité à l'égard du prochain. Des psychologues, dominés par l'étude des scrupuleux, jugent ces souvenirs déprimants. Cette appréciation n'est vraie que d'une vérité partielle; elle est fausse pour Ernest Psichari, car il n'a ni scrupules morbides, ni neurasthénie. Ce qui serait intéressant, ce serait de savoir ce qui le pousse à ces aveux spontanés. Nous ne connaissons pas avec précision les conditions extérieures qui ont été l'occasion de son acte. Si nous ne sommes pas mal informés, il lui était arrivé d'entendre un éloge de sa personne, du courage qu'il avait montré dans certaines circonstances; il était presque donné en exemple. Au fond de sa conscience, il était loin, lui, de mériter à ses yeux ce qui était dit de lui. Il savait à quoi s'en tenir sur son courage réel, sur les faits d'intimidation peu glorieuse qu'il se rappelait. Tous ces souvenirs contredisent pour lui la façon dont on parle de lui. Le contraste entre ce qu'il est et ce que l'on croit qu'il est lui est insupportable. Il finit par ne plus pouvoir y tenir. Il se fait connaître tel qu'il est en réalité. Nous ne dirons point : il s'est confessé; il manque encore à son acte le trait essentiel qui accompagne toute vraie confession. Il dit la vérité par laquelle il est tourmenté; mais il n'y a là, nous semble-t-il, pour autant qu'il est possible d'apprécier les intentions profondes d'une âme, aucune contrition déterminante, aucun repentir, aucune résolution de changer d'existence.

Ce qui distingue ce cas des personnages de Tolstoï et de Dostoïevsky, c'est que ces personnages ont subi l'in-

(7) Cet incident nous aide à comprendre pourquoi un grand nombre de confesseurs conseillent (ils n'ont pas le droit de l'imposer) aux pénitents fervents, qui ne commettent plus que des peccadilles, d'accuser toujours quelque faute plus notable de leur vie passée. Cette pratique prévient la routine, augmente la contrition du pécheur, entretient l'âme dans l'humilité.

fluence d'un christianisme diffus et, sans s'en douter très clairement, se conforment à des pratiques chrétiennes.

L'acte de Psichari est bien celui d'une conscience qui cède à la pression exercée sur elle par le poids d'une contradiction insupportable. Concédons, cependant, que la souffrance causée par cette contradiction a, peut-être même à l'insu de celui qui la subit, son origine dans un sentiment qui prépare, d'une certaine façon, la confession, et qui l'accompagne d'ordinaire. En tout cas, s'il y a chez Psichari, à quelque degré que ce soit, une certaine crainte du Dieu à qui il refuse encore d'obéir, il n'a pas le sentiment d'un pardon auquel il serait coupable de résister plus longtemps et dont la tendresse finira par le vaincre.

N'est-il pas possible de pousser plus loin, et peut-être plus profond, l'analyse des faits et la recherche de leur signification?

Les faits semblent nous montrer dans l'irrésistibilité de l'aveu une conséquence pure et simple de l'instinct social. L'homme paraît être construit pour vivre en société. Les organes de la parole sont, sans doute, le signe le plus évident de cette destination naturelle. Ce mot de « destination naturelle » ne signifie pas ici pour nous une sorte de finalité dont on dit qu'elle a été voulue; mais les choses se passent comme s'il en était ainsi. On ne conçoit pas un individu humain vivant dans un isolement complet, pas plus qu'on ne concevrait une abeille séparée complètement de sa ruche. L'abeille, réduite à être absolument seule, mourrait très vite; l'individu humain, loin d'un milieu social, ne peut pas plus subsister (8). Cet ins-

(8) Les Grecs, qui étaient de très fins psychologues, ont appliqué cette loi de la nature sous la forme de l'ostracisme. A Athènes, à Argos, à Mégare, à Milet, à Syracuse, tout citoyen dont l'influence paraissait dangereuse pour la liberté, ou dont l'opposition gênait la marche des affaires, c'est-à-dire, en somme, dont la conduite semblait en contradiction avec le milieu, n'était pas jugé et mis à mort, comme il l'aurait été peut-être en d'autres lieux; il était tout simplement banni; chaque année, on demandait au peuple s'il y avait lieu d'appliquer ou non l'ostracisme. Si la réponse était positive, le vote avait lieu dans l'assemblée suivante, présidée par les Archontes ou les Cinq-Cents. Le vote avait lieu au moyen de coquilles, de tablettes de poteries sur lesquelles chaque citoyen inscrivait le nom de celui qu'il voulait bannir. Six mille suffrages entraînaient le bannissement, prononcé pour une période de dix années, ultérieu-

tinct social le pousse à parler, à faire part à d'autres de ce qu'il pense ou ressent, et de ce qu'il fait ou subit. S'il est privé de parler aux autres avec confiance, s'il a commis un acte réprouvé par le milieu, il se sent séparé, exclu moralement de ce milieu avec lequel il n'est plus d'accord, dont il a violé une ou plusieurs lois essentielles. S'il ne peut plus parler de ce qu'il a fait, s'il est contraint de garder pour lui ce qui devient, par le fait, son secret, s'il est condamné à taire toute confidence, cela lui devient peu à peu insupportable. Il n'a qu'un moyen de se libérer de ce qui l'oppresse, c'est-à-dire de pouvoir reprendre sa place parmi ses autres smblables : c'est de raconter ce qu'il a fait, de faire quelque chose qui effacera ce qu'il appelle sa faute. En tout cas, la série d'actes par lesquels il se sentira autorisé à revenir dans son milieu et à s'y agréger de nouveau doit commencer par l'aveu. Ce malaise qu'il éprouve, on le désigne par une série de métaphores: on dit que c'est un poids qui gêne sa conscience; que c'est une pression qui s'exerce sur elle. Nous distinguons maintenant ce qu'il y avait derrière tous ces mots : c'est une souffrance due à l'instinct social qui réclame d'être satisfait. Il faut bien se garder de confondre le malaise dont il s'agit et ce qui est un élément essentiel de toute vraie confession (9).

rement réduites à cinq. Il paraissait aux Grecs que, exclu de son milieu hellénique, c'est-à-dire du seul dans lequel la vie lui parût digne d'être vécue, il subissait une sorte de condamnation à mort qui avait l'avantage de ne pas verser le sang.

(9) La confession catholique, qui est, psychologiquement, pour nous, la vraie, a, nous semble-t-il, son fondement premier dans cette sorte de loi de la nature; mais elle n'en est pas une simple application : elle bénéficie de tout ce que, à travers son progrès, l'humanité a acquis. Le sens moral s'est affiné. Nous ne dirons pas, comme le font très volontiers les positivistes, que le plus est sorti du moins; il est possible, au contraire, que des reculs dans la magie aient été corrigés, et que les effets désastreux de cette magie aient été redressés. L'évolution dont on parle a été, comme l'a dit un profond philosophe, une évolution créatrice qui a abouti à quelque chose de nouveau et de supérieur. La confession catholique est une satisfaction donnée d'une certaine façon à cet instinct social, mais est, dans un de ses aspects, une sublimation qui s'est accomplie sous l'action de facteurs religieux dont il serait vain de sous-estimer la valeur.

C'est sans doute cette pression de l'instinct social qui se montre dans un fait fort curieux. Il n'est pas rare que quelqu'un, un homme ou une femme, ayant commis une faute, éprouve le besoin de la raconter, et la raconte effectivement à la personne qui semble le moins qualifiée pour recevoir une telle confidence. Ce sera un mari qui, s'étant permis quelque

III

Les croyances qui, dans les exemples que nous venons de considérer, contribuent à déclencher l'aveu, sont des croyances de civilisés. Cette représentation du monde, avec la foi en Dieu qui la domine, peut-elle se rencontrer chez des primitifs? Sur ce point, le débat est vif, et il a des chances de durer longtemps encore. Les découvertes les plus récentes de l'ethnologie semblent, à de très bons esprits, montrer chez les non-civilisés quelque chose qui ressemble fortement à un monothéisme. On peut affirmer qu'un peu partout, mais particulièrement chez les peuples les plus arriérés, l'on croit en un Dieu, Père de tous les hommes, et Législateur moral. Bien des peuples de culture très inférieure admettent un Dieu suprême, Créateur en quelque manière et distinct en nature des autres divinités. La notion de ce Dieu Unique semble particulièrement nette chez la plupart des Pygmées, chez les Fuégiens, chez les Samoyèdes, les Koriaks, les Aïnos, les Esquimaux centraux, les Californiens centraux. Chez les populations des régions arctiques, pour des raisons qui sont à étudier, cette notion est beaucoup plus voilée; mais elle subsiste dans nombre de légendes et de mythes, et souvent dans les formules variées qui accompagnent le sacrifice annuel de l'ours.

Ce qui risque de faire durer le débat, c'est que ce Dieu a quelquefois des attributions très vagues et un culte qui a l'air abandonné. Ce qui semble, parfois, contre-indiquer un Dieu réel et vivant, c'est qu'on le présente un peu partout comme à l'écart, sans efficacité, sans force, comme quelque chose ou quelqu'un qui a existé autre-

fredaine assez malséante, se sentira poussé à la raconter à sa femme, mais en ayant soin de la raconter comme un fait qu'il a appris par hasard et qui a été commis par un autre. Ou bien, ce sera une femme qui, s'étant rendue coupable d'une infidélité, prendra son mari pour confident, mais en ayant, elle aussi, le soin d'attribuer ce qu'elle a fait à une autre personne. Le fait exact est donc raconté sans pouvoir donner lieu aux suites fâcheuses que l'on devine. Mais du moment qu'il a été raconté, il semble que l'on est en règle avec la vérité. Dans ce cas, c'est bien l'instinct social, avec l'impossibilité de garder pour soi ce que l'on connaît, qui est la seule cause de ces épanchements extraordinaires et que nous oserons qualifier de déplacés.

fois, auprès de qui l'on a été, et dont le souvenir précis s'est perdu. Ni prières, ni sacrifices ne sont adressés à ce Dieu, sauf exceptions peut-être négligeables. Il n'intervient pas dans les affaires humaines et n'a pas à y intervenir.

Tous les non-civilisés qui ont cette notion semblent sentir confusément ce qu'elle a de lointain et d'inactuel. Ils expriment ce sentiment en disant que ce Dieu les a quittés. Ils varient seulement sur les raisons de cet abandon. Pour les uns, c'est à cause de la méchanceté des hommes; les autres disent que les hommes lui ont manqué de respect, soit qu'ils lui aient chassé dans les yeux la fumée de leurs pipes, soit que les enfants, après le repas, aient eu le sans-gêne d'essuyer au ciel leurs doigts sales. D'autres enfin, comme les ba-Rotsé, estiment que Nyambé s'est séparé de l'homme parce qu'il le trouvait trop habile et qu'il commençait à le craindre. Nous comprenons qu'on soit allé jusqu'à dire : La notion d'un Etre Suprême a parfois l'air de devenir plus précise à mesure que l'on remonte le cours des âges. C'est un problème fort délicat et complexe, dans lequel nous ne nous engagerons pas.

Pour le P. Schmidt et pour les partisans de ses théories, il n'y a pas de doute : on est en présence d'un monothéisme positif. Nous dirons plus volontiers que, sans nier qu'il puisse y avoir là la trace de ce qui pouvait mener les hommes jusqu'au monothéisme, il y a simplement ceci : que ce grand Dieu est le vestige de la plus ancienne religion, et que celle-ci était caractérisée par la plus extrême indétermination. L'homme éprouvait une inquiétude profonde devant un pouvoir invisible, vaste, indifférencié comme la crainte elle-même qu'il ressentait. Il est assez malaisé de savoir exactement comment ces peuples, sur lesquels on est si peu documenté, se représentent Dieu.

Pour le P. Trilles, la pensée des Pygmées, que nous prendrons comme types de tous ces primitifs, est assez précise. Si on leur demande : « Où est Dieu? où habite-t-il? », ils répondent, d'après Krapf et Regmann : « Partout où tu vas, Dieu est. Quand seulement tu querelles, Il

t'entend. Même entrant dans un trou pour te cacher, Dieu te voit. »

D'autre part, d'après Mgr Le Roy, certaines expressions et explications tendraient à faire croire que Dieu est conçu comme une sorte d'Etre répandu dans le monde entier et se tenant, cependant, à l'arrière-plan. « C'est là pour les indigènes, dit Mgr Le Roy, une question oiseuse, insoluble, et sur laquelle chacun peut penser tout ce qu'il veut (10). »

Le P. Trilles rejette cette conclusion de Mgr Le Roy. Il n'admet pas que le Noir pense là-dessus ce qu'il veut: celui-ci n'y pense même pas. Il a une certitude qui ressemble à celle du savoir : ce que ses ancêtres lui ont transmis. Il ne discute pas, il n'invente pas et ne s'en donne pas la peine. Il est convaincu qu'il *sait*. De cela il ressort que la pensée du Pygmée est assez inerte et reste dans le vague, dans un vague qui exclut toute discussion.

Nous dirons avec M. Essertier (11) que la manière dont les primitifs nous parlent de leur grand Dieu est significative :

Ils ont dépassé le stade où le sentiment religieux était purement affectif, autant qu'il est possible à un sentiment de l'être sans risquer de s'annihiler : ils sont incapables de le revivre et d'en prendre conscience. Ils interprètent comme ils peuvent, à l'aide de leurs croyances et de leurs conceptions actuelles, une réminiscence assez forte pour s'imposer à leur esprit. Enfin, ils ont commencé à réfléchir, et l'idée d'un régulateur de l'Univers s'est formée concurremment avec le polythéisme que, d'ailleurs, elle ne détrône nullement, car elle est aussi peu que possible une idée-force. Elle ressemble plutôt à une idée philosophique dont le caractère est d'être contemplatif, théorique et désintéressé, sans aucun rapport avec l'action et l'émotion.

Mais, pour si pratiquement inefficace que soit cette idée, nous pouvons entrevoir le rôle que cette inquiétude primitive a joué à une époque extrêmement éloignée.

(10) *Religion des primitifs*, p. 184.
(11) *Les formes inférieures de l'explication*, p. 118.

Sans doute, cette inquiétude pouvait être vague, mais elle était complexe. Il n'était pas impossible qu'elle eût un caractère, à certains égards, moral. Il n'est pas nécessaire de supposer ce caractère très précis; mais il faut noter qu'un certain malaise peut rendre l'inquiétude très variée dans ses formes. Ce qui, dans l'état ordinaire, peut nous apparaître sans importance et sans intérêt prend un autre aspect dans ces états de malaise. Quand ce trouble intérieur surgit, il suffit qu'un rien se produise: un bruit insolite, une lueur inattendue; immédiatement on sursaute, comme si ce bruit, cette lueur annonçaient quelque chose de grave qui va arriver. Il n'y a pas toujours cette interprétation du phénomène, mais il y a, à tout le moins, le sursaut lui-même, qui signifie notre émotion. On comprend qu'après avoir commis une faute, un homme ou une femme, tourmentés par un remords dont il ne faut pas exagérer la portée, et qui varie selon les cas, aient été amenés à éprouver une certaine angoisse. Cette angoisse était imprécise; mais, pour cela, elle ne manquait pas d'intensité. Ce n'est pas en raison de son caractère vague qu'une angoisse est faible. Dans la mesure même où elle ne peut s'accrocher à rien, elle s'accroche à tout. Si l'on ne parvient pas à exprimer, à l'aide des mots du langage, les agitations étranges que l'on éprouve, celles-ci atteignent un degré extraordinaire d'incompressible anxiété. Comme le dit M. Essertier, « ce ne sont pas tant des mots que des causes que cherchent les anxieux, des causes suffisantes auxquelles ils peuvent se prendre une bonne fois, c'est-à-dire des personnes définies qu'ils puissent pertinemment accuser ». Ces personnes peuvent n'avoir joué aucun rôle réel. Il suffit qu'elles satisfassent l'imagination. Ils ne trouvent pas les mots, parce qu'ils ne trouvent pas les causes. L'impuissance à affirmer est première : l'impuissance à exprimer est subordonnée. Le terme juste les a fuis parce qu'ils ne peuvent s'accrocher à rien. Qu'est-ce, en effet, qui apporte la guérison dans bien des cas? Une catastrophe effective, un malheur réel : « Mieux vaut un malheur définitif qu'une crainte perpétuelle », dit un malade de M. Janet.

Un autre dit : « Il vaudrait mieux avoir une vraie peur, ce serait moins pénible (12). »

« J'ai peur de tout, dit B... Si je vois un homme à figure bizarre dans la rue, je me mets à trembler et je cours, persuadé qu'il me poursuit pour me faire du mal. »

« Je redoute toujours une catastrophe », nous dit R...

« Quand par hasard cela va, nous dit Y..., j'ai peur que cela n'aille plus. J'ai peur d'avoir peur. »

« J'ai peur, nous dit X..., non pas de la mort ou de quelque fléau, cela s'expliquerait; mais j'éprouve une peur sans objet, une peur vaine. »

« Je me retrouve, nous dit K..., en proie de nouveau à mon angoisse sans répit, à une sorte de phobie que son imprécise manie rend plus douloureuse. »

Dans ces analyses, nous n'avons pas distingué entre les vrais malades et les hommes normaux.

Cet état d'inquiétude, qui peut être exaspéré chez un anxieux pathologique, peut parfaitement exister chez un homme normal, ou à peu près normal, sous l'influence de cette représentation générale du monde qu'il a. Supposons qu'il soit poursuivi par un remords quelconque, qui est le sentiment d'avoir fait une action condamnée par son milieu, cette inquiétude compliquera ce remords et le rendra plus précis, plus intense; et le moment viendra où il ne pourra pas résister à cette sorte de pression qui s'exerce sur lui. Il n'aura qu'un moyen de s'en débarrasser : c'est la proclamation publique de ce qu'il a commis. Supposons qu'en raison de sa situation sociale cet homme soit écouté, que l'attention se porte, en général, sur lui, qu'il ait une certaine autorité, la façon dont il s'est débarrassé de son inquiétude frappera le milieu, l'intéressera, provoquera des imitations ; l'opinion se répandra que, pour s'affranchir d'une crainte obsédante, il n'y a qu'à recourir à l'aveu de ce qu'on appelle une faute. Supposons encore que cette angoisse soit éprouvée dans des circonstances déterminées, surtout à propos des fautes commises contre les mœurs; la croyance dont il s'agit va s'enrichir de précisions nouvelles.

(12) Essertier, p. 73.

Une femme attend un bébé. Son inquiétude prendra spontanément une direction qui s'impose à elle. Elle se demandera comment va s'accomplir l'événement vers lequel elle s'achemine de jour en jour. Elle est dans un état physiologique où les inquiétudes ne demandent qu'à s'aggraver, à s'intensifier, à s'exaspérer. Elle en viendra à admettre, sur la foi de ce qui se dit autour d'elle, que tout se passera bien et facilement si elle commence par avouer une faute qu'elle a commise auparavant, et ainsi une coutume qui a pu avoir une origine tout à fait individuelle finit par devenir sociale dans sa forme. Et, comme cette coutume, en certains endroits, règne depuis des siècles, — pour ne pas dire des millénaires, — elle devient une formalité que n'accompagne aucun mouvement passionnel. On peut lire les deux volumes de M. R. Pettazzoni, et l'on ne trouvera pas, dans la collection de toutes ces histoires qui réunissent maris et femmes dans des confessions publiques, un seul exemple de jalousie qui porte un homme à des actes de violence contre sa femme qui l'a trompé et qu'il a lui-même trompée.

Cette indifférence est souvent un trait de race. Chez les Malgaches, par exemple, et chez beaucoup de Polynésiens, elle est de règle, et ce n'est pas seulement par les confessions rituelles qu'elle se montre. Mais il y a d'autres races, par exemple chez les Africains, où elle n'existe presque pas, et où les emportements affectifs ne demandent qu'à éclater. Or, même chez les Africains, cette indifférence se manifeste assez régulièrement à l'occasion de ces confessions.

Cette insouciance qui nous paraît paradoxale, cette sorte de sérénité devant le fait accompli, prouvent mieux que tout qu'il s'agit d'une scène dont les détails sont réglés d'avance et à laquelle ne correspond aucune émotion particulière. C'est une scène qui agit par elle-même, par une vertu qu'elle possède et au bénéfice de laquelle on se place. On en viendra même — car toute naissance est un travail douloureux — à penser que l'aveu d'une faute, même si elle n'a pas été commise, est un moyen magique pour diminuer la rigueur du travail. Que veut-

on dire en parlant d'une faute qui n'a pas été commise et que pourtant on avoue? Chez les non-civilisés, les rêves ont une importance particulière, et les indigènes se persuadent aisément qu'ils ont commis en songe ce qui leur est reproché. La faute dont il s'agit a donc pu être accomplie à l'insu de celui qui la faisait, et on trouve prudent de recourir à une cérémonie qui a pour effet de faciliter ce travail et d'en diminuer la douleur. Il ne reste pas moins cette indifférence étonnante d'un mari assistant, sans perdre son sang-froid, à la scène de la confession. La façon dont chacun renonce à se venger de l'infidèle, qu'il considère comme nettoyée de sa faute, est singulièrement instructive.

IV

Continuons l'examen critique de la cérémonie.

Elle n'a pas seulement par elle-même une action occulte : cette opération magique est décelée par quelques pratiques qui s'ajoutent à la cérémonie et la complètent. La confession consiste essentiellement en des paroles. Les paroles font partie de l'individualité qui les prononce. Elle évoque, en les prononçant, la scène que l'on avoue. C'est donc la scène elle-même que l'on jette hors de soi. C'est pourquoi l'on dit quelquefois « cracher son péché », « vomir son péché ». Et il est possible de matérialiser encore ce produit de l'aveu si l'on crache sur des morceaux de bâtons; les bâtons participent à ce que l'individu rejette lui-même, et si l'on abandonne les bâtons à la mer ou à la rivière en disant : « Va-t'en au large! », les bâtons emportent le péché.

Le P. Cayzac a observé chez les wa-Kikuyu une façon imprévue de compléter l'aveu. Si le pénitent se trouve embarrassé pour avouer tel ou tel péché, le confesseur lui passe un petit bâton, le pénitent se retire, dit le péché au bâton qu'il rend au sorcier, et celui-ci veut bien accepter l'aveu comme fait à lui-même.

D'autres cérémonies peuvent s'ajouter à la confession et la compliquer étrangement. Chez les anciens Péruviens, par exemple, le pénitent apportait des poudres de diverses

couleurs, poudres de coquilles de mer, cinabre, poudre verte, ainsi que de la coca et de la chicha (boisson fermentée), de la graisse de mouton et des gâteaux de farine de maïs. C'était le confesseur qui réduisait en poudre maïs et coquilles. Il était assis à terre et faisait asseoir le pénitent. Il prenait les poudres et les dispersait sur une pierre parfaitement polie, puis il prononçait une invocation : « Ecoutez-moi, rochers qui m'entourez, plaines, condors qui volez, hiboux, chouettes, car je veux confesser mes péchés. » Le pénitent commençait à dire ses péchés. Pendant qu'il les disait, il tenait, entre deux doigts de la main droite levée et renversée, une épine de cactus au bout de laquelle était fixé un petit anneau ou une petite boule de coquillage. Sa confession terminée, il la tendait au confesseur. Celui-ci adressait alors au pénitent une exhortation par laquelle il l'invitait à s'amender, et il lui présentait les pierres sur lesquelles étaient posées les poudres. Le pénitent dispersait les poudres en soufflant dessus. Cette pratique rappelle ce que font, par exemple, les wa-Kulwé quand ils jettent les débris de paille contenus dans le van pour que la brise les disperse (13).

Il est tout naturel que, parmi ces cérémonies adventices, figurent tout d'abord les ablutions. La faute dont il s'agit entraîne forcément l'idée de souillure. Celle-ci doit être lavée. Elle ne peut l'être mieux que par l'eau, d'où les lavages qui jouent un si grand rôle à la suite des aveux. C'est tellement naturel que psychologues, littérateurs et ethnologues nous en fournissent de nombreux exemples. N'oublions pas Lady Macbeth s'efforçant de frotter sa main pour en faire disparaître la tache qu'elle croit y distinguer. Dans le roman de Kessel, Séverine, revenant affolée de sa première « expérience » de la rue Virène, n'a plus qu'une pensée : prendre un bain.

(13) Chez ceux-ci, un tas de bois et de menue paille a été préparé. Le chef de famille en prend une certaine quantité et la dépose sur un van, puis il énumère ses différents péchés et dit ensuite : « Pardonne-moi, bienveillant Nguwi, je n'ai pas d'autres péchés. » A ce moment, le chef de famille jette en l'air le contenu du van vers l'Occident. Il entend exprimer par ce geste que, « comme le soleil disparaît au couchant sans revenir, ainsi ses péchés s'en sont allés pour toujours ». (Pettazzoni, pp. 33 et 32.)

Elle se déshabilla, lava tout son corps à plusieurs reprises, se lava la figure jusqu'à la douleur. Elle aurait voulu changer de peau. Pour ses vêtements et son linge, elle résista difficilement à la tentation d'allumer un feu et de les brûler comme après un crime.

Cette observation est si naturelle qu'elle abonde dans les ouvrages des psychologues. Les lavages jouent un grand rôle parce qu'ils constituent une purification symbolique. Certains se contentent du geste, beaucoup recourent aux ablutions réelles. Un matin, C... s'est tellement nettoyé les mains que la peau en est tout écorchée. N... a passé quarante ans de sa vie à se laver de la tête aux pieds, à chaque fois que réapparaissait dans son esprit une certaine pensée parfaitement innocente; elle craignait toujours d'avoir une pensée légère. D'autres actes, à défaut de lavage, peuvent être ordonnés, par exemple des fumigations dirigées sur les parties du corps qui ont péché. Il est inutile d'insister.

V

Quelle est la nature des actes qui sont, d'ordinaire, objets de confession?

Huit fois sur dix, il s'agit d'actes en rapport avec les mœurs. Ce qui est le plus souvent avoué, c'est la légèreté avec laquelle le « pénitent », — pour continuer à nous servir d'une expression impropre, mais sans cesse employée par les psychologues et ethnologues, — a traité le lien conjugal. Cette question des mœurs, qui est posée d'ordinaire à ceux qui se confessent, est presque toujours celle que nous avons rencontrée. Ce n'est qu'exceptionnellement que nous voyons les primitifs reconnaître d'autres péchés: le vol chez les Bacchanin, les Ewé et les Kajaba, ainsi que chez les wa-Kulwé, l'homicide chez les Iglulik, ainsi que chez les Esquimaux du Groenland. D'après Pettazzoni, ce sont peut-être les wa-Kulwé, dont la conscience semble se rapprocher le plus de la nôtre, à en juger par la liste des péchés. Chez les indigènes, les fautes contre les mœurs sont de beaucoup les plus nombreuses; elles semblent même être les seules auxquelles,

dans la cérémonie dont il s'agit, il soit fait attention. Or, c'est là ce qui nous paraît le plus curieux. De tous les humains, ce sont les primitifs qui sont les plus regardants. Le mariage est interdit entre proches parents, voire même entre garçons et filles éduqués en commun et considérés pour cela comme frères et sœurs (14). La monogamie y est stricte. Remarquons, en passant, que la magie se laisse observer à quelque degré dans toutes ces populations, surtout à proportion de leur degré d'évolution, et qu'elle est beaucoup plus faible et rare chez celles qui sont au plus bas degré. C'est, par exemple, le cas chez les Pygmées, à tel point que les Batoua du Ruenda, n'ayant pas de sorciers de leur sang, sont obligés d'avoir recours à ceux de leurs voisins, estimant, après tout, qu'il serait déraisonnable de négliger les renseignements fournis par ces experts (15).

Ce sont les sociétés les plus élémentaires, celles qui consistent essentiellement en de simples groupes, qui n'ont pas de chef imposé par un pouvoir central ou supérieur. Dans tous ces milieux, la moralité de l'ensemble est sévère, surtout à l'intérieur des groupes. L'hospitalité et le soutien mutuels y sont partout en grand honneur. Le vol, le meurtre et surtout l'adultère, y sont prohibés et rares. Les relations entre sexes, chez un bon nombre, sont rigoureusement défendues aux jeunes gens.

Etant donné cette absence relative de la magie, n'oublions pas de noter, comme un sujet d'étonnement, que la notion d'un Etre Suprême est généralement répandue parmi eux. Il n'en est pas moins vrai que cette idée de l'Etre Suprême, tout en étant exprimée chez ces populations, semble être, chez elles, assez inefficace. On remarque, notamment, que le culte de cet Etre Suprême peut y être très peu organisé. Mais la confession des péchés paraît y jouer un grand rôle. Ne serait-elle pas un de ces rites dont on croit noter l'absence? Ces confessions de péchés ne s'accomplissent-elles pas sous la pression de cette idée d'un Etre Suprême dont on a transgressé les

(14) Pinard de la Boullaye : *Etude comparée des religions*, t. II., p. 418.
(15) *Ibid.*, p. 419.

anciennes prescriptions et que l'on croit en état de réclamer des comptes (16) ?

Or, « il était d'usage autrefois, raconte Eugène Casalis, que lorsqu'un enfant venait de naître, on renouvelait le feu de la maison. Il fallait pour cela qu'un jeune homme chaste se chargeât de faire jaillir de deux morceaux de bois frottés rapidement l'un contre l'autre une flamme pure comme lui. On était persuadé qu'une mort prématurée attendait l'audacieux qui se chargerait de cet office après avoir perdu son innocence. Lors donc qu'une nouvelle naissance était proclamée dans le village, les pères menaient leurs fils subir l'épreuve. Ceux qui se sentaient coupables avouaient leur crime et se laissaient flageller, plutôt que de s'exposer aux conséquences d'une fatale témérité.

» On attendait le même résultat en leur offrant à boire le lait d'une vache à laquelle on avait préalablement administré certaines drogues. L'impudent que la honte d'un aveu eût poussé à accepter le défi ne tardait pas à tomber malade. Son corps se couvrait de pustules malignes, sa tête se dépilait et, s'il échappait à la mort, il ne pouvait se soustraire à l'infamie de la double faute (17). »

Il est intéressant de noter qu'à l'époque où Casalis a édité son livre (1860) cette pratique tombait en désuétude, et les vieux Bassoutos s'en plaignaient.

Ces usages ne sont pas les seuls qui s'imposent à notre attention.

De même, le despote cafre, Goungounyane, faisait tuer chaque année, à une date encore récente, une jeune fille ou un jeune homme absolument purs, dont il mangeait ensuite le cœur. Il ne s'agit pas là d'anthropophagie pure et simple, mais on croyait que le cœur d'une personne pure devait renouveler la vie et la purifier dans celui qui le mangeait.

(16) A côté de cette confession des péchés, il y aurait peut-être lieu de noter d'autres pratiques qui, à leur façon, semblent parler d'une époque lointaine où la moralité était supérieure à ce qu'elle est. Chez les Bassoutos, par exemple, les missionnaires ne cessent de s'élever contre la licence des mœurs. Une indifférence grossière est peut-être la seule réponse à leurs exhortations.

(17) Casalis: *Les Bassoutos*, pp. 282 et 283.

Ces pratiques, et d'autres encore, ne seraient-elles pas, après des déformations arrivées au cours des siècles, les rites d'un culte qui aurait été rendu à l'Etre Suprême?

Au Gabon, nous avons relaté plus haut la ferveur avec laquelle un des acteurs de la cérémonie implore le fétiche — ou ce que le fétiche représente — et prononce d'une voix suppliante cette formule : « Pitié, pitié, pour Ndoné Mba, pardonne! » De même, dans la scène décrite par le P. Cayzac, la formule finale d'absolution a un caractère religieux qu'on ne saurait méconnaître. Chez les anciens Péruviens, ce qui n'est, chez les autres races, qu'un aveu sans émotion, est accompagné d'une exhortation à s'amender. Enfin, il n'est pas jusqu'aux hurlements inarticulés poussés par la foule des témoins qui ne disent à leur façon le caractère religieux de cette cérémonie, en même temps que sa prodigieuse antiquité. Nous nous demanderons si l'on n'est pas ici devant une survivance de ce qui a précédé la parole articulée.

Ce qui s'accordera assez avec l'inefficacité actuelle de cette idée d'un Etre Suprême, c'est le caractère de cérémonie indifférente que prend cette confession. Dans la plupart des exemples qu'on nous énumère, cette confession pourrait donc être considérée comme la seule trace de ce qui était peut-être, sinon un monothéisme primitif, du moins la forme première et vague de la religion.

Remarquons, en outre, qu'il n'y a aucun rapport entre la souillure dont on se lave par une cérémonie magique, et qui est tout simplement un état dangereux, et la souillure spécifiquement morale dont l'idée implique la réprobation de ce qu'on a fait, le regret de l'avoir commis, et la volonté de ne plus recommencer. Entre ces deux sens du mot « souillure », il semble que l'abîme soit large, et pourtant, malgré cet abîme, on passe de l'un à l'autre, et il faut qu'on y passe pour qu'un progrès spirituel se produise. Comment cela est-il possible? Il n'y a qu'un moyen pour que la transition s'effectue : il faut que, suivant en sens inverse le chemin qui a abouti à la croyance magique et à l'insouciance morale, on redécouvre ce qui s'est effacé complètement — ou à peu près. Parti de l'idée va-

gue d'un Dieu, ou plutôt d'une puissance indéterminée qui a ordonné le monde, on arrive, sous des influences supérieures qui resteraient à déterminer, et plus ou moins lentement, et souvent après des reculs déconcertants, à l'idée d'un Dieu vivant qui, non seulement commande, mais qui appelle; qui non seulement menace et épouvante, mais qui pardonne et se fait aimer. L'aveu n'acquiert sa vraie valeur morale et religieuse que dans la mesure où les expiations perdent leur vertu propre de purification automatique et où la confession, méritant enfin son nom, cesse d'être une cérémonie magique.

RAOUL ALLIER.

HENRI DUPARC

TEXTES INEDITS

—

Il y a juste deux ans que s'éteignait, après de longues années de souffrance, Henri Duparc, le plus grand peut-être des mélodistes français du dix-neuvième siècle: tel était du moins le jugement porté sur l'auteur de *l'Invitation au Voyage* par l'auteur de la *Bonne Chanson*, Gabriel Fauré; il me souvient d'avoir entendu, pendant une classe au Conservatoire, mon maître résumer ainsi sa pensée, un jour qu'il avait étudié devant nous l'art musical de Duparc.

Lorsqu'il mourut, dans la nuit du 13 au 14 février 1933, il y avait bien longtemps que Duparc, retiré à Mont-de-Marsan et réchauffé par la constante sollicitude d'une incomparable compagne et de ses fils, avait dit adieu non seulement au monde, mais encore à la musique. Depuis plus de quarante ans, il n'avait plus écrit son rêve, ses espoirs ou ses deuils, sur des portées musicales: on le sait; mais ce que l'on ignore, c'est que plus d'une fois il exprima, sous une forme littéraire digne du musicien, ses pensées non seulement sur l'art qu'il connaissait mieux qu'un autre, mais sur la littérature, sur la morale, sur la politique. En outre, chrétien fervent (même lorsqu'il fut presque paralysé, jamais il n'eût manqué sa messe quotidienne, lui qui fit durant tant d'années, avec un enthousiasme pieux le pèlerinage de Lourdes) (1), il chanta son amour divin dans de véritables poèmes en prose, et surtout dans une *Prière* dont il ne cessa de donner des ver-

(1) Claudel et Jammes l'avaient accompagné à Lourdes en 1903, je crois.

sions différentes, parce qu'aucune d'elles ne le satisfaisait complètement.

A l'occasion du deuxième anniversaire de la mort de Duparc, il nous a semblé particulièrement précieux de donner aux lecteurs du *Mercure de France* quelques-uns des textes inédits dont nous devons la communication à l'obligeance des fils du musicien, dévoués profondément au culte de ce père, toujours occupé de leur bonheur sans doute, mais tout autant de l'ennoblissement de leur âme.

Auparavant, je n'aurais garde de négliger cette lettre inédite de Duparc à Chausson, un autre grand musicien de la « Bande à Franck » (ainsi les « officiels » appelaient-ils les disciples du maître des *Béatitudes*). On jugera par ces lignes de l'humilité de Duparc, quand il faisait retour sur lui-même, après avoir entendu tels de ces chefs-d'œuvre dont il disait: « Ceux-là ne bougeront pas. »

Ça m'a fait plaisir tout de même d'entendre une telle masse de quatuors; mais beaucoup moins dans mon morceau que dans la *Symphonie Héroïque*, qu'on a jouée au même concert. Mon pauvre vieux, que nous sommes petits! nos pauvres productions qui nous donnent tant de mal sont vieilles au bout de dix-huit ans, et ces *Symphonies*, qui ont presque un siècle, rajeunissent à mesure que nous nous effritons!... A la répétition de l'*Héroïque*, je pleurais... il me semblait réellement que mes pauvres nerfs servaient eux-mêmes de cordes, et étaient mis en vibration par les archets...

A un tournant de page, nous apprenons les goûts de Duparc en ce qui concerne la voix humaine, interprète de mélodies: la qualité de voix qu'il préfère n'est pas celle qui manifeste le plus de puissance par son volume, — nous nous en doutions, — mais bien plutôt celle qu'il appelle de façon très évocatrice la *voix violon* et qui donne son maximum d'intensité par une diction impeccable.

Nous faisions allusion plus haut aux fréquents séjours de Duparc à Lourdes; citons donc tout de suite cette belle remarque du musicien, que lui inspira le lieu sacré:

Beauté musicale de ces quelques notes: *Ave Maria*, chantées par 20.000 pèlerins, lentement par les uns, vite par les autres, faux par presque tous, dans des tons différents, et dominant toujours l'espèce de rumeur produite par le reste du cantique, qui devient comme l'accompagnement du refrain *Ave Maria* et qui fait penser à une harpe éolienne grave... Aucun contrapontiste (c'est-à-dire, dans la terminologie musicale, celui qui fait du contrepoint), fût-il l'immense Bach, ne pourrait réaliser un pareil développement, parce qu'il n'a à sa disposition que des moyens proportionnés à notre débile humanité, et que cette harmonie n'est pas de ce monde. De près, c'est cacophonique; à une certaine distance, c'est sublime: cela permet d'entrevoir ce que peut être l'infini des tons, et fait voir à ceux qui réfléchissent, que ce que nous appelons la beauté n'est qu'une beauté à notre portée; que les œuvres que nous considérons comme de merveilleux chefs-d'œuvre et qui pour nous le sont réellement (par exemple les *Passion* de Bach, la *Neuvième Symphonie, Parsifal*), ne sont que ce que l'homme peut concevoir de plus haut, mais n'ont pu être réalisées que par des moyens *humains*, c'est-à-dire d'une insuffisance presque ridicule.

Duparc ensuite développe sa pensée en pénétrant plus avant dans la technique musicale, et de façon telle que des profanes ne pourraient suivre son argumentation dans toute sa rigueur: qu'il nous suffise de dire qu'il hausse les épaules devant les « pauvres petits moyens d'expression » dont disposent les musiciens: combinaisons de timbres, morcellement de la phrase par mesures et compartiments, division par demi-tons qui lui apparaît tout à fait arbitraire et superficielle:

Un *sol* dièze est-il la même note qu'un *la* bémol? Pourtant, sans cette division artificielle, il serait impossible d'écrire aucune musique.

A plus d'une reprise, Duparc revient dans ses « Notes Intimes (2) » sur la pauvreté du génie humain :

Ce que l'homme appelle chef-d'œuvre n'est que de la

(2) Inédites aussi.

beauté à portée des intelligences débiles, beauté très relative par conséquent.

Dieu donne à quelques hommes un esprit supérieur à celui des autres hommes et que nous appelons le génie, mais cet esprit n'est que supérieur: il est de la même essence, sans quoi nous ne le comprendrions pas. Et on peut parfaitement concevoir que quand nous serons nés, c'est-à-dire morts, nous aurons la révélation d'une beauté que nous ne pouvons pas encore connaître, et que les chefs-d'œuvre dont nous sommes si émus sur la terre n'existeront plus pour nous. D'ailleurs que sont, pour un homme qui réfléchit, les succès si désirés de la toute petite terre? Si on songe au nombre d'hommes qui habitent la moindre de toutes les planètes; que l'art n'existe que pour quelques milliers d'entre eux; que de ces quelques milliers la moitié au moins n'aime d'autre musique que celle qui est méprisée par les vrais musiciens; que la moitié de l'autre moitié obéit stupidement à des modes, croit nécessaire pour se donner l'air de comprendre l'œuvre qu'elle prétend admirer d'en désirer une autre... que reste-t-il! Pour l'artiste raisonnable et sincère, la pleine liberté artistique commence au mépris de l'opinion: la seule chose désirable est le suffrage de quelques âmes qui, dans ce qu'il a écrit, cherchent son âme. Mais les êtres mâles ou femelles, exécutants ou auditeurs, qui font les misérables succès de concert, ne comptent pas.

Voilà donc le véritable testament de Duparc, qui, aveugle depuis plusieurs années déjà, à la date de 1916, note:

Et moi, n'ai-je pas trop aimé la beauté des formes et des couleurs, et Dieu ne veut-il pas désormais que je vive d'une vie plus intérieure et uniquement occupée de Lui seul? Certes, je me souviens des splendeurs que j'ai tant aimées, mais elles ne sont plus aujourd'hui que des visions d'une vie aujourd'hui finie, presque lointaine.

Ah! cette souffrance morale atroce, infligée à l'aveugle, et bien pire encore pour celui qui n'est pas aveugle de naissance:

Je pense souvent à ce que disait mon accordeur aveugle

de Vevey: quand vous me parlez d'un splendide coucher de soleil où se tendent des tons rouges, roses, violets, et des tons jaunes que l'azur du ciel rend parfois verts comme de l'émeraude pâle; que, dans le fond de ce ciel de lumière, est tendu comme un immense rideau de velours un nuage gris perle frangé d'or, et dans la nuit duquel se perd et s'estompe l'horizon terrestre, que cette belle frange d'or semble séparer le ciel de la terre; d'autres fois quand vous me dites que le lac soulevé en de puissants et lents balancements, avec des souplesses de soie floche et de moire, a l'air de respirer... tout cela ne représente rien. Je ne sais pas ce que c'est que du bleu ou du rouge. Voilà pourquoi la vie de l'aveugle est plus intérieure qu'aucune autre vie. Voilà aussi l'explication du vers sublime de Baudelaire: « Que cherchent-ils au ciel tous ces aveugles? » Francis Jammes a dit quelque chose d'analogue dans un vers également admirable:

Pour qu'en dedans je voie enfin s'ouvrir les cieux,
Fermez-moi bien les yeux.

Et tout de suite après, Duparc se rappelle cette opportune et si actuelle remarque d'un vieil horloger de Bayonne: « Il faut tout laisser. » Heureux ceux qui laissent tout, volontairement, avant d'y être contraints par la mort.

La Foi? elle consiste à croire ce que nous ne pouvons pas comprendre. D'ailleurs pourquoi tant de gens se déclarent-ils incapables d'avoir la Foi, alors qu'ils se croient parfaitement capables de concevoir des choses qui en réalité sont des mystères tout aussi incompréhensibles que ceux auxquels la foi nous ordonne de croire : ainsi l'Infini?...

Et voici encore, extraites du précieux recueil manuscrit, quelques réflexions religieuses ou morales de Duparc. Celle-ci d'abord, bien significative de sa bonté:

Oh! quel affreux chagrin de se sentir à charge de ceux qu'on aime — presque autant qu'on l'est à soi-même.

Mais tout de suite après, comme pour ne pas se laisser aller aux plaintes:

Dieu ne nous demande jamais rien au-dessus de nos forces: la preuve, c'est qu'il a fait la vie courte.

Et, toujours hanté par le Péché, par le bienfait de la communion, secours suprême, il souhaite que soit avancé l'âge de la Première Communion: qu'on donne Dieu, pour les prémunir, aux âmes innocentes qui ne connaissent pas encore le péché, moins indignes par là même que les âmes absoutes.

Quant aux libres penseurs, ils ne sont pour Duparc ni libres ni penseurs:

Ceux qui prétendent ne croire à rien ont tout de même peur de la mort. Ils prétendent que la vie est la fin de tout; mais au fond, ils sont convaincus du contraire, puisqu'ils ont peur.

L'amour-propre peut quelquefois donner l'illusion de l'intelligence; il ne remplace jamais le bon sens.

Il y a beaucoup de gens dont l'intelligence consiste à savoir se faire passer pour beaucoup plus intelligents qu'ils ne le sont réellement.

Duparc méprise leur habileté à citer à propos quelques vers ou quelques lignes, toujours les mêmes, ou des noms que leurs interlocuteurs ne connaissent pas, afin de les étonner par leur science; à donner comme leurs des opinions lues quelque part; à jouer quelques mesures, toujours les mêmes, qu'ils jouent bien; s'arrêtant toujours au même endroit, en ayant l'air de manquer de mémoire.

Pourquoi cette division de l'humanité d'après La Bruyère, en gens qui sentent et gens qui pensent? Il y a des malheureux qui sentent et qui pensent: pour ceux-là la vie est en même temps une tragédie et une comédie. Il y a aussi des gens qui ne sentent ni ne pensent, c'est même le plus grand nombre. Pour eux, la vie n'est ni une tragédie ni une comédie: ils ne lui demandent que des jouissances matérielles (bon souper, bon gîte et le reste), et quand elle les leur donne, ils la trouvent bonne.

Et voici Duparc juge de la politique française:

La division de la France en départements placés sous l'autorité des Préfets, lesquels dépendent eux-mêmes du Ministre de l'Intérieur, est une organisation essentiellement dictatoriale, césarienne et révolutionnaire. Si le ministre est un mauvais sectaire (comme en ce moment Malvy), le sectarisme est partout et empoisonne tout. Pour que la France redevienne elle-même, elle doit revenir à ses anciennes traditions et à la division en provinces, la seule rationnelle, — chaque province conservant ses coutumes séculaires, son langage, son caractère, sa couleur; et l'union des petites patries constituant la grande Patrie. S'il est indispensable que certaines lois régissent la France entière, il est parfaitement injuste et absurde de soumettre à des obligations identiques des êtres de races absolument différentes comme des Provençaux, des Bretons et des Flamands. C'est une des gloires du très grand Mistral d'avoir sauvé la langue provençale de la destruction administrative.

Le 25 mai 1915, à propos de l'accession de l'Italie à la Triple Entente, tournant pathétique de cette guerre que Duparc avait prévue depuis dix ans :

L'adhésion de l'Italie nous est évidemment très utile en ce qu'elle oblige l'Allemagne à tenir tête sur un troisième front et en ce qu'elle ferme la seule voie commerciale qui lui restât encore ouverte. Mais contentons-nous de profiter: n'admirons pas! J'avoue que je trouve cynique, écœurante, et disons le mot, parfaitement ignoble, l'attitude des neutres qui, depuis des mois, attendent vaillamment, l'arme au pied, qu'un des deux adversaires ait pris sur l'autre un avantage évident, pour se joindre à lui et écraser le vaincu. Il leur était facile, en intervenant seulement deux ou trois mois plus tôt, d'abréger cette horrible guerre... Mais ils ont eu peur des menaçantes rodomontades de l'Impérial Apache, et le souci de l'intérêt matériel a étouffé en eux le cœur et la dignité nationale. C'est peut-être très habile, mais... je ne voudrais pas que mon cher pays eût agi ainsi: ce que j'aime passionnément en lui, c'est précisément qu'il en est incapable: son admirable générosité lui a parfois coûté assez cher, c'est certain; c'est grâce à elle, cependant, que la France a été pendant tant de

siècles et est encore la plus noble nation du monde, et qu'elle a mérité d'être choisie par Dieu.

Et fin mai 1915, dans ses « Notes Intimes », Duparc s'adresse ainsi à Jeanne d'Arc:

Quand vous étiez sur la terre, ô sainte de la Patrie, vous entendiez les voix du Ciel; écoutez maintenant les voix de la Terre, venez à notre secours; la France a besoin de vous. Sauvez-la de ses odieux envahisseurs, sauvez-la surtout des impies et des francs-maçons, plus odieux encore, véritables boches de l'intérieur qui, depuis plus de quarante ans, s'acharnent à tuer l'âme française. Heureusement, malgré leurs efforts, cette belle âme n'était qu'endormie, et Dieu, voulant la réveiller, a suscité Guillaume.

Duparc, pour une fois, n'est pas d'accord avec Barrès, demandant qu'on nationalise la fête de Jeanne d'Arc. Un second 14 juillet? Des guinguettes? Des bals publics à tous les carrefours et dans toutes les communes? Bien plutôt, une fête religieuse et militaire, officielle, ordonnée par le gouvernement: « On ne fête pas une sainte par des saouleries et des débauches. » Et, revenant à la guerre, Duparc ne doute pas une seconde de la victoire française. Pas une seconde, il ne se laisse aller au découragement. La victoire, dit-il magnifiquement, est humainement certaine.

En ce jour de mercredi saint de l'année 1916, ce n'est pas à sainte Jeanne, mais à Dieu même, qu'il s'adresse:

Penchez-vous, Seigneur, vers nos magnifiques soldats, appelez-les en grand nombre. Que dis-je, appelez-les tous. Faites comprendre à ceux qui vont si héroïquement à la mort que s'ils y vont avec Vous, c'est à la vie que Vous les conduisez, et que s'ils Vous portent en eux, ils seront vainqueurs de la mort.

Septembre 1917:

Sauvez le peuple que vous aviez choisi pour accomplir les « gestes de Dieu » (*gesta dei per francos*) et rendez-lui au prix de n'importe quelles épreuves la Foi, qui l'a fait si grand pendant tant de siècles.

A nouveau, des réflexions politiques datées de juin 1917:

Le Gouvernement démocratique est proprement le gouvernement du berger par le troupeau. Je crains cependant que nous ne soyons obligés, après l'horrible guerre, de subir encore le régime exécré (et qui, même amélioré, restera exécrable): car je n'aperçois jusqu'à présent aucun berger. Mais qui nous dit que c'est par un berger que Dieu sauvera la France? Il la sauvera; cela ne suffit-il pas? Il faut convenir que le principe monarchique a produit quelques échantillons fâcheux, qui depuis près de trois ans l'ont un peu discrédité (Guillaume, François-Joseph, Ferdinand de Bulgarie, etc., etc...) Le régime monarchique aurait évidemment besoin comme l'autre d'être modifié. Ainsi, n'est-il pas monstrueux qu'un pays puisse être gouverné par un étranger, épousant lui-même une princesse d'un autre pays dont il peut devenir demain l'ennemi ou le complice? Dieu sauvera la France. S'il nous suscite un roi, demandons-lui aussi de nous susciter une reine française.

A propos de son horreur des « majorités », Duparc note la force toujours aveugle de la masse, le nivellement par le bas:

Je n'aime aucune démocratie; c'est toujours l'élite dominée par le nombre, ce qui est contraire au bon sens.

Jamais je n'admettrai que la voix de mon jardinier, qui ne sait pas signer son nom, soit d'une valeur égale à la mienne ou à la vôtre. Ce qui est au moins aussi étonnant, c'est que les théoriciens du suffrage universel admettent comme une espèce de dogme l'aptitude de tous à diriger les affaires de leur pays. Cependant si quelqu'un a besoin d'une paire de souliers, il ne lui viendra pas à l'idée de les faire faire par un pharmacien. Mais qu'il s'agisse d'enseignement, de lois militaires, etc... tout le monde est compétent. C'est purement absurde!

Le Radicalisme n'est pas une doctrine: il va un peu plus loin que la République, et un peu moins loin que le Socialisme: mais il n'est qu'un chemin qui mène de l'une à l'autre.

La France ne sera sauvée que par la décentralisation. La Révolution a créé l'individualisme.

Après ces remarques si nettes, si absolues, et dont seuls ceux-là qui professent des opinions politiques opposées contesteront la force, revenons à la musique. Mais, que l'on ne considère pas comme simple digression cette promenade en compagnie de Duparc sur un autre terrain: qu'il s'agisse de Duparc, de d'Indy, de Chausson ou d'autres encore vivants, nous notons une curieuse parenté d'esprit entre les disciples de Franck (d'un « républicanisme mitigé ») en politique comme en religion, en morale comme en musique.

Sans cesse occupés par le sort de la France, ces artistes-frères entendent conserver à notre pays la ligne qui a fait sa grandeur. Ce n'est pas seulement dans le domaine abstrait de la musique qu'ils préfèrent la rigueur classique. Partout, ils souhaitent admirer des jardins à la française: des jardins de l'*esprit à la française,* dirais-je volontiers.

Et quand César Franck démontait les rouages de la musique comme des pièces d'architecture, ne pensait-il pas inconsciemment à l'architecture non seulement de nos monuments, mais de nos jardins qu'il aimait tant, où toutes les lignes concourrent à l'ensemble, où tout est équilibre?

Grande erreur à mon sens, écrit Duparc, d'exécuter les *symphonies* de Beethoven avec un quatuor basé sur une masse de dix-huit ou vingt premiers violons, et autant ou presque, de seconds. De pareils orchestres n'existaient pas au temps de Beethoven. Si on double le nombre des violons, l'équilibre est rompu: avec six premiers violons comme avec vingt, il n'y a toujours que deux flûtes, deux hautbois, quatre cors, trois trombones, etc...

L'équilibre, vous le voyez, dès le début : tel est le mot capital.

Je n'oublierai jamais le très grand plaisir que j'ai eu après cinq ou six auditions du *septuor* au Conservatoire, à

l'entendre une fois exécuté par sept instruments, c'est-à-dire tel qu'il a été écrit. Richard Strauss, avec son sens aigu des sonorités, sent si bien cette nécessité de l'équilibre orchestral, que quand il joue les *Symphonies* de Beethoven avec son énorme orchestre, il double, paraît-il, tous les instruments à vent. Outre que le fait de toucher à l'orchestre de Beethoven est à mes yeux un véritable sacrilège artistique, il me semble que c'est également absurde, parce que forcément l'exécution de deux instruments à l'unisson est beaucoup moins expressive que celle d'un seul et fût-il même possible, ce que je ne crois pas, d'obtenir une égale expression, on ne peut pas faire que le son de deux hautbois par exemple ne soit très différent de celui d'un seul.

Je ne cite Beethoven que comme exemple; il en est de même pour toute la musique... Jamais le chef d'orchestre ne devrait jouer tout avec le même orchestre, étant donné surtout que cet orchestre est toujours trop nombreux. En effet, dans l'orchestre des *Niebelungen* qui, il y a trente-cinq ans paraissait colossal, Wagner spécifie seize premiers violons. Beethoven écrivait pour huit ou dix. Bach pour cinq ou six au plus. Ne paraît-il pas absurde d'exécuter tout cela avec un même nombre d'instruments à cordes?

Passant ensuite à une question capitale, dont Chausson était comme hanté lui aussi, et qu'avait étudiée spécialement d'Indy:

Il y a, à mon sens, une antinomie entre la musique immatérielle et la recherche de la vérité matérielle dans le décor. J'en dirai autant de la recherche d'une imitation *matérielle* dans la musique, sous prétexte de la rendre colorée et pittoresque.

Le véritable artiste doit exprimer par son art les sensations que font éprouver à l'âme le spectacle de la nature, ses différents états, ses grandes voix terribles ou caressantes. Beethoven, en écrivant le prodigieux orage de la *Symphonie Pastorale*, a décrit l'angoisse de toute la nature, l'agitation plaintive et terrifiée des paysans dont la danse vient d'être interrompue. Il a ainsi donné *l'idée* d'une force toute puissante à laquelle nous sommes soumis, et contre laquelle

nous ne pouvons rien. Mais il s'est bien gardé de se servir d'une plaque de zinc pour faire un tonnerre en miniature à l'usage des salles de concert.

De même pour le fameux *Tuba Mirum*, du *Requiem* de Berlioz: évidemment, ces quatre groupes de cuivres aux quatres points cardinaux peuvent faire un effet de bruit à Saint-Sulpice ou à Saint-Eustache, mais si on imagine le son formidable de cette trompette du Jugement Dernier qui sera entendue du monde entier, combien paraît mesquin ce tout petit fracas de musique militaire, qu'on n'entendra même pas en dehors du tout petit local où il sera exécuté. Je me demande comment un poète de la valeur de Berlioz a pu se laisser aller à une conception si fausse, si contraire à toute poésie, et sacrifier la pensée à la truculence. C'est du pur romantisme, et du plus mauvais. C'est donc *l'idée* seule, qui doit donner le sentiment de la toute-puissance de Dieu et de la terreur des hommes.

La qualité la plus essentielle de l'art, la plus belle, mais aussi la plus rare, est la sincérité. L'idée qui doit vous émouvoir doit vous être inspirée par votre propre émotion. Sinon on admirera peut-être votre habileté ou votre puissance cérébrale, on ne sera pas ému; et votre œuvre, si belle qu'elle soit ne sera pas un chef-d'œuvre. Vous n'aurez pas franchi le passage qui sépare le plus grand talent du plus petit génie, passage presque invisible parfois; abîme pourtant.

C'est une erreur de dire que le talent, quand il arrive à un haut degré, est près du génie.

Et encore ceci:

Dans presque tous les drames musicaux modernes, on ne recherche que le pittoresque et les situations. Le drame de l'âme, qui est le vrai drame, n'existe pour ainsi dire pas, et les personnages n'y sont que des mannequins. Cela vient de l'idée absolument fausse selon moi, bien qu'adoptée comme une espèce d'axiome, que le drame psychique n'est pas du domaine de la musique. Grossière erreur, contre laquelle doit réagir le drame musical à venir, car aucun art plus que la musique n'est propre à exprimer les grandes passions qui agitent l'âme humaine, et qui sont les mêmes dans tous les

temps et dans tous les pays, de quelque costume qu'on les revête, — l'amour, la haine, la souffrance, la pureté mystique, la jalousie, etc... Les situations ne sont que prétextes, et le pittoresque du décor, décor.

Pour faire de la musique vraiment belle et profonde, il ne suffit pas de trouver de belles idées mélodiques et harmoniques: il faut encore, il faut surtout, que ces idées expriment l'état de l'âme qui les conçoit. C'est presque toujours de la nature, tantôt joyeuse, chaude, éblouissante, sereine, tantôt triste, sombre et tumultueuse, que notre âme reçoit ces impressions. Il faut que la musique dise tout cela; sans quoi, l'auditeur sera peut-être charmé, il ne sera pas *ému.*

Il est, à mon sens, tout à fait absurde de rechercher des harmonies imitatives, qui d'ailleurs la plupart du temps n'imitent rien du tout; ainsi, pour rendre le bruit du vent, on a souvent employé le truc des gammes chromatiques: c'est purement grotesque. Cela ressemble tout au plus au gémissement du vent dans une serrure ou sous une porte, et cela y ressemble beaucoup moins qu'une sirène d'automobile... Mais quel musicien a jamais reproduit matériellement le bruit des feuilles ou de la houle, ou des délicieuses caresses des brises attiédies! ...Ce n'est pas par l'imitation plus ou moins exacte d'un *bruit* que le véritable artiste donnera l'impression désirée: c'est par l'expression en des sons, des mots ou des couleurs, des sentiments de terreur ou de charme que son âme a ressentis, ou que son cerveau imagine.

La musique est avant tout, à mon avis, un art *d'émotion,* et la musique actuelle tend beaucoup trop, selon moi, à faire d'elle un art de *sensation.* Avez-vous remarqué que les musiciens qui ne savent s'exprimer qu'en musique, — pour qui la musique est la seule langue qu'ils sachent vraiment parler, — qui même, comme Schubert, manquent de sens critique et peuvent écrire des choses souvent *coco* ou franchement banales, ont aussi, par contre, une qualité de sublime qui n'est pas dans les cérébraux?

Quant aux cascades de dissonances perpétuelles, aux suites de quartes et de quintes, aux arabesques qu'on écrit maintenant, j'avoue franchement qu'elles ne me sont pas sympathiques, — malgré le grand talent que je suis le premier

à reconnaître chez des compositeurs tout à fait remarquables, comme Debussy: il y a quelque chose de puéril dans l'abus qu'on fait des intervalles ou des mouvements harmoniques prohibés par les anciennes lois de l'harmonie; c'est un peu: « J'aime l'araignée et l'ortie parce qu'on les hait » (ce ne sont pourtant par ces deux vers qui ont fait la grandeur de Victor Hugo). Notez que je ne suis pas du tout ennemi de l'emploi des quintes, quartes, octaves, fausses relations, etc... Je trouve simplement qu'il ne faut pas les employer tout le temps, et qu'il faut savoir les ménager pour leur faire produire leur effet, souvent saisissant et admirable...

En somme, ces vieilles règles de l'harmonie n'ont rien d'absolu: elles ont suivi, non précédé, les premières œuvres écrites; en étudiant les anciens maîtres, on a vu ce que leur instinct musical leur faisait éviter, et ensuite — ensuite seulement — les pédagogues de la musique ont codifié des règles. J'estime que les traités d'harmonie nous ont été très utiles en ce qu'ils nous ont appris à travailler, à parler notre langue, à conduire notre pensée où nous voulons, sans qu'elle s'emberlificote dans des difficultés de métier et de réalisations: ils nous ont servi non pas à entraver, mais au contraire à affranchir notre pensée, en nous permettant de ne plus nous occuper que d'elle, et de bien écrire, en quelque sorte d'une façon automatique, comme on écrit l'orthographe.

C'est un peu assimilable aux versions latines de nos jeunes années qui nous apprenaient à écrire en français, à être maîtres des mots, à en connaître la valeur, à travailler surtout. Cela, tout le monde peut l'apprendre; mais il faut l'avoir appris pour pouvoir exprimer ce qui ne s'apprend pas. En toutes choses une éducation est nécessaire, et on est beaucoup trop porté maintenant — il me semble — à croire que l'impression suffit. Je crois que certains peintres gagneraient beaucoup à avoir appris à dessiner, et à ne pas faire des oreilles qui ressemblent à des sapins.

Détail infiniment curieux, rien ne paraissait plus pathétique à Duparc que l'apparent désaccord entre le mode majeur et la souffrance. Gluck lui offrait de ce fait des exemples sublimes: le récitatif d'*Orphée* (« Laissez-vous toucher par mes pleurs ») et celui d'*Iphigénie en Tauride*

commençant par ces mots: « O malheureuse Iphigénie! » Peut-on sur le mode mineur exprimer une détresse profonde, mieux que ne fit Gluck en se servant du majeur? Ce qui est un détail en apparence prend aux yeux de Duparc une importance considérable: il lui semble que Gluck a ouvert la porte à des possibilités nouvelles, en reléguant à son point véritable un détail technique.

Et de plus en plus Duparc va vers ce qu'il a appelé la *musique pure,* forme supérieure de cet art, et qui lui semblait incompatible avec des mélodies. Aussi s'indignait-il contre toute réalisation *matérielle* de la mise en scène, dragons de *Siegfried,* oiseaux des *Murmures de la Forêt,* femmes à cheval dans la *Chevauchée des Walkyries.* Wagner estimait, au contraire (Duparc l'a conté à son fils Charles au retour de Bayreuth) que tous les arts, même les plus mécaniques, doivent concourir à la mise en scène du drame lyrique. Ainsi, l'auteur de la *Tétralogie* souhaitait pour la fin de la *Walkyrie* que l'on entendît les jets de vapeur d'eau, tandis que Duparc n'eût souhaité entendre que la musique... Tout au plus, disait-il à son fils, un cercle lumineux, symbolique, autour de Brunehild endormie. Dans la discussion assez vive qu'eurent ensemble l'auteur de *Phydilé* et le chantre de *Tristan,* aucun ne parvint à convaincre l'autre de son erreur.

Un trait s'impose à nous après avoir achevé le dernier feuillet des « Notes » de Duparc; son féroce esprit : il veut et ne veut plus ; il aime une pensée musicale qui est de lui, il l'aime, selon le verbe cher à César Franck, son maître, et puis il ne l'aime plus. Emu, il cesse soudain de l'être: il a aperçu un détail, une faiblesse, et voilà l'édifice détruit tout entier. Il a entendu chanter à ses oreilles une page de Wagner, et Duparc est anéanti. Il ne songe qu'à sabrer de « coups de crayons dévastateur » : « *Phydilé* notamment a eu le don de m'agacer beaucoup. » Il songe alors à tout refaire...

Par bonheur, il ne déchire pas ses mélodies comme il a brûlé cette *Roussalka* à laquelle il avait travaillé pourtant avec passion pendant plusieurs années.

Mais, à mesure qu'il se détache de la musique pour vivre son rêve d'extase religieuse, il ne souffre plus qu'on lui parle de ses œuvres musicales : ses œuvres, si peu de chose, selon lui!

Et, bien avant de s'endormir dans la paix éternelle, le grand Duparc oublie volontairement celui qu'il est, l'impérissable auteur des Treize Mélodies, source bienfaisante qui apaisera toujours les misères de la fragile humanité.

CHARLES OULMONT.

POÈMES INTIMES

—

SAGESSE

Abeilles, vous dormez, cette nuit; mais demain,
Dans la fièvre du jour, vos ailes scrupuleuses,
De l'écume des lis aux voûtes du jasmin
Rouleront leurs rumeurs de frêles nébuleuses.

Aux invisibles fleurs qui parfument le ciel,
Là-haut, l'incomparable essaim cueille et distille
Pour la ruche mystique un autre, un plus doux miel,
Une liqueur d'amour divinement subtile.

Je veux nourrir mon corps et mon âme aux rayons
Sortis, chargés de suc, des houleux tourbillons
Célestes et du bruit de vos rondes heureuses,

O double source d'or au goût délicieux
Où l'homme, enfin lassé des larmes des pleureuses,
Boit l'essence du monde et le parfum des cieux!

—

NAISSANCE D'APHRODITE

Seul, dans les nuits d'été, je marchais sur la plage,
Pieds nus; la solitude enchantait mon bel âge.
Un grand calme baignait l'ombre. Les heures, l'une
Suivant l'autre, coulaient, pleines de clair de lune;
Et leur fluidité ne laissait à mes lèvres
Qu'un baiser, mais sans fin, riche d'étranges fièvres.
Le sable, tiède encor de l'ardente journée,
Buvait la vague. Et moi, la figure tournée
Vers le ciel, je voyais, j'entendais l'unanime

Epanouissement des roses de l'abîme
Confondre en sa rumeur d'extases les désastres
Et les éveils, la mort et la gloire des astres.
La sublime beauté des rythmes et des mondes
M'insinuait au cœur ses musiques fécondes:
Des mots, lourds de ferveur et de magnificence,
D'eux-mêmes, sur ma bouche attestaient leur essence,
Et ma tendresse, offerte à la nuit tout entière,
Coulait en pleurs de joie au bord de ma paupière.
La brise était un souffle, une haleine des vagues
A peine, une langueur mêlée aux parfums vagues
Que la dune exhalait de ses rares corolles.
Et tandis qu'à pas lents, je pleurais des paroles,
Devant mes pieds, dans un murmure, avec délice,
La mer ouvrait sans cesse, au long du sable lisse,
Des éventails d'écume et des ailes de cygnes,
Comme pour écarter le silence, par signes.

J'allais ainsi, jaloux de cette solitude.
Mais enfin, dans la nuit, la bonne lassitude
M'allongeait au repos sous l'abri d'une roche.
Là, j'entendais la mer encore, toute proche,
Mêler à mon sommeil son immense murmure;
A travers l'irréel, j'entrais dans la nature:
Je comprenais les mots de l'antique mystère
Que les vagues, tout bas, redisaient à la terre.
Moi-même j'étais chant, mystère, sable, écume:
Je savais que de l'ombre et que de l'amertume,
O beauté souveraine! ô rêve! allait éclore
Et jaillir dans l'azur et le vent de l'aurore,
Sur la mer frémissante, ivre de sa venue,
Blanche de sel encore, une déesse nue.

—

LE CALME DES JARDINS

Le calme des jardins, leur ombre, leur silence,
M'ont rendu cette paix que je n'espérais plus.
J'entends s'évanouir l'écho sans violence
D'un poème irréel aux rythmes révolus.

Mais les charmes du songe, autant que la noblesse
Des roses, m'ont fleuri ces fragiles séjours;
J'incline mon sourire en moi-même, et je laisse
Le passé fuir au fil silencieux des jours.

Sinon ce repos grave où les branches du cèdre
S'ouvrent, je ne veux rien, je n'attends rien du soir;
Et si, dans la clarté penchante, Hélène ou Phèdre
Venait, du fond des temps, sur mes genoux, s'asseoir,

Sans poursuivre en ses yeux l'ombre ni le présage,
Sans contempler sa tête aux ardentes pâleurs,
Je prendrais seulement vers moi le beau visage
Et baiserais la trace amère de ses pleurs.

—

HOMMAGE

...A qui méprisa leur troupeau.
P. Louys.

Qu'un autre Phidias même se lève et sculpte
Ici, pour fixer l'heure immense où tu tombas;
Qu'il érige, en témoin de tes nobles combats,
Quelque image arrachée au froid d'un marbre inculte!

A nous qui sourions par delà le tumulte
Des gloires sans pudeur et des triomphes bas,
Peu nous parle un futur décombre que les pas
Des barbares viendront sacrer de leur insulte!

Il est dans notre cœur un amour qui confond
Ta page d'ors obscurs avec le ciel profond
Des nuits, car nous savons que, si ta voix s'est tue

Qui nia le désert atroce du tombeau,
Du moins, signe éternel, hors de nulle statue,
Ton silence étoilé prodigue un chant plus beau.

RAOUL BOGGIO.

ZOLA
ET LES ROUGON-MACQUART

—

L'Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire: les Rougon-Macquart, œuvre maîtresse de Zola, est, d'après lui, une vaste étude de la société française contemporaine de Napoléon III. La création de cet ouvrage formidable — le mot n'est pas trop fort si on pense au quart de siècle de labeur durant lequel Zola produisit les vingt volumes qui le composent — est dû à une raison née de l'observation de l'état de la littérature au milieu du dix-neuvième siècle. Certes, dans une lettre à Léon Hennique, le maître naturaliste a bien opiné qu'écrire une page de l'histoire sociale de la France, c'était la plus belle chose que pouvait faire un romancier. « C'est à cela, lui a-t-il dit, que nous devons tous mettre notre ambition (1). » Toutefois, si cette ambition est pour quelque chose dans la naissance des Rougon-Macquart, il faut bien avouer qu'elle l'est pour peu, et que la raison qui doit être tenue pour principale est tout autre. Nous la trouvons facilement en suivant les années de début de l'écrivain naturaliste, période au cours de laquelle nous apercevons son idée directrice, qui avec le temps ira en se précisant.

A l'époque où Zola ne compte encore qu'une vingtaine de printemps, de 1859 à 1862, angoissé, inquiet, le futur auteur de *l'Assommoir* doute de lui-même; c'est le moment où, après avoir échoué à sa double tentative d'être bachelier, il ne sait de quel côté se tourner. C'est un

(1) Lettre à Léon Hennique, 11-8-1878.

temps de découragement et de grande misère, durant lequel Guy de Maupassant nous le représente comme « mangeant à l'occasion, errant à la recherche de la fuyante pièce de cent sous, fréquentant plus souvent le Mont-de-Piété que les restaurants (2). » Avec tristesse, il se confie à son ami Baille:

Tâcher de se créer un nom littéraire, lui mande-t-il; certes, c'est le rêve le plus irréalisable que j'aie fait (3).

Et quand il pense au futur, il en est tout effrayé:

Je pense à l'avenir, et je le vois si noir, si noir, que je recule épouvanté, écrit-il à son camarade Cézanne, pas de fortune, pas de métier, rien que du découragement (4).

Pourtant, c'est dans cet état d'esprit et dans l'incertitude où Zola se débat que nous allons voir la première lueur éclairer quelque peu la route qu'il voudrait suivre. Il ne sait encore s'il va persévérer dans la voie des lettres; mais, s'il poursuit, il a un programme qu'il nous définit ainsi:

Si je prends définitivement la carrière littéraire, j'y veux suivre ma devise : *Tout ou rien!* Je voudrais par conséquent ne marcher sur les traces de personne; non que j'ambitionne le titre de chef d'école, — d'ordinaire un tel homme est toujours systématique, — mais je désirerais trouver quelque sentier inexploré et sortir de la foule des écrivassiers de notre temps (5).

Ce programme — d'où se dégage déjà une impression de volonté, qualité que posséda à un suprême degré le maître naturaliste — nous donne bien là sa première idée: faire quelque chose de nouveau pour être un grand écrivain. Et, lorsqu'il se sera décidé, de suite il cherchera à prendre des motifs neufs, à s'inspirer d'idées nouvelles; il est tout empli de l'Avenir. 1789 et 1848 appartiennent au passé, mais ont laissé dans les esprits des

(2) *Emile Zola*, par Guy de Maupassant. Paris, 1883.
(3) Lettre à Baille, 10-6-1861.
(4) Lettre à Cézanne, 9-2-1860.
(5) Lettre à Baille, juillet 1860.

traces profondes et modifié sensiblement la société. L'avenir, c'est la liberté, c'est la démocratie en progression, et son âme un peu mystique, mais à coup sûr généreuse, va stimuler sa jeune ardeur et le pousser à écrire l'épopée d'une période troublée par de grandes réactions sociales. Le coup d'Etat de 1852, le Second Empire, la guerre de 1870 et ses conséquences, quels événements propices, susceptibles d'intéresser un romancier digne de ce nom! D'autre part, Zola aura aussi sa manière, et quelques années plus tard il ajoutera:

L'habileté pour moi ne consiste pas à mentir à sa pensée, à faire œuvre selon le goût ou le dégoût de la foule. L'habileté consiste, l'œuvre une fois faite, à ne pas attendre le public, mais à aller vers lui et à le forcer à vous caresser ou à vous injurier (6).

C'est la méthode qu'il emploiera.

Presque brusquement, un revirement s'est opéré en lui, et en septembre 1862 « la foi est revenue ». Zola a pris parti; il croit et espère. Sur une réflexion, il s'est mis au travail; le jeune débutant s'est dit que les sots parviennent en travaillant; pourquoi n'essayerait-il pas ce moyen? C'est alors qu'il finira les *Contes de Mai* qui seront publiés en 1864 sous le titre de *Contes à Ninon*. Un an après, son deuxième ouvrage, *La Confession de Claude*, est prêt à paraître. Ce n'est pas encore la gloire ni la fortune, mais ce sont les premiers pas vers elles. Il utilisera la publicité pour se faire connaître, il nous l'a dit: sa méthode consiste à aller vers le public et à le forcer à s'occuper de lui, n'obtiendrait-il même que des injures. Pour cela, Zola fera l'impossible, essayant de créer des incidents à la parution de ses ouvrages, de lancer des polémiques et surtout d'étonner. Lorsqu'il s'adresse à Jules Claretie pour le prier de présenter au public *La Confession de Claude*, il lui déclare qu'il « tient à être lu avant d'être jugé, préférant un éreintement sincère à quelques mots complaisants (7) ». En effet, quel-

(6) Lettre à Valabrègue, 8-1-1866.
(7) Lettre à Jules Claretie, 14-11-1865.

ques mots, même favorables, passeront inaperçus du public, alors qu'un éreintement en bonne et due forme aura plus de chance d'attirer sur lui les regards de la foule. Et c'est d'une plume légère qu'au début de 1866 il informera son ami Valabrègue que maintenant il est rangé parmi « les écrivains dont on lit les œuvres avec effroi (8) ». L'année suivante, à l'éditeur Albert Lacroix, il écrira au sujet de *Thérèse Raquin*: « Je compte sur un succès d'horreur (9) ». Malgré cela, quelque temps après, le futur auteur des Rougon-Macquart constatera encore avec amertume « qu'il est dur de faire parler de soi (10)».

Pendant plusieurs années un désir le poursuit. Lorsqu'il fait le point de la littérature du moment il voit près de lui les romantiques, et plus près encore ceux que l'on appellera par la suite les naturalistes. Des premiers, dont le genre disparaît et ne lui plaît pas, il n'en reste plus qu'un seul debout, non le moindre il est vrai, puisque c'est l'auteur d'*Hernani*. Des seconds, si le public n'a pas encore apprécié toute la valeur, il n'en reste pas moins qu'ils se nomment Flaubert et les Goncourt et qu'ils ont leur genre propre. Dans *Madame Bovary*, Flaubert a poussé très loin l'analyse des caractères et l'observation des détails les plus infiniment petits; les Goncourt ont analysé les choses artistiques et psychologiques dans des volumes que Zola appelle des « œuvres bijoux », et celui qui va devenir le porte-drapeau du naturalisme conclut qu'il n'y a plus rien à faire pour les jeunes qui désirent atteindre le public, que de produire une œuvre importante par la quantité de volumes et la puissance de la création. Là où ses devanciers ont campé un personnage, il créera une famille; là où ses prédécesseurs ont écrit un livre, il en produira une série. Le romancier veut faire quelque chose d'imposant, « de grandes machines », qui le sortiront, ainsi qu'il le rêve, des écrivassiers de son temps. Lorsqu'il rencontre les Goncourt pour la première fois, en décembre 1868, il les entretient de ce désir:

(8) Lettre à Valabrègue, 8-1-1866.
(9) Lettre à Lacroix, 23-9-1867, publiée par A. Brisson dans *L'Envers de la Gloire*.
(10) *Journal des Goncourt*, 14-12-1868.

écrire l'histoire d'une famille, ouvrage en plusieurs volumes dans lequel il montrera le jeu des tempéraments, des vices et des vertus, modifié par l'hérédité et le milieu.

Ainsi donc, sa première idée se développe et son projet prend forme. Il précise même que son histoire comportera huit volumes. Mais, dans tout cela, il y a une influence qui joue un grand rôle. C'est Balzac. En effet, il ne faut pas oublier que Zola parlera et reparlera toujours du pauvre écrivain et poète français à deux francs la page — comme s'intitulait tristement Balzac lui-même. Il est obligé de reconnaître que l'auteur de la *Comédie Humaine* l'incite à faire comme lui. Que ce soit au sujet de roman, théâtre, méthode expérimentale, toujours il aura recours à celui qui écrivit les *Contes drolatiques*, qui, pour lui, écrase tout son siècle, et efface même Victor Hugo et les autres romantiques. « Je ferai, dira-t-il en parlant du Second Empire, à un point de vue plus méthodique ce que Balzac a fait pour le règne de Louis-Philippe (11) ». C'est son maître et il l'avoue, comme au demeurant celui de tous les naturalistes, car il suffit que Balzac « ait le premier affirmé l'action décisive du milieu sur le personnage, qu'il ait porté dans le roman les méthodes d'observation et d'expérimentation (12) ». Toutefois, esprit plus systématique, au lieu de partir sans plan comme le fit son malheureux devancier, — qui ne songea à réunir par un lien les divers ouvrages qu'il appela la *Comédie Humaine*, qu'après coup, en 1833, — Zola, au contraire, a un projet bien déterminé qui mûrit dans sa tête. En 1870, au cours d'une nouvelle rencontre avec Edmond de Goncourt, il l'informe que son histoire comprendra maintenant dix volumes.

Dans ses notes, Zola nous indique ce que seront les Rougon-Macquart:

Pour résumer mon œuvre en une phrase, nous dit-il, je veux peindre, au début d'un siècle de vérité et de liberté, une famille qui s'élance vers les biens prochains et qui roule, détraquée par son élan lui-même, justement à cause des

(11) Notes de Zola. (Premier plan remis à l'éditeur Albert Lacroix.)
(12) *Les romanciers naturalistes*, Paris, 1881.

lueurs troubles du moment, des convulsions fatales de l'enfantement d'un monde (13).

Tout d'abord, il prévient qu'il n'établira ou ne défendra de système politique ou religieux. Comme Flaubert et les Goncourt, il entend simplement montrer les actes humains, impersonnellement, en tenant compte cependant du fameux milieu et de l'hérédité, deux agents modificateurs dont peu de romanciers s'étaient préoccupés jusque-là. Le résultat qu'il désire que son histoire obtienne est le suivant: « Dire la vérité, démonter notre machine, en montrer les secrets ressorts par l'hérédité, faire voir le jeu des milieux (14). » Ce n'est plus de la psychologie, c'est de la physiologie! Il ne veut point écrire en philosophe ou en moraliste — plus tard il dira le contraire — et voici où il précise toute sa pensée : « Mes livres seront de simples procès-verbaux (15). » Une idée le poursuit et le harcèle: surtout ne pas faire comme les autres. Nous avons déjà vu que, dès ses débuts littéraires, cette pensée dominait chez lui. Il y revient:

Tout le monde, remarque-t-il, réussit en ce moment l'analyse du détail; il faut réagir par la construction solide des masses des chapitres; par la logique, la poussée de ces chapitres se succédant comme des blocs de pierre superposés, se mordant l'un l'autre; par le souffle de passion dominant le tout, courant d'un bout à l'autre de l'œuvre (16).

Zola ne veut point être accusé de copier ses aînés et il reprend:

Les Goncourt seront si bien écrasés par la masse (par la longueur des chapitres, l'haleine de la passion et la marche logique) qu'on n'osera pas m'accuser de les imiter (17).

De plus, le jeune romancier entend faire œuvre

(13) Notes de Zola. (Notes générales sur la marche de l'œuvre.)
(14) *Id.*
(15) *Id.*
(16) *Id.*
(17) *Id.*

d'homme de science, et c'est ce qui, d'après lui, le différenciera de Balzac :

Mon œuvre, ajoute-t-il, sera moins sociale que scientifique; au lieu d'avoir des principes (la royauté, le catholicisme) j'aurai des lois (l'hérédité, l'innéité). Je ne veux point, comme Balzac, avoir des décisions sur les affaires des hommes, être philosophe, moraliste. Je me contenterai d'être savant (18).

Savant? Voilà bien le mot lâché, mot qu'il allait répéter au cours de ses articles et qui fit tant rire Guy de Maupassant.

C'est qu'en effet, ainsi qu'il nous le dit ci-dessus, Zola désire être un écrivain scientifique. A l'instar de Claude Bernard et de Taine, il aura sa méthode. Claude Bernard a tracé la méthode concernant la physiologie; Taine a montré la voie méthodique relative aux arts et professé que l'avancement des sciences en général assure aux sciences morales le même progrès et la même solidité qu'aux sciences naturelles. D'une façon non moins catégorique, ce dernier affirma également que les productions de l'esprit humain, comme celles de la nature, ne s'expliquent que par leur milieu. En 1865 est parue l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* et la *Philosophie de l'Art*. Le maître naturaliste en subit l'influence, et c'est dans cette atmosphère que Zola, qui prétend que sa génération est malade de progrès et avide de science, s'empare de ces nouvelles idées pour en faire une application qui portera à faux et réjouira très fort ses ennemis. En politique comme en roman, en morale aussi bien qu'au théâtre, en sociologie de même qu'en économie politique, et jusque dans la poésie et la critique, il prêchera sa théorie et essayera de l'implanter, fermement convaincu qu'elle triomphera partout.

Cette méthode expérimentale, dont il nous entretiendra souvent au long de ses études littéraires, l'auteur de *l'Assommoir* l'explique en ne faisant, comme il l'indique lui-même « qu'un travail d'adaptation (19) » de l'ou-

(18) *Le Roman expérimental*. Paris, 1880.
(19) Notes de Zola. (*Différences entre Balzac et moi.*)

vrage qui l'a le plus séduit, c'est-à-dire l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* de Claude Bernard. Il applique les deux définitions « d'observateur » et « d'expérimentateur » du savant physiologiste, définitions scientifiques par excellence, au romancier. Le plus souvent, il lui suffira, nous annonce-t-il, « pour rendre sa pensée plus claire et lui apporter la rigueur d'une vérité scientifique (20) », de remplacer le mot « médecin » par celui de « romancier ». Une sentence l'avait beaucoup frappé; Claude Bernard n'avait-il pas écrit: « L'expérimentateur est le juge de la nature »? Aussi Zola en est tout naturellement amené à déduire que « nous autres romanciers, nous sommes les juges d'instruction des hommes et de leurs passions (21) », et « qu'il est indéniable que le roman naturaliste, tel que nous le comprenons à cette heure, est une expérience véritable que le romancier fait sur l'homme en s'aidant de l'observation (22) ». Dans la chaleur de la discussion, et avec toute la fougueuse ardeur qui l'anime, l'auteur des *Rougon-Macquart* déclare tout bonnement qu'il en est arrivé à cette conclusion, tant de fois rappelée, à savoir que « le roman expérimental est une conséquence de l'évolution scientifique du siècle, il continue et complète la physiologie, qui, elle-même s'appuie sur l'étude de la chimie et de la physique (23) ». Aussi nettement, il proclamera que les romanciers naturalistes ont derrière eux la science, et qu'il ne veut point polémiquer avec ses adversaires parce qu'il n'est qu'un « moraliste expérimentateur (24) », « qu'un savant et qu'un observateur (25) », pour lequel quiconque est avec la science doit être avec lui. Evidemment, Zola se rend bien compte que, malgré tout, ce n'est point les certitudes de la chimie ou de la physiologie, mais, rappelle-t-il, le roman expérimental est plus jeune que la médecine expérimentale, et ce n'est point parce que l'on ne connaît pas

(20) *Le Roman expérimental.*
(21) *Id.*
(22) *Id.*
(23) *Id.*
(24) *Id.*
(25) *La République et la littérature*, Paris, 1879.

encore « les réactifs qui décomposent les passions et permettent de les analyser (26) », qu'il faut en conclure que cette science n'existe pas.

La prétention du maître naturaliste à se qualifier de savant donna lieu à une gausserie générale. Ses amis eux-mêmes ne purent tenir leur sérieux. Dans une lettre à Gustave Flaubert, Guy de Maupassant ne se cache pas pour lui faire part du jugement sévère qu'il porte sur Zola en cette occasion:

Que dites-vous de Zola? lui écrit-il, moi je le trouve absolument fou... — Je ne suis qu'un savant — !!! (rien que cela! quelle modestie!) — Je ne suis qu'un savant — !!! Cela est pyramidal!!! et on ne rit pas (27)...

D'un autre côté, Zola est un amateur de vie. Pour lui, le monde n'est qu'une succession ininterrompue de fresques vivantes et il regrette « de ne pouvoir vivre toujours pour assister à l'éternelle comédie aux mille actes divers (28) ». L'artiste, il le criera bien haut dès ses premières critiques, doit être entièrement libre de chercher, dans la nature humaine dénudée, tout ce qui lui semble nécessaire pour décrire avec précision les actions de ses contemporains. Et s'il rejette toute contrainte de la morale, c'est qu'il pense que l'art purifie tout, comme le feu. Tout de suite, le jeune écrivain s'était senti attiré par certains romans. A l'apparition de *Germinie Lacerteux,* en 1865, il déclara que son tempérament le portait à admirer fortement l'œuvre des Goncourt. Ecoutons ce qu'il nous en dit; ce jugement nous donne là une idée de ce que pouvait être son goût à cette époque, qui est celle de sa vingt-cinquième année:

Je trouve en elle les défauts et les qualités qui me passionnent : une indomptable énergie, un mépris souverain du jugement des sots et des timides, une audace large et superbe, une vigueur extrême de colori et de pensée, un soin et une conscience artistiques rares en ces temps de productions

(26) *Le Roman expérimental.*
(27) Lettre de Maupassant à Flaubert, 24-4-1879.
(28) *Mes haines,* Paris, 1866.

hâtives et mal venues. Mon goût, si l'on veut, est dépravé; j'aime les ragoûts littéraires fortement épicés, les œuvres de décadence où une sorte de sensibilité maladive remplace la santé plantureuse des époques classiques. Je suis de mon âge (29).

En vérité, ces lignes constituent une déclaration de foi qui guidera la création des *Rougon-Macquart*. Pour Zola, l'art n'est point comme chez Flaubert le summum de ses désirs. Son état d'esprit pseudo-scientifique le pousse à nous avertir que ce qu'il veut, c'est que « le romancier se dise avant tout qu'il est un physiologiste et un psychologue (30) ».

Les plans qui figurent dans ses notes montrent, dans une certaine mesure, le développement de son projet initial. Nous savons déjà, par les déclarations que Zola fit aux Goncourt en 1868, que son histoire devait comprendre huit volumes, et, en 1870, que le nombre de ces volumes était porté à dix. En effet, la première liste comporte bien les dix romans suivants à écrire:

Un roman sur les prêtres (Province);

Un roman militaire (Italie);

Un roman sur l'art (Paris);

Un roman sur les grandes démolitions de Paris;

Un roman judiciaire (Paris);

Un roman ouvrier (Paris);

Un roman dans le grand monde (Paris);

Un roman sur la femme d'intrigue dans le commerce (Paris);

Un roman sur la famille d'un parvenu (effet de l'influence de la brusque fortune d'un père sur ses filles et garçons) (Paris);

Roman initial (Province).

L'écrivain nous laisse savoir que son dessein était de publier deux volumes chaque année, de façon à terminer son histoire en cinq ans. Mais il avait compté sans la nombreuse progéniture des Rougon et, le sujet l'entraî-

(29) *Id.*
(30) *L'Evénement*, 9-4-1866.

nant malgré lui, son champ d'action s'élargit. Quelques années après, il établit une seconde liste des livres à écrire qui s'élèvent à dix-sept:

La Fortune des Rougon;

La Curée;

Le Ventre: Lisa;

La Faute (Sottise) *de l'Abbé Mouret;*

Le roman politique (journaux): *Eugène Rougon;*

Le roman d'art: *Claude Lantier.*

Le roman sur la rente viagère: *Agathe Mouret;*

Le roman populaire : *Gervaise Ledoux et ses enfants;*

Le roman de la guerre d'Italie: *Jean Macquart;*

Le roman sur le haut commerce (nouveauté): *Octave Mouret;*

Le roman sur le demi-monde: *Anna Ledoux;*

Le roman judiciaire (chemin de fer): *Etienne Lantier;*

Le roman sur la débâcle: *Faire revenir Aristide;*

Roman sur la Guerre, le Siège et la Commune: *Faire revenir Maxime et ses enfants;*

Roman scientifique: Pascal, Clotilde: faire revenir Pierre Rougon, Félicie Macquart, etc... Pascal en face des enfants de Maxime;

Un roman, sans doute avec Françoise Mouret et Marthe Rougon (*La conquête de Plassans*);

Un deuxième roman sur le peuple, particulièrement politique: L'ouvrier de l'insurrection, de la Commune, aboutissant au 10 Mai 1871 (outil révolutionnaire).

Une photographie d'insurgé tué en 1848.

Zola mettra son intention à exécution et, en juin 1870, *Le Siècle* commencera la publication de *La Fortune des Rougon,* « qui doit s'appeler de son titre scientifique: les Origines (31) ». Lorsque ce roman paraîtra en librairie l'année suivante, on pourra lire dans la préface:

...Les Rougon-Macquart, le groupe, la famille que je me propose d'étudier, a pour caractéristique le débordement des appétits, le large soulèvement de notre âge, qui se rue aux

(31) Préface à l'édition originale, Paris, 1871.

jouissances. Physiologiquement, ils sont la lente succession des accidents nerveux et sanguins qui se déclarent dans une race, à la suite d'une première lésion organique, et qui déterminent selon les milieux, chez chacun des individus de cette race, les sentiments, les désirs, les passions, toutes les manifestations humaines naturelles et instinctives, dont les produits prennent les noms convenus de vertus et de vices. Historiquement, ils partent du peuple, ils irradient dans toute la société contemporaine, ils montent à toutes les situations, par cette impulsion essentiellement moderne, que reçoivent les basses classes en marche à travers le corps social, et ils racontent ainsi le second Empire, à l'aide de leurs drames individuels, du guet-apens du coup d'Etat à la trahison de Sedan (32)...

Premier livre d'une série qui devra finalement en compter vingt, ce ne sera que vingt-deux ans après que cette œuvre importante se terminera par le *Docteur Pascal*, « résumé et conclusion (33) » de l'*Histoire des Rougon-Macquart* et qui lui aura donné beaucoup de mal, d'après ses dires, afin que son ouvrage ait « quelque chose du serpent qui se mord la queue (34) ».

Presque tous ses romans seront d'un naturalisme brutal, « féroce » même (35), ainsi qu'il le qualifiera lui-même, et on pourra à juste titre leur reprocher l'effet qu'ils produisent, effet voulu et qu'il a personnellement jugé en disant des œuvres des naturalistes: « Elles révoltent, elle ne séduisent pas (36) ». Et si l'on veut l'explication de la manière de procéder de l'auteur de *l'Assommoir*, on la trouvera dans l'idée qu'il a exprimée, à savoir que « la note douce ne permet aucun effet (37) ». C'est pourquoi il essayera toujours de s'en tenir aux deux règles qu'il a posées dès le début de sa carrière littéraire: exception et drame. Il nous explique ses raisons; écoutons ce qu'il nous dit au sujet de l'exception:

(32) *Id.*
(33) Préface à l'édition originale, Paris, 1893.
(34) *Journal des Goncourt*, 13-4-1893.
(35) Lettre à E. de Goncourt, 23-7-1897.
(36) *Documents littéraires*, Paris, 1881.
(37) Lettre à Léon Hennique, 2-9-1877.

Dans les études que je veux faire, je ne puis guère sortir de l'exception. Ces créations particulières sont, d'ailleurs, plus d'un artiste, ce mot étant pris dans le sens moderne. Il semble aussi qu'en sortant du général, l'œuvre devient supérieure; il y a création d'homme, effort d'artiste. L'œuvre gagne en intérêt humain ce qu'elle perd en réalité courante. Il faudrait donc faire exceptionnel comme Stendhal, éviter les trop grandes monstruosités, mais prendre des cas particuliers de cerveau et de chair (38).

Quant au drame, ses considérations sont les suivantes:

Ne pas oublier que le drame prend le public à la gorge. Il se fâche, mais n'oublie plus. Lui donner toujours, sinon des cauchemars, au moins des livres excessifs qui restent dans sa mémoire. Il est inutile d'ailleurs de s'attacher sans cesse aux drames de la chair. Je trouverai autre chose d'aussi poignant (39).

Ce qu'il y a de réellement remarquable chez cet écrivain, c'est qu'établissant le plan de l'*Histoire des Rougon-Macquart* en 1868, il le réalisera sans dévier jusqu'au dernier livre, qui paraîtra en 1893. Pendant vingt-cinq ans, il suivra la route qu'il s'est tracée, ne changeant sa méthode malgré les clameurs hostiles de ses contemporains, et s'efforçant continuellement de faire fort, exceptionnel et dramatique. Une seule fois peut-être cherchera-t-il à plaire au public; ce sera lorsqu'il écrira *Une page d'amour,* dont le sujet paisible surprendra bien fort la critique, nullement habituée à voir Zola produire de pareils livres. L'auteur lui-même, au demeurant, en sera presque étonné et mécontent, pensant que la foule ne peut se passionner pour un roman aussi calme.

Certes, ainsi qu'il le prévoyait, le monde se fâcha. Il est assez curieux, maintenant, de lire les critiques qui saluèrent la publication de ses livres. Le mépris, l'injure, la haine, le parti pris politique fournirent le plus souvent les éléments principaux des jugements de ses

(38) Notes de Zola (Notes générales sur la nature de l'œuvre).
(39) *Id.*

contemporains. Mais, au fond, Zola devait être, sinon satisfait, tout au moins content. Il avait atteint le but désiré, c'est-à-dire écrit une œuvre importante et puissante qui le sortait des écrivassiers de son temps, œuvre dont chaque livre, une fois lu, demeure dans la mémoire, non par la finesse ni la délicatesse qu'il comporte, mais par le côté exceptionnel et impressionnant. Et, on pourrait, au sujet de l'*Histoire des Rougon-Macquart*, rappeler ce que Flaubert écrivit lorsque parut le premier volume de cette célèbre série: « C'est un atroce et beau livre. C'est fort! Très fort! (40) ».

JEAN RIENTAL.

(40) Lettre à Zola, novembre 1871.

L'ABBÉ BOULLAN ET LE « CHANOINE DOCRE »

—

On peut lire avec étonnement dans l'intéressante étude que M. Martial de Pradel de Lamase consacra ici même (1) au « Sous-Chef J.-K. Huysmans » :

Qu'il ait consulté, pour se renseigner, les pythonisses, les tables tournantes, les nécromanciens et tireuses de cartes, ce sont là menues peccadilles, mais un jour, en février 1890, il fit connaissance d'un prêtre dévoyé, l'abbé Boulan (*sic*), prototype de son chanoine Docre. Ce malheureux, qui voulait « anéantir le Dieu qu'il avait quitté », et qui, pour mieux le défier, s'était, dit-on, fait tatouer deux croix à la plante des pieds afin de mieux lui témoigner sa haine, l'abbé Boulan, dis-je, entreprit de l'initier à la science satanique. Afin de lui inspirer confiance, il commença par lui rendre quelques services, etc., etc...

Ainsi donc, comme M. Oswald Wirth — et sans avoir les mêmes raisons — M. Martial de Pradel de Lamase confond, par une erreur difficile à expliquer de sa part, celui qui conjure les maléfices et celui qui les répand, le Dr Johannès et le chanoine Docre de *Là-Bas*.

M. Oswald Wirth, après avoir joué l'abbé Boullan et avoir abusé de sa bonne foi, se rangea plus tard parmi ses adversaires les plus acharnés et figura à côté de Stanislas de Guaita, dans le tribunal d'occultistes qui condamna Boullan. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il ait déclaré que le chanoine Docre n'était « autre que le

(1) *Mercure de France*, 15 octobre 1933, pp. 333-358.

Boullan réel poussé au noir (2) ». Encore est-il bon d'observer que, dans une note (je crois M. Léon Deffoux trop bien informé en matière huysmansienne pour qu'elle lui soit attribuable), le chanoine Roca est donné, quelques lignes plus loin, comme prototype du chanoine Docre.

C'est là une explication et non une excuse. M. Oswald Wirth a commis une erreur volontaire, confessant d'ailleurs avoir eu « un très vilain rôle » auprès du thaumaturge lyonnais, qu'il avait « ignoblement trahi ».

Mais ce n'est aucunement, à ma connaissance, le cas de M. de Pradel de Lamase. L'erreur doit être, de sa part, involontaire, et je cherche en vain à me l'expliquer. Sans recourir à la documentation apportée par les études consacrées à Huysmans et à Boullan lui-même, il suffit de lire *Là-Bas*, pour constater que le chanoine Docre et le docteur Johannès sont constamment opposés l'un à l'autre, le second s'efforçant de réparer le mal fait par le premier.

A la page 283 de son roman, J.-K. Huysmans trace, par la bouche de des Hermies, ce portrait du docteur Johannès, c'est-à-dire de Boullan:

C'est un très intelligent et très savant prêtre. Il a été Supérieur de communauté et il a dirigé, à Paris même, la seule revue qui ait jamais été mystique. Il fut aussi un théologien consulté, un maître reconnu de la jurisprudence divine; puis il eut de navrants débats avec la Curie du Pape, à Rome, et avec le cardinal-archevêque de Paris. Ses exorcismes, ses luttes contre les incubes qu'il allait combattre dans les couvents de femmes, le perdirent.

Et des Hermies — pour la suite, je renvoie au volume — raconte comment, à la suite de la guérison d'une épileptique (en 1875), en lui faisant toucher la relique de la robe sans couture de la Vierge, conservée en l'église d'Argenteuil, le guérisseur fut appelé par le cardinal-archevêque de Paris, pour s'expliquer sur ses cures miraculeuses. Il s'ensuivit une scène pénible entre le prélat

(2) Cf. Léon Deffoux : *J.-K. Huysmans sous divers aspects;* Paris, Editions Crès, 1927, in-8.

et l'abbé, suivie de la mise en interdit qui fit quitter l'église à Boullan.

Tout cela est de l'histoire à peine romancée.

L'abbé Boullan avait été, en effet, supérieur de la maison des Trois-Epis et était, depuis 1872, propriétaire-gérant et rédacteur en chef des *Annales de la Sainteté au XIX° siècle,* qui cessèrent de paraître au lendemain de la mesure prise contre lui.

Dans le roman, envoûté par le chanoine Docre, l'astrologue Gévingey se réfugie auprès de Johannès (p. 283), qui, pour le sauver, recourt au « sacrifice de gloire de Melchissédec » (pp. 390 et suivantes).

L'étude publiée par M. Joanny Bricaud: *L'Abbé Boullan* (Docteur Johannès de *Là-Bas*), *sa vie, sa doctrine et ses pratiques magiques* (3), confirme pleinement tous ces détails.

Né le 18 février 1824 à Saint-Porquier (Tarn-et-Garonne), Joseph-Antoine Boullan, voulant se faire prêtre, alla, à sa sortie du petit séminaire, faire ses études théologiques à Rome, où il passa son doctorat. Entré dans la Congrégation des missionnaires du Précieux-Sang, il prit part, en Italie, à diverses missions, puis revenu en France, séjourna, toujours comme missionnaire, aux Trois-Epis (*Drei Aehren*), à 9 kilomètres de Turckheim (Haut-Rhin). Là, s'élevait un vieux couvent, lieu d'antiques pèlerinages, appelé à devenir le siège de la maison dont il devait être supérieur. Son goût pour la mystique s'affirme dans la *Notice sur les œuvres de la Vénérable Marie de Jésus d'Agreda,* publiée en tête de sa traduction de leur abrégé (1853). Son but est d'opposer aux phénomènes du spiritisme et du magnétisme ceux de la Mystique chrétienne. Dans les ouvrages qui suivront, il ne s'en départira pas.

En 1856, prêtre libre à Paris, il a la direction spirituelle à lui confiée par l'évêque de Grenoble, de la sœur Adèle Chevalier, miraculée de la Salette, visitée, prétendait-elle, par la Vierge. Ensemble, ils fondent, en 1859,

(3) Paris, Chacornac frères, 1927, in-8.

à Bellevue, l' « Œuvre de la Réparation des âmes ». L'Œuvre, au lieu des résultats espérés, aboutit à des poursuites en correctionnelle pour escroquerie et outrages publics à la pudeur. On s'y livrait, il est vrai, à des médications bizarres. Suivant M. Charles Sauvestre (4):

Une des sœurs étant tourmentée par le démon, l'abbé B..., pour l'exorciser, lui crachait dans la bouche; à une autre, il faisait boire de son urine mélangée à celle de la fille Chevalier, que les sœurs avaient ordre de ne jamais jeter; à une troisième, il ordonnait des cataplasmes de matières fécales.

Il y avait des médications plus étranges encore; d'ailleurs, l'acte sexuel tiendra une grande place dans la doctrine de Boullan, quand, à la suite de la mort du prophète Vintras, survenue le 7 décembre 1875, il prétendra prendre la suite de l'entreprise, sous le nom de « Jean-Baptiste, successeur d'Elie ».

C'était un schisme dans le schisme, car nombre des disciples de Vintras ne le reconnurent pas.

Tout cela est raconté tout au long par M. Joanny Bricaud et clairement résumé par Mᵉ Maurice Garçon, en tête de son étude sur *Vintras, hérésiarque et prophète* (5), qu'on peut considérer comme définitive.

Logé chez un de ses disciples de Lyon, l'architecte Misme, qui l'a recueilli, le prophète Jean-Baptiste, annonciateur du « divin Paraclet », guérit les possédées, — car ses secours s'adressent surtout aux femmes, — et fonde une véritable religion, le « Marisiaque du Carmel d'Elie », où le rôle pontifical est dévolu aussi bien à la femme qu'à l'homme. Il a auprès de lui une voyante, bien connue des lecteurs de *la Cathédrale*, une illuminée, sainte fille, au demeurant, Julie Thibault, qui pontifie en vêtements sacerdotaux et aide son maître à conjurer les maléfices. Après la mort de Boullan, Huysmans la prend à son service. Elle deviendra Mme Bavoil du roman et favorisera les curiosités mystiques et culinaires de Durtal.

(4) *Les Congrégations religieuses dévoilées*, Paris, Dentu, 1879.
(5) Paris, Emile Nourry, 1928, in-8.

Boullan compose manuscrits sur manuscrits, rédige le manuel de son Eglise, celui des fidèles, et celui des prêtres, où on peut lire:

L'Amour vrai, soit qu'il soit au ciel ou sur la terre, approche tout, justifie tout, sanctifie tout... Nous devons être les grands-prêtres des amours, les délégués de toutes les puissances amoureuses de la Divinité, pour planer sur toutes les sphères.

Il faut tenir dans nos mains les liens qui relient les mondes minéral, végétal, animal, spirituel, et traverser tous les cercles, les incendier de nos feux et triompher. Nous allons manger le pain et boire le vin du sacrifice de gloire, et, nourris de la consubstantialité glorifiée, nous ne serons plus nous. Notre chair devenue eucharistique nous fera pénétrer dans l'intimité des secrets de l'Epoux éternel (6).

Il n'a, comme on voit, rien abdiqué des aimables pratiques auxquelles l' « Œuvre de la réparation des âmes » dut de se voir reprocher de véritables outrages publics à la pudeur. Avec les mystiques, il est toujours difficile de préciser; on ne sait jamais exactement à quel moment exact la littérature — il est parfaitement inutile de la définir — fait place aux sens, où l'union s'accomplit, non plus entre les esprits, mais entre les corps.

C'est à la fois un point faible et un point fort du genre: s'il peut appeler des adeptes, prêts au sacrifice, à la petite chapelle du Carmel, il fournira une arme terrible aux adversaires de Boullan, les occultistes. La lutte ne tarde pas à s'engager entre les deux puissances, celle d'en haut, dont, malgré la venue annoncée du Paraclet, il serait téméraire de certifier, chez son prophète du moins, l'orthodoxie et la sûreté des mœurs, et celle d'en bas, à laquelle le seul tort de Huysmans fut, à l'époque où son doute évoluait vers la foi, de croire trop volontiers, semblant, en dehors même du roman, lui accorder un pouvoir qu'elle n'avait pas.

Sans parler de Josephin Péladan, dont la Rose-Croix fut surtout une affaire commerciale (celui-ci fit de la ma-

(6) Bricaud : *op. cit.*

gie comme on fait du roman policier et ses mages valent les «Palladiens» de LéoTaxil), peut-on dire qu'il ait existé de véritables occultistes à la fin et même au commencement du XIXe siècle? J'en doute. Parfait chef de rayon, Papus, autrement dit le docteur Encausse, sous forme de traités et de manuels, mit la science occulte à la portée de toutes les intelligences et de toutes les bourses, cependant que le « redoutable » marquis Stanislas de Guaita, après avoir débuté par de fort beaux vers, et le marquis de Saint-Yves d'Alveydre, semblent surtout avoir été des curieux très avertis, faisant, avant tout, œuvre d'érudition. Malgré la plaque photographique du colonel de Rochas — bien de prétendus médiums abusèrent de sa bonne foi, — nous sommes loin avec eux de l'envoûtement ou des maléfices jetés à travers l'espace sous diverses formes. Ce leur fut reproché, pourtant. La mort de l'abbé Boullan aurait été l'œuvre de Guaita et lui-même, par un juste retour de ce monde, et de l'autre, aurait été victime d'un fantôme qu'il tenait enfermé dans une armoire. C'était bien inutile: comme pour ce pauvre Dubus, chez qui l'occultisme voisinait certainement avec la fumisterie, la morphine suffisait.

Entre le prophète Jean-Baptiste et les occultistes (j'ai oublié Jules Bois, mais c'était lui aussi un curieux à la recherche du pittoresque), cela avait commencé par des coquetteries. L'énigmatique chanoine Roca aurait été le trait d'union. Guaita serait même venu à Lyon, voir Boullan: là il se serait rendu compte des rites singuliers pratiqués au Carmel d'Elie. Oswald Wirth, mieux renseigné, aurait complété son édification, et le 23 mai 1887, le tribunal occulte, présidé par Stanislas de Guaita, prononça la condamnation de Boullan, rendue publique en 1891 seulement, par la publication dans *le Temple de Satan* d'une partie de la correspondance du prophète avec le jeune Wirth.

Mais depuis six ans, c'était la guerre, au couteau serait insuffisant, mais à coups de maléfices qu'on se retournait, entre le marquis de Guaita, « rénovateur de l'Occultisme », suivant Barrès, et le docteur Johannès. C'était

de l'histoire, qu'ils romançaient eux-mêmes. J.-K. Huysmans n'en parlait point par ouï-dire. L'ex-abbé Boullan n'était pas pour lui une connaissance livresque: l'écrivain avait, à Lyon, été l'hôte du thaumaturge chez ce bon M. Misme, et avait été témoin des terreurs et des conjurations du docteur Johannès.

En février 1890, alors qu'il préparait *Là-Bas* et en recueillait la documentation, le romancier dont s'accentuait l'orientation nouvelle manifestée par *A Rebours*, était — peut-être par l'entremise de Mme Berthe Courrière — entré en relations avec Boullan. Il en avait beaucoup entendu parler dans les milieux touchant à l'occultisme.

Le chanoine Roca, à ce moment dans les Pyrénées-Orientales, avait fait instamment demander à Huysmans, désireux de recueillir « certains renseignements sur le satanisme moderne », « de ne pas se mettre en rapport direct avec l'abbé Boullan, qu'il considérait comme dangereux » et l'avait autorisé à se servir de son nom pour demander une entrevue à Oswald Wirth et causer avec lui, de ce « satanique », à qui le chanoine et l'occultiste avaient eu affaire en même temps (7).

L'entrevue eut lieu. Il y fut parlé de l'abbé Boullan, dans des termes tels que Huysmans se rendit facilement compte de la haine de l'entourage de Stanislas de Guaita pour le prophète lyonnais et comprit les raisons du mystérieux Roca pour le détourner de rapports directs avec le prétendu successeur de Vintras. Loin de tenir compte de ce conseil, le romancier écrivit, le 7 février, à Boullan, dans une lettre dont le *Matin* a publié le texte, au lendemain de sa mort.

Il me faut l'aide d'un homme supérieur, au-dessus du temps, éloigné des enfantillages malsains et inquiétants des spirites et de l'immuable sottise des cléricaux. Cet homme ne peut être que vous. Ah! tenez, j'ai entendu parler ces occultistes, un soir, de votre personne avec une telle haine et une

(7) Cf. Léon Deffoux : *op. cit.*

si précise terreur, que, du coup, je vous estimai fort. Je vous jure que mon livre sera un sacré branle-bas dans ce camp-là!

L'abbé Boullan ne pouvait se dérober à cette invitation. Il apporta à Huysmans l'aide demandée, prenant soin, à son tour, de le mettre en garde contre les manœuvres des occultistes:

Quant à votre but, que le Satanisme, qu'on croit perdu, existe toujours, ah! nul sur cette question ne peut mieux vous mettre en mesure de parler avec conviction, appuyée sur des faits certains... Je vous citerai des faits qui, à coup sûr, rendront votre ouvrage d'un intérêt immense. Je puis mettre à votre disposition des documents pour établir que le Satanisme est vivant de nos jours, et comment et sous quelle forme... Votre œuvre restera ainsi comme un monument de l'histoire du XIXe siècle.

Maintenant, un mot d'avertissement pour vous. Certes, je n'ai aucune espèce d'estime pour cette école (les occultistes) ; mais ils sont pleins de haine et, malgré tout, capables de petits résultats.

Etes-vous armé pour la défense? car si vous le faites, comme dit votre lettre, à coup sûr vous allez susciter contre vous leur fureur. S'ils vous contaient tout ce qu'ils ont tenté contre moi, vous sauriez alors ce qu'ils sont. Il y a eu des témoins de leur impuissance dans le mal.

N'ayant pu me nuire dans mon être, ils m'ont alors calomnié d'une façon indigne, simplement parce qu'ils se croyaient des rois, des mages et des maîtres, et que je leur ai montré qu'ils n'étaient que de très mauvais apprentis. De là des haines dont vous avez pu voir quelques échantillons (8)...

Loin de pouvoir être confondu avec le chanoine Docre, l'abbé Boullan était bien le « Roi des Exorcistes », dont le *Figaro* du 7 janvier 1893 salua la mort:

Boulan (*sic*) était une âme hautaine, et comme on en trouve peu par ces temps de vils compromis.

Là-Bas avait paru en 1891 en feuilleton dans l'*Echo*

(8) J. Bricaud : *op. cit.*

de Paris concurremment avec l'*Enquête sur l'Evolution littéraire* de Jules Huret, qui passionnait les « moins de trente ans », que nous étions alors. On y pouvait voir le romancier faire respirer, dans son cabinet de la rue de Sèvres, au journaliste étonné, de la pâte à exorcisme:

Brusquement il me dit :
— Voulez-vous sentir de la pâte à exorcisme?
— Oui, dis-je, vous en avez?
Il se leva, ouvrit une boîte et y prit un carré de pâte brunâtre; puis il puisa un peu de cendre rouge dans la cheminée, sur une pelle, et y posa la pâte qui grésilla : un nuage épais s'éleva, et une odeur très forte envahit la pièce étroite, une odeur où se mêlait au parfum de l'encens la note âcre et entêtante du camphre.
— C'est un mélange de myrrhe, d'encens, de camphre et de clou de girofle, la plante de saint Jean-Baptiste, me dit-il. De plus, c'est béni de toutes sortes de façons. Cela m'a été envoyé de Lyon : « Comme ce roman va susciter autour de vous une foule de mauvais esprits, je vous envoie ceci pour vous en débarrasser », m'a-t-on dit (9).

Je n'oserai affirmer que, malgré le scepticisme dont feront montre, quelques mois plus tard, ses lettres à Mme Berthe Courrière, Huysmans n'ait pas cru, sur le moment, aux réels dangers auxquels l'avaient soumis les manœuvres de Stanislas de Guaita, conjurées seulement par l'aide efficace du docteur Johannès. Le roman une fois publié en volume chez Stock, un compact in-douze de près de 450 pages, soigneusement imprimé par Darantière, il se rendit, bien que déjà *en route,* grâce à l'abbé Mugnier — non une conversion, mais un retour à la religion — à Lyon, durant l'été de 1891, chez l'exorciste, où il fut admis à assister à sa cuisine conjuratrice.

Sur celle-ci et sur le séjour à Lyon de Joris-Karl, nous avons mieux que les papotages de Gustave Boucher, notés, avec d'autres, plus graves, par Me Maurice Garçon, mais les lettres mêmes de Durtal à Mme Berthe

(9) Jules Huret : *Enquête sur l'Evolution littéraire*, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1891, in-12.

Courrière, divulguées par André du Fresnois, dans son article de la *Grande Revue* (15 mai 1911), consacré à « Une étape de la conversion de J.-K. Huysmans ».

Le tirage à part qui en fut fait ayant été retiré du commerce, à la prière des exécuteurs testamentaires de Huysmans, je me montrerai très bref dans mes citations, empruntant seulement — M. Lucien Descaves voudra bien fermer les yeux — le strict nécessaire à cette correspondance publiée un peu légèrement, sans se munir des autorisations nécessaires:

Voici de quoi il s'agit, écrivait Huysmans, le 17 juillet 1891; savoir si Stanislas de Guaita (10) est très malade. D'après des conjonctures que je vais vous expliquer, il doit être, à l'heure qu'il est, au lit; et le bras qu'il s'injecte d'ordinaire de morphine doit être comme une outre.

Voici ce qui se serait passé.

Ici, à Lyon, chez le bon Boullan, c'est une mêlée générale pour l'instant. Assisté d'une fort extraordinaire somnambule et de maman Thibaut, il se démène et se cogne. Or, de Guaita aurait empoisonné la petite somnambule, qui lui aurait riposté par la loi du retour. Si bien qu'il y aurait intérêt à savoir si en effet de Guaita a écopé.

Les deux femmes, ici, le voient au lit.

Ouf!!! — C'est égal, je passe des journées peu ordinaires avec tout cela — compliqué d'hosties brandies contre les esprits du mal. Seigneur Dieu! en voilà un repos!

Espérant sans doute en goûter un peu, Huysmans, qui ne se plaisait guère que chez lui, car nul ne partagea aussi peu la bougeotte chronique dont sont atteints nos contemporains, alla visiter la Salette et la Grande Chartreuse. Il en revint sans enthousiasme. Son amour

(10) En dehors du volume de Maurice Barrès, publié au lendemain de la mort de Guaita : *Un Rénovateur de l'Occultisme* (Paris, Chamuel, 1899), se reporter à l'amusant chapitre que Laurent Tailhade a, dans ses *Petits Mémoires de la vie* (Paris, Editions Crès, 1921, in-12), consacré à Stanislas de Guaita et à son milieu :

« Paul Adam, Gabriel Encausse, Albert Jounet, le Parsifal de Carcassonne, l'abbé Roca, toutes les gloires du mysticisme contemporain, venaient s'asseoir et causer. Joséphin Péladan avait reçu là une hospitalité prodigue, utilisant la science du Maître jusqu'au temps que sa pouacrerie eut décidé Guaita à l'aérer un peu. »

de la nature dépassait difficilement les fortifs et la grande banlieue:

Quant à la montagne même, elle m'angoisse et m'ennuie. La Salette est située à une telle hauteur qu'aucun arbre n'y pousse plus. Imaginez des rocs immenses de pierre ponce avec deux brins de gazon et plus haut encore les neiges éternelles. En bas, des abîmes — c'est d'un sinistre sans nom, mais cette monotonie de blocs barrant l'horizon, bouchant le ciel, cette mort de la pierre toujours immobile, m'affaisse et me dégoûte. Ce que j'aime mieux la mer, qui vit au moins et s'illimite!

Quant à la Chartreuse, c'est une hostellerie de dernier ordre; et, sauf l'office de nuit, c'est au-dessous de tout. L'abbé Mugnier avait raison.

Le paysage même est surfait; c'est un décor d'opéra-comique. Les précipices y sont quasi douillets; le fameux désert n'est qu'une reproduction agrandie des Vaux de Cernay. On n'y est bien, en somme, que dans sa cellule. J'ai fini par y passer là mon temps.

Puis j'ai eu tort de voir la Salette avant. Cette nature féroce et pelée m'a fait paraître plus petits encore les paysages tant vantés de la Chartreuse...

A ces paysages trop photogéniques, Huysmans préfère, et ne s'en défend pas, Lyon et les combats qu'en la demeure de l'honnête M. Misme le docteur Johannès livre aux mauvais esprits. Pauvre docteur, contrairement au préteur, il s'occupe des petites choses, et au lieu de s'en prendre à Guaita, le prince terrible de l'Occulte, il daigne diriger ses foudres contre Péladan, l'homme-sandwich de la Rose-Croix, qui débite de la magie comme Mengin, non moins curieusement déguisé, vendait des crayons:

Tout ça ne vaut pas Lyon et Boullan. Décidément, ces gens sont extraordinaires. J'ai vu chez lui la messe dite par une femme! Gloire au sexe régénéré, aux organes célestifiés (style du lieu). Je me fais tirer la bonne aventure par la petite somnambule dont je vous ai parlé, elle lit pour l'instant dans des verres d'eau. Puis je vais en voir une autre qui pra-

tique le rit mozarabique et tire l'horoscope avec des pois chiches et des fèves; enfin, j'ai un rendez-vous avec une ancienne abbesse de Bénédictines; j'espère en extirper des documents curieux. Je ne perds pas mon temps, comme vous voyez.

Les batailles ont repris depuis ma dernière lettre, des Wagram dans le vide. J'ai eu un peu peur d'être dans une maison d'aliénés. Boullan saute comme un chat-tigre, avec ses hosties. Il appelle saint Michel, les éternels justiciers de l'éternelle justice, puis à son autel il crie par trois fois : *Terrassez Péladan, terrassez Péladan, terrassez Péladan!* C'est fait, dit la maman Thibaut, qui a les mains sur le ventre.

Ouf! Quant à mon âme, à ma pauvre âme, tonton tontaine, elle est très convenable. Je me suis donné l'avant-goût de la vie contemplative dans des cellules au blanc de chaux, avec un prie-Dieu pour mobilier; ça m'a fortement calmé, je suis comme un angelot, tout blanc. Ça me change!

Malgré ce souvenir très littéraire de Laforgue, dont il gâte, d'ailleurs, le refrain, — jamais, même sous la robe de l'oblat, Huysmans ne dépouillera l'homme de lettres, son scepticisme à l'égard des exorcismes de l'abbé Boullan est plus apparent que réel. Tout cela prête au ridicule, sans doute: cependant, Durtal demeurera l'ami de l'exorciseur jusqu'à la bourse, et jusqu'à la mort. L'année suivante, Boullan ayant été poursuivi, par le tribunal de Trévoux, pour exercice illégal de la médecine et condamné à une amende de 2.000 francs, Durtal, qui n'était pas riche, la paiera, et après la mort de Boullan, survenue dans la nuit du 4 janvier 1893, achètera de ses deniers une concession de quinze ans, au cimetière de la Croix-Rousse, à Lyon, pour « J.-A. Boullan (Docteur Johannès), noble victime », spécifiera la pierre tombale.

Cette mort fit couler beaucoup d'encre, faillit amener un duel entre Stanislas de Guaita et Huysmans et fit échanger deux balles sans résultat, entre l'occultiste et Jules Bois. Faisant état des pressentiments de Boullan, frappé la veille d'une première attaque, Jules Bois avait

affirmé, dans le *Gil Blas* du 9 janvier 1893, que l'abbé Boullan était mort, victime d'un envoûtement, dont il accusait formellement Stanislas de Guaita et ses collègues de la Rose-Croix.

A parler franc, je ne crois pas plus à cet envoûtement qu'au fantôme qui, six ans après, aurait terrassé Guaita lui-même. Presque septuagénaire, l'abbé Boullan souffrait d'une maladie de cœur, et Edouard Dubus semble avoir eu la note juste quand, à la fin d'un article sur « L'Art d'envoûter », il écrivait, dans le *Figaro* du 29 janvier 1893:

Il est fort probable que le Dr Boullan, dont l'âge avancé, les fatigues et les tribulations suffisent à expliquer la fin, ne leur doit (aux procédés d'envoûtement) en aucune façon d'avoir quitté ce monde.

Dubus, contre son habitude, avait parlé comme un sage.

Sans doute, Joris-Karl Huysmans perdit, par la suite, de sa foi dans la sainteté de Boullan et put croire, mais beaucoup plus tard, que Boullan lui-même n'était pas étranger aux pratiques sataniques.

Par contre, quand il écrivit *Là-Bas,* sa croyance dans l'œuvre quasi miraculeuse était complète. Le savant docteur Johannès représentait le principe du bien, et l' « affreux chanoine », celui du mal.

C'est ce dernier, et non Boullan, qui portait sous la plante des pieds l'abominable tatouage décrit par M. de Pradel de Lamase :

— Mais enfin que fait cet abbé? [questionne Durtal, à la page 207.]

— Ce qu'il fait [répond Gévingey], il évoque le Diable, nourrit des souris blanches avec des hosties qu'il consacre; sa rage du sacrilège est telle qu'il s'est fait tatouer sous la plante des pieds l'image de la Croix, afin de pouvoir toujours marcher sur le Sauveur.

Ce détail typique s'applique au seul chanoine Docre, satanique notoire, nullement au savant Johannès, prê-

tre d'une orthodoxie douteuse, mais ne sacrifiant pas, semble-t-il, au culte du Malin, avec lequel la venue du « divin Paraclet » n'avait rien de commun.

D'ailleurs, aux pages 287-289, qu'il serait oiseux de reproduire, des Hermies énumère les « secrets inrévélés de la magie moderne », auxquels le suppôt de l'Immonde emprunte ses maléfices. En dehors des souris blanches, nourries d'hosties consacrées et de pâtes imprégnées de poisons savamment dosés, c'est un hachis où le Pain Eucharistique entre pour une bonne part, ou des poissons gavés de Saintes Espèces et de toxiques habilement gradués. Une goutte de l'huile essentielle qu'il retire de leurs corps putréfiés suffit à rendre fou.

Cette chimie diabolique n'offre aucun rapport avec les exorcismes employés par Johannès pour déjouer ces envoûtements et les retourner à leurs auteurs. La vie même de Boullan, comme le roman, s'oppose à toute confusion entre le thaumaturge lyonnais et le chanoine Docre.

Mais le prêtre satanique n'étant pas Boullan, quel était-il, ou plutôt quel ecclésiastique dévoyé en a fourni les traits? La question est plus difficile à résoudre. Visiblement, Huysmans n'a plus fait œuvre de biographe, mais de romancier. Il en est de même pour Mme Chantelouve. Celle-ci est nécessaire pour nous aider dans la recherche du personnage. Commençons donc par elle.

Trois femmes, on le sait, ont servi à Huysmans pour établir le type de l'héroïne de *Là-Bas*. Leurs noms sont connus de tous les fervents du romancier; il est pourtant inutile de les divulguer: l'une vit peut-être encore, une autre a laissé des enfants. Quant à la troisième, il suffit de lire avec quelque soin cet article pour en connaître le nom. Toutes trois touchaient au monde des lettres et des arts.

Le mari de l'une eut son heure, très brève, d'une relative notoriété. Huysmans en a (page 252) tracé un portrait d'une ressemblance telle que les survivants de cette époque auraient peine à ne le pas reconnaître:

Il était rotond et petit, bedonnait de l'estomac, ceinturait à peine son ventre de ses deux bras. Il avait les joues rubicondes, les cheveux longs par derrière, très pommadés, ramenés en croissants le long des tempes. Il portait du coton rose dans les oreilles, était complètement rasé, ressemblait à un notaire, bon vivant et pieux. Mais l'œil, vif, fourbe, démentait cette mine joviale et confite; on devinait dans ce regard un homme d'affaires intrigant et madré, capable sous ses abords mielleux d'un mauvais coup.

Voilà pour l'homme. La femme a prêté de sa personne et de... sa prose à Mme Chantelouve. J'ai lu ses lettres, dont Huysmans, quand ils furent fatigués l'un de l'autre, eut soin de prendre une copie avant de les lui rendre. La phrase si caractéristique de sa lettre de rupture (page 414) y figure en toutes lettres, — j'eus déjà l'occasion de le dire:

> Merci du bon petit amour, réglé de même qu'un papier à musique, que vous m'avez servi : mais ce n'est pas là sa mesure, mon cœur gante plus grand...

J.-K. Huysmans n'avait eu qu'à se reporter à sa copie des lettres de la dame.

Ce n'est pas elle, pourtant, mais une des deux autres, n'ayant jamais peut-être, malgré ses provocations, été sa maîtresse, qui fournit au romancier le plus d'éléments pour camper le type de Mme Chantelouve. Intelligente, curieuse, frottée de littérature, un peu aventurière, celle-là fut une véritable nymphomane. Une scène nous fut contée par le vieux Gustave Boucher, digne de Casanova, ayant eu pour théâtre le cabinet même de l'écrivain, et dont la propagation semble, pour le moins, inutile. Plus heureux que saint Antoine, Huysmans n'avait pas, ce jour-là, même été tenté. Elle avait, paraît-il, la passion, l'obsession du prêtre. N'arrivant pas, le plus souvent, à faire faillir le confesseur, elle se plaisait, par d'effroyables aveux, à jeter le trouble dans son âme, sinon le désir.

Si le récit de la messe noire de *Là-Bas* est purement

imaginaire, — Huysmans n'ayant jamais, vraisemblablement, assisté à aucune messe noire : qui sait même s'il s'en célèbre? — c'est d'elle, à n'en pas douter, que le romancier tint les principaux renseignements sur le culte de Satan dont la lecture éveilla tant de curiosités; par elle qu'il connut l'existence du prêtre déchu, devenu le chanoine Docre du roman, des précisions sur sa vie, d'elle enfin qu'il obtint sa photographie.

Cette photographie, un jour, avait attiré son attention en passant par le carrefour de la Croix-Rouge, où elle était exposée à une vitrine. Comme un collégien devient amoureux d'une actrice, pour avoir contemplé son portrait à un étalage de la rue de Rivoli, les désirs morbides de la femme se seraient portés sur cet inconnu, et elle n'aurait eu de cesse jusqu'à ce qu'elle l'eût joint.

De leur accointement naquit le chanoine Docre.

Toutefois, autant Huysmans avait peu cherché à dissimuler la personnalité d'un des prototypes de Mme Chantelouve, autant s'efforça-t-il à cacher celui de l'occultiste. Son *curriculum vitæ* (page 345) est complètement fantaisiste et dès la page 207, il semble vouloir dérouter les recherches en les égarant sur une fausse piste:

— Et savez-vous ce qu'est devenu le terrible Docre? fit des Hermies.

— Non, Dieu merci! Il doit être dans le Midi, aux environs de Nîmes, où il résidait jadis.

C'est là clairement désigner le chanoine Roca, erreur que confirme un recoupement emprunté à une lettre du romancier à Oswald Wirth, alors qu'il réunissait la documentation de *Là-Bas:*

M. le chanoine Roca, qui est dans les Pyrénées-Orientales pour l'instant, me fait instamment demander de ne pas me mettre en rapport direct avec l'abbé Boullan, qu'il considère comme dangereux (11).

(11) Léon Deffoux : *op. cit.*

C'est dire que ce prêtre, curieux des choses de l'Occultisme était, comme l'a déjà indiqué une note empruntée à Laurent Tailhade, de l'entourage de Stanislas de Guaita, partant, un peu occultiste lui-même et dans une petite feuille, *L'Anti-Clérical,* dont le titre seul rappelait la boutique et les publications ordurières de Léo Taxil, prêchait une sorte de doctrine néo-bouddhiste, teintée de spiritisme.

Il avait ses raisons pour tenir l'abbé Boullan comme dangereux, ne se prétendait-il pas envoûté par lui? Il était effectivement dans les Pyrénées-Orientales, lors de la publication de *Là-Bas,* donnant, du château de Pollestron, le 30 avril 1891, dans une lettre que possédait Georges Montorgueil, les renseignements suivants, sur la transformation de son journal:

> L'*Anticlérical* sera publié à Paris, sous le contrôle d'un comité anonyme de prêtres catholiques mêlés comme moi à l'ésotérisme du dogme chrétien. Il prend le titre de *Socialisme chrétien* et j'en reste le rédacteur en chef (12).

Ces « prêtres catholiques » étaient affiliés sans doute à des groupes d'études psychiques et s'ils osaient s'aventurer dans le domaine déjà peu orthodoxe des problèmes de la science occulte, n'étaient ni les officiants, ni même les fidèles de problématiques messes noires.

Mais le chanoine Roca, en ce moment dans les Pyrénées-Orientales, n'avait rien à voir avec le chanoine Docre, — tout au plus, Huysmans peut avoir songé, un peu, à Stanislas de Guaita. Le « terrible Docre » n'exerce pas son détestable ministère dans le Midi, mais dans les Flandres. Quatre ans plus tard, en 1895, Huysmans, qui a perdu ses illusions sur l'abbé Boullan, soulève un coin du voile, écrivant dans la préface du volume de M. Jules Bois, *Le Satanisme et la Magie* (13):

> Tel ce chanoine Docre, dont le profil apparaît quelquefois

(12) Cf. *Intermédiaire des chercheurs et curieux,* 30 septembre 1900. — Il existe une commune de Pollestres, dans le canton de Thuir, à 12 kilomètres de Perpignan.

(13) Paris, Léon Chailley, 1895, in-8.

dans la vitrine d'un photographe qui fait le coin de la rue de Sèvres et de la place de la Croix-Rouge. Celui-ci a constitué, en Belgique, un clan démoniaque de jeunes gens. Il les attire par la curiosité d'expériences qui ont pour but de rechercher « les forces ignorées de la nature », — car c'est l'éternelle réponse des gens acculés, pris en flagrant délit de Satanisme; puis il les retient par l'appât des femmes qu'il hypnotise et par l'attrait de plantureux repas; et, peu à peu, il les corrompt et les perturbe avec des aphorismes qu'ils absorbent, sous forme de noix confites, au dessert; enfin quand le néophyte est mûr, lié et sali par de réciproques sévices, il le lance en plein sabbat, le mêle à la troupe de ses horribles ouailles.

Huysmans se montre à la fois plus précis et plus véridique. Tout le bric-à-brac romantique des souris blanches, des poissons gavés de Saintes Espèces, a disparu, remplacé par de « plantureux repas » où des femmes faciles tiennent leur place et jouent leur rôle. La mort de l'abbé Boullan, survenue en janvier 1893, et la connaissance de ses papiers, ont rendu plus circonspect le crédit qu'il accordait à ses propos, puis n'a-t-il pas fait le pas décisif qui, à jamais, l'avait débarrassé des obsessions démoniaques trop longtemps subies? Envoyé à Notre-Dame d'Igny par l'excellent abbé Mugnier, il s'y est confessé et a communié (14).

Le chanoine Van Ecke ou Van Arche — il suffit d'une mauvaise plume pour déformer un nom propre — mort sans doute depuis longtemps, aurait été, à Bruges, chapelain de la congrégation du Précieux-Sang. (N'est-ce pas confondre avec Boullan?) Il appartient à un de nos amis

(14) Se reporter au délicieux petit volume de l'abbé Mugnier : *J.-K. Huysmans à la Trappe* (Paris, Le Divan, 1927, in-16).

Perdue au fond des bois, sur les confins de l'Aisne et de la Marne, la Trappe-d'Igny fut détruite en 1915 par les Allemands, lors de leur retraite sur la Vesle. Le hasard avait voulu que le Dr René Dumesnil y ait eu auparavant son ambulance, hasard heureux auquel nous devons la publication d'un précieux volume cher à tous les Huysmansiens : *La Trappe d'Igny; Retraite de J.-K. Huysmans*, Paris, Morancé, 1923, in-8, avec des bois de P.-A. Bourroux.

Les bâtiments ont été reconstruits en 1929, et l'ancienne Trappe, fondée en 1137 par saint Bernard, est remplacée, aujourd'hui, par un couvent de Moniales cisterciennes, venues de Laval.

de Belgique de faire sur place sur ce prêtre, peut-être coupable, peut-être calomnié, sans doute très innocent des crimes qui lui furent imputés, des recherches dont se réjouiraient tous les lecteurs de *Là-Bas*. Pour mon compte, je me suis malheureusement borné à voir, venant de Huysmans, un des mille souvenirs dont Gustave Boucher fit argent, la photographie qui, au carrefour de la Croix-Rouge, avait éveillé la curiosité d'une femme. C'est une carte-album que le temps n'a pas jaunie. Le chanoine paraît avoir visiblement plus que les quarante ans que lui prête le roman et ne répond nullement au portrait qu'en trace Huysmans dans la description de son imaginaire messe noire. Au-dessus d'un rochet de fine dentelle, la tête, que couronnent des cheveux presque blancs, est belle et trahit la race, le front est large, le regard seul peut sembler énigmatique. L'homme d'église apparaît, très calme, ne posant pas devant l'objectif du photographe, un peu distant et ne pouvant être confondu avec les prêtres habitués, à la recherche d'une messe, dont les soutanes élimées et roussies par l'usage et les intempéries, balaient les trottoirs aux alentours de Saint-Sulpice, mais rien ne trahit le mauvais prêtre. On est loin de *Là-Bas,* on songe plutôt à quelque prélat du XVIIIe siècle, de l'entourage du cardinal de Rohan, qui, comme lui, aurait fréquenté Cagliostro et assisté à ses cures merveilleuses; peut-être à une tenue solennelle où le Comte pour rire tenait le marteau du vénérable. Cela suffirait à le rendre suspect aux catholiques du XXe siècle, mais au XVIIIe n'avait aucune importance.

PIERRE DUFAY.

PORT-ROYAL D'AUJOURD'HUI

LE CHATEAU DES CHASTES ÉPOUX

—

Les visiteurs du musée de Port-Royal des Champs, qui pénètrent dans le domaine de l'Abbaye par la Porte Jaune, ont un regard charmé vers un berceau d'arbres situé à l'éperon du vallon de Port-Royal et de la vallée Misère, où serpente le hameau de Vaumurier. Il y a ainsi des coins de nature qui captivent par leur seule grâce. Mais lorsque le promeneur sait à quelle demeure prestigieuse cette excavation de verdure servit de fondement, ses yeux ne peuvent plus se détacher de cette ondulation ombreuse de cet escalier de pierres moussues, de cette dalle de marbre...

C'est en effet ici que fut édifié, il y a trois siècles, le Château des Chastes Epoux. Et l'histoire de ce château n'est pas le chapitre le moins pittoresque ni le moins important de l'histoire de Port-Royal.

Car ce château fut un centre de grande intellectualité, la véritable Académie française, selon l'expression d'Arnaud d'Andilly (1). Pascal y séjourna. Plusieurs *Lettres Provinciales* y furent composées. C'est là que le Maître et M. de Sacy s'appliquèrent, eux aussi, à écrire la claire langue française. Mais, pour en situer l'importance, peut-être faut-il, au préalable, relire *la Vie des Saints* : ce que je n'eusse sans doute jamais fait si le Père Hildebrand,

(1) A Richelieu, qui lui proposait de faire partie de son Académie en formation, Arnaud d'Andilly répondit : « La véritable Académie française est à Port-Royal-des-Champs. »

A Mazarin, qui lui répéta l'offre, Arnaud d'Andilly répondit encore : « Mais Port-Royal aussi est une Académie. »

notre curé de Saint-Lambert-les-Bois, ne m'avait apporté, un jour, un saint Paulin passionnant comme un roman.

Le Château des Chastes Epoux fut construit en 1649, par le duc et la duchesse de Luynes, qui calquèrent exactement leur vie sur celle de saint Paulin et de sainte Thérasie, deux grands seigneurs comme eux, qui étonnèrent Rome vers l'an 400. A douze siècles de distance, c'est le même renoncement aux richesses et aux honneurs, le même spirituel et chaste hyménée.

Allez dans la Campanie, voyez Paulin, cet homme si grand par sa naissance, par son génie et par ses richesses ; voyez avec quelle générosité ce serviteur de Jésus-Christ s'est dépouillé de tout pour ne servir que Dieu; voyez comme il a renoncé à l'orgueil du monde pour embrasser l'humilité de la Croix; voyez comment il emploie présentement à louer Dieu ces trésors de science qui sont perdus quand on ne les consacre pas à celui qui les a donnés.

SAINT AUGUSTIN, Ep. XXVI, *ad. Livant.*

Remplacez la Campanie par Port-Royal-des-Champs, et Paulin par le duc de Luynes, — et Thérasie, épouse de Paulin, par la duchesse Marie-Louise, née Séguier, et vous serez frappés par le parallélisme de ces quatre existences, animées par le même idéal religieux, le même élan vers l'absolu.

Paulin naquit en 353, de la famille des Anicius, la plus illustre des familles de Rome. Ponce Paulin, son père, était le premier magistrat de l'Empire d'Occident. Il possédait en Italie, en Espagne et dans les Gaules d'immenses domaines.

Paulin reçut une éducation conforme à sa naissance. Il eut pour percepteur le poète Ausone, qui passait pour le meilleur poète de son temps. Paulin devait surpasser son maître. Saint Gérôme le louait comme orateur. Saint Augustin le déclarait un écrivain accompli. Et l'empereur Valentinien, frappé par la solidité de son jugement, lui confiait les plus hautes charges de l'Empire.

Paulin épousa une femme dont la noblesse et les richesses égalaient les siennes, la jeune Thérasie, aussi

vertueuse que belle, une sainte Thérèse devançant l'autre et non moins ardente. Ce fut l'union la plus heureuse, et, cependant, Thérasie amenait son mari à abandonner tant d'opulence, et à vivre comme frère et sœur en Jésus-Christ. Mais un enfant naquit avant que ne fût accompli le vœu de continence, un enfant qui, d'ailleurs, ne vécut que quelques jours.

Les deux époux distribuèrent, alors, leurs biens aux pauvres. Ainsi déchargés du poids des richesses, ils s'en allèrent dans la retraite, où ils prirent un habit de pénitence semblable à celui des ermites. Ils avaient changé leur vaisselle d'argent en vaisselle de bois et de terre. Cela fit grand bruit dans le monde. Les païens, encore nombreux au Sénat, en parlaient comme d'une action extravagante. Blâmé par les gens du siècle, Paulin fut loué par les docteurs de l'Eglise; saint Martin, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin devinrent ses amis.

Paulin et Thérasie, les chastes époux, étaient célèbres dans toute l'Europe, où on les proposait partout en exemple...

§

La jolie duchesse Marie-Louise de Luynes avait lu et relu ce récit. Elle en était tout imprégnée lorsqu'elle demanda à son époux, Charles-Albert de Luynes, de venir à Port-Royal-des-Champs pratiquer la continence, l'humilité et la prière, à l'ombre de l'abbaye.

C'était en 1649. La duchesse avait alors vingt-cinq ans, le duc en avait vingt-huit, tous les deux également beaux, de haute naissance, d'immense fortune.

On imagine l'effet que produisit à la cour d'Anne d'Autriche la détermination du jeune couple. Celle de Paulin et Thérasie n'eut pas plus de retentissement dans Rome.

Le duc de Luynes, deuxième du nom, était le fils du duc de Luynes, grand favori de Louis XIII, et de cette tumultueuse duchesse de Chevreuse, la frondeuse, l'amie d'Anne d'Autriche. Il était le beau-fils du duc de Chevreuse, bien en cour lui aussi, qui présenta, dans ses bras, le petit Louis XIV aux Etats-Généraux.

Charles-Albert de Luynes avait hérité de son père, de sa mère, du second mari de sa mère, les faveurs royales. Sa carrière militaire s'annonçait brillante à l'égal des grands connétables. En épousant la gracieuse Marie-Louise Séguier, nièce du chancelier Séguier, et filleule de la reine de Pologne, il accroissait encore son immense fortune. La petite duchesse avait tabouret à la Cour, où sa jeunesse, sa beauté, son charme, son entrain, faisaient merveille. Elle avait déjà donné cinq enfants à son mari lorsque, touchée par la grâce, elle lui proposa de renoncer à ce qu'elle appelait si gentiment « l'enchantement de la bagatelle ».

Le duc acquiesça, très vertueux, très pieux lui-même. Ils décidèrent, en conséquence, de se faire construire une demeure à Port-Royal, à cent pas de l'abbaye, au lieudit de Vaumurier. Et aussitôt les travaux commencèrent, poussés avec célérité par la duchesse, qu'un triste pressentiment assaillait.

Car si l'esprit est prompt, la chair, hélas! est faible. La duchesse était à nouveau enceinte, tandis qu'elle venait voir s'élever le château des chastes époux. Simple château, sans complications architecturales, d'allure austère, comme toute l'architecture de Port-Royal, et entouré de larges fossés, par mesure de protection. La première guerre de la Fronde multipliait les pillards dans la région.

La toiture était à peine posée que la duchesse fut prise des douleurs de l'enfantement. Elle accoucha de deux enfants, à qui leurs parents donnèrent les prénoms de Paulin et Thérasie, en souvenir des chastes époux qu'ils avaient résolu d'imiter et sans doute aussi dans un sentiment de repentir. Car l'accouchement avait été un vrai drame de la douleur féminine, et les jumeaux en avaient eux-mêmes souffert au point d'en demeurer à peine viables.

Aussi, nul doute que le fameux vœu de continence n'eût été dorénavant strictement observé. Mais la duchesse mourut huit jours après la naissance des jumeaux, qui ne lui survécurent qu'un mois. On ouvrit la tombe de leur mère pour les y placer. Et c'est dans l'église du mo-

nastère de Port-Royal-des-Champs que tous trois furent enterrés, le 13 septembre 1651 (2).

Le duc, abîmé de douleur, songea d'abord à se faire Père de l'Oratoire. Mais la présence de ses cinq enfants lui fit abandonner ce projet. Il résolut de se fixer au château de Vaumurier. Il y pratiquait la pénitence, ne voyant que les vingt Solitaires de la Maison des Granges, se levant, comme eux, toutes les nuits pour dire l'office. A l'imitation de saint Paulin, il avait changé sa vaisselle d'argent contre l'écuelle de terre et la cuiller de bois des ermites. Il renonça aux somptueux costumes de Cour. Philippe de Champaigne l'a peint en vêtement sombre et court, rabat des messieurs de Port-Royal.

Au moment de la mort de sa chère épouse, il avait été assisté particulièrement par M. Singlin et par M. Le Maître, qui traduisait, dans ce temps-là, pour la jeune femme et à sa demande, les épîtres de saint Augustin. Le duc de Luynes voulut terminer ce travail. Il s'y révéla excellent. « M. le duc de Luynes avait un très beau génie pour la traduction », a dit Racine sans ironie. Le duc était d'ailleurs conseillé par son ancien précepteur, M. du Chesne, qui, à l'instar d'Ausone suivant Paulin en Campanie, avait accompagné son élève dans sa retraite de Port-Royal. C'est sous ce savant guide que le duc de Luynes traduisit en français les *Méditations* de Descartes.

Le veuf inconsolable chercha sa première consolation dans la lecture des lettres de saint Paulin à saint Pamaque, qui avait, lui aussi, perdu son épouse Pauline, avec qui il vivait comme frère et sœur en Jésus-Christ: « Je veux bien que la piété pleure quelque temps, si la foi se réjouit toujours. »

Mais l'infortuné veuf ne parvenait pas à se réjouir. C'est alors que M. Le Maître eut l'idée de créer un dérivatif à tant de juvénile douleur, — le duc n'avait que trente-deux ans, — en lui suggérant de fortifier l'abbaye

(2) En 1850, le duc de Luynes, celui qu'on appela le grand duc et qui fut le protecteur d'Ingres, voulut rechercher ces trois corps. Il fit faire des fouilles dans les ruines de Port-Royal. Mais les trois corps ne furent pas retrouvés. Ils reposent sans doute dans l'ossuaire du cimetière de Saint-Lambert-les-Bois.

de Port-Royal par des murailles et des tours. La deuxième guerre de la Fronde venait d'éclater, qui mettait le pays à feu et à sang. Les travaux de fortifications furent exécutés si hâtivement que onze tours de trente pieds s'élevèrent en trois mois. Et quelles tours ! L'une d'elles demeure, après trois siècles, avec deux mètres d'épaisseur. Tapissée de lierre, elle est une des grâces de Port-Royal. Quant aux murailles qui cerclaient l'abbaye, elles montrent encore, de-ci, de-là, particulièrement près des Granges, leurs dispositions ingénieuses qui, en découvrant les assaillants, mettaient à l'abri les assaillis et révélaient l'ancien stratège du siège d'Arras dans celui que l'on n'appelait plus désormais à la Cour que le *Connétable des Moniales.*

Onze tours, plusieurs milliers de mètres d'enceinte — les mânes de Richelieu en durent frémir — le pavé de l'église relevé de huit pieds, le cloître assaini, des dortoirs et soixante-douze cellules, il y avait de quoi occuper un homme et distraire un veuvage. D'autant que le duc présidait à tout en maître-maçon et charpentier. La Mère Angélique écrivait à la reine de Pologne : « Nous avions, ci-devant, des gentilshommes pour cordonniers; à cette heure, nous avons un duc et pair pour *chasse-avant.* »

Le duc et pair prenait son rôle au sérieux et dépensait sans compter. Ce chasse-avant s'affirmait le plus généreux des mécènes, ce qui n'était pas non plus tout à fait du goût de la duchesse de Chevreuse. Elle le fit bien voir par la suite.

En attendant, le duc recueillait chez lui les vingt et un Solitaires des Granges, qui, lors de la deuxième guerre de la Fronde, se sentirent plus en sécurité dans le château de Vaumurier. Plus de cent personnes s'y trouvèrent ainsi réunies. Fontaine a très joliment conté leur vie de communauté, dépeint la salle où ils prenaient leurs repas *avec le duc même,* la lecture à haute voix faite tour à tour par l'un d'eux, tandis que les autres écoutaient et mangeaient en silence. Puis, c'était l'heure de récréation, où ces grands esprits qui s'appelaient Pascal, de Sacy, Philippe de Champaigne, Le Maître, Lancelot, discutaient

philosophie, littérature et art. La question du style, en particulier, les retenait. Ils l'abordaient avec leur profonde probité intellectuelle autant qu'avec leur érudition de latinistes et d'hellénistes, qui leur faisaient donner à chaque mot son sens étymologique. Leur conscience scrupuleuse ne se satisfaisait jamais d'à peu près. Arnaud d'Andilly avait raison : c'est à Port-Royal que s'est formée la pure langue française, faite pour clarifier les idées du monde.

Je ne puis, quant à moi, passer en ces parages sans évoquer ces échanges ardents sur les problèmes du siècle. Je me représente ces cent personnes entassées dans ce court espace. Les enfants des Petites Ecoles y prirent, eux aussi, refuge en 1656, et l'adolescent Jean Racine y étudia sous la direction de Lancelot et du docteur Hamon. J'imagine les promenades de l'enfant-poète en compagnie de son chien Rabotin, sous ces mêmes bois, le long de ce même ruisselet qui alimentait alors les fossés du château et formait, comme aujourd'hui, ce minuscule étang que l'on nomme toujours le Saut-du-Loup.

Et je me représente le duc de Luynes, en qui allait se réveiller l'homme d'armes. Car il s'agissait de dresser des soldats à la défense des fameuses tours. Et pendant un temps, le vallon de Port-Royal retentit de l'écho des arquebusades. Les paysans des hameaux qui s'appellent encore La Brosse et Vaumurier s'improvisèrent mousquetaires. Le duc de Luynes était là pour les enseigner, assisté des Solitaires des Granges.

Ce fut une époque héroï-comique. On avait changé les habits de pénitence en casaques militaires. Des uniformes d'or et d'argent couvraient les cilices. Et l'on voyait d'anciens capitaines perdre le murmure de la prière pour reprendre le ton du commandement. Cependant que la Mère Angélique s'inquiétait et que M. de Sacy se lamentait.

Un jour, un paysan-soldat faillit tuer le duc, qui ne fut heureusement que légèrement atteint dans le dos. Mais l'accident fit réfléchir. On vit, dans la main de ce mauvais tireur, le doigt de Dieu, si j'ose dire. Et la question soudain se posa : A-t-on le droit de tuer?

Il était temps. Trois cents fusiliers occupaient les avenues, bien décidés à se servir de leurs armes sans attendre la réponse qui tardait. Car il s'était établi au château de Luynes toute une controverse. Les militaires défendaient leur cause. M. de Sacy invoquait les Pères de l'Eglise, et surtout Jésus-Christ, qui toujours commanda à ses disciples de donner leur vie pour leurs frères, sans jamais la leur ôter. M. de Sacy conclut que des chrétiens ne pouvaient tuer « pour défendre des choses terrestres et périssables ».

Il fallut bien se ranger à son avis. Tant pis pour les choses terrestres, les douze tours, les murailles. On rengaina les armes, on renvoya les paysans à leur foyer. Et l'on fut à nouveau tout à la ferveur. Et il y eut tant de prières et tant de mortifications que Dieu étendit sa protection sur le vallon, qui ne fut jamais la proie des pillards.

Mais un autre danger allait assaillir l'abbaye. En 1656, un ordre de Mazarin dispersa les Petites Ecoles. Les représentants du roi se présentèrent le 30 mai au château de Vaumurier. Ils avaient déjà perquisitionné à l'Abbaye et aux Granges, où l'on sait comment ils furent bernés. Il semble bien qu'une mise en scène ait également eu lieu chez le duc de Luynes, qui ne fut pas inquiété. La duchesse de Chevreuse, protégée de la reine, y était, sans doute, pour quelque chose.

La duchesse de Chevreuse acceptait mal d'avoir un fils ermite. Elle s'employa à faire sortir cet ermite de son ermitage. Et cela avec d'autant plus d'acharnement que l'ermitage était, à son gré, trop proche voisin de Versailles, où le jeune Louis XIV commençait les agrandissements du château de son père. Les historiens de Port-Royal n'ont jamais insisté sur ce fait que la forêt domaniale rejoignait par endroits les terres de l'abbaye. Aujourd'hui, où l'on vient en vingt minutes de Paris au Musée de Port-Royal, cette constatation s'impose. Les automobilistes peuvent voir, à Voisin-Bretonneux, une vieille maison flanquée d'une grosse borne, laquelle marquait la limite du Parc de Versailles. Or, les champs de la ferme

des Granges atteignaient le village de Voisin-Bretonneux. Si Port-Royal se fût trouvé à cent lieues de Paris, peut-être eût-il été épargné. Mais cette abbaye-citadelle parut intolérable.

Un jour de 1660, les religieuses apprirent avec une douloureuse indignation que le duc de Luynes se remariait. Et, pour comble d'aberration, il épousait la sœur de sa mère, la jeune Marie de Rohan, qu'il avait tenue sur les fonts baptismaux. Ce qui fait qu'il épousait, à la fois, sa tante et sa filleule. Il devait en avoir sept enfants. M. Singlin, qui avait assisté la première duchesse de Luynes dans sa sainte agonie, en demeura stupide. Quant à saint Paulin, dans son paradis, il dut penser que le fameux parallélisme qu'il avait inspiré aboutissait à un angle bien obtus.

Le duc de Luynes se replongeait dans le siècle. Il faisait construire le beau château de Dampierre. Et c'étaient des fêtes somptueuses à moins d'une lieue de son ancienne demeure de pénitence. Du moins avait-il eu, au préalable, le bon goût d'en faire don à l'Abbaye. Et c'est ce qui explique que le château de Vaumurier ne figure dans aucun inventaire de la famille de Luynes.

Devenu veuf en 1684, le duc de Luynes se remaria une troisième fois avec Marguerite d'Alègre et mourut, peu de temps après, âgé de 70 ans.

L'épreuve avait été dure pour Port-Royal. Il lui en resta du moins un enseignement. En 1662, le prince de Conti, après une vie orageuse, fit la conversion retentissante que l'on sait. Il renvoya sa maîtresse, Mme de Calvimont, puis s'en alla demander pardon au mari, s'agenouillant devant lui publiquement. Après quoi, il rappela la princesse de Conti, son épouse, depuis longtemps délaissée, et tous les deux, touchés par la grâce, résolurent de vivre dans la retraite et la mortification. Ils voulurent même prononcer le vœu de continence. Mais Mgr d'Aleth, leur directeur, s'y opposa formellement.

Une expérience avait suffi.

§

Quant au château de Vaumurier, son sort devait être

lamentable. Il fut détruit en 1684, alors que le duc de Luynes vivait encore. Depuis sa donation à l'Abbaye, le château fermé était dans l'abandon.

Une fois que le grand-dauphin chassait aux alentours, il s'aperçut que l'on ne faisait aucun usage de ce château, et il décida de le demander au roi, comptant y installer sa maîtresse, Mme d'Espaly. Mais l'abbesse d'alors, la Mère Angélique de Saint-Jean, en ayant été avertie, envoya sur-le-champ des ouvriers qui rasèrent entièrement le château. Et le roi approuva le geste.

Le *Recueil de pièces pour servir à l'Histoire de Port-Royal,* imprimé en 1740, qui relate ces faits, ajoute : « Il y a seulement aujourd'hui un cabaret en la place. »

Ce cabaret, construit sur les fondations et avec les pierres du château démoli, prospéra jusqu'au milieu du siècle dernier. Il était fréquenté par les paysans de Vaumurier, les chasseurs et les braconniers, et aussi par les rouliers, car il se trouvait alors en bordure de l'ancienne route de communication entre Versailles et Dampierre. Cette route longeait le mur d'enceinte de l'Abbaye. Elle existe encore, mais n'est plus qu'un chemin bourbeux. Lorsqu'on ouvrit, sous Charles X, la grande route départementale, l'ancien chemin perdit son importance, et le cabaret ses clients. Délaissé, il s'en alla en ruines, et ses pierres furent dispersées au hasard des constructions environnantes.

L'automne dernier, j'eus l'occasion de causer avec l'un de ses démolisseurs. C'est un vieillard de 88 ans, le père Jourdain, du hameau de La Brosse. Il était apprenti maçon sous le second Empire. Grâce à lui, on reconstitue, approximativement, le plan du château de Vaumurier, dont il ne reste aucun document iconographique, aucune description. Ce devait être un bâtiment rectangulaire de 18 mètres de long sur 14 de large, flanqué d'un avant-corps de 12 mètres carrés environ. On pouvait encore, il y a cinquante ans, en voir quelques caves béantes. M. Louis Guibert, qui était alors un petit garçon, se souvient d'y avoir joué à cache-cache, tandis que ses pa-

rents jouaient au croquet sur la prairie. Et ce trait-là aussi est bien d'époque (3) !

Cette partie des biens de l'Abbaye avait été rachetée après la Révolution. Quatre propriétaires s'y succédèrent. En 1900, la titulaire était une veuve Eudelin, fille de la mère Moreau, la tenancière de l'estaminet aux prunes célèbres. Comme la fille de Mme Angot, la fille de la mère Moreau était très jolie, avait le verbe haut et possédait un gros magot. Malheureusement, elle manquait de goût. Son architecte en manquait plus encore. C'est à leur collaboration que l'on doit la déplorable villa de bains de mer qui s'élève actuellement tout près des anciennes fondations, et qui a si justement mérité les foudres d'André Hallays.

Pour édifier sa villa, Mme Eudelin ordonna de démolir ce qui restait des caves. L'entrepreneur Seguin m'a narré ce suprême déblaiement. Quelques-unes des pierres participèrent à la nouvelle construction. Près de l'ancien mur d'enceinte de l'Abbaye, aux abords de la Porte Jaune, il est un coin broussailleux sous lequel se cachent encore des dalles. Les ronces les recouvrent, les serpents y nichent. C'est un endroit dangereux où nul ne s'aventure.

Ainsi, plus rien ne demeure du château des Chastes Epoux, que ces dalles éparses, cet escalier et cette excavation herbue.

Cependant, l'esprit qui l'habite ne s'en est pas allé tout à fait. Sans doute le jansénisme n'est plus en tant que théorie subversive, si toutefois cette théorie prospéra ja-

(3) Je pensais trouver un supplément d'informations à la bibliothèque du château de Dampierre. Dans ce but, je m'adressai à la duchesse douairière de Luynes, afin de consulter les documents réunis pour une histoire projetée des ducs de Luynes, espérant quelques particularités sur le duc-ermite Charles-Albert.

La duchesse s'y prêta fort aimablement, en m'avouant qu'elle ignorait tout du château de Vaumurier, lequel ne figure pas dans le fonds de Dampierre. Cependant, sa curiosité était éveillée. Aux dernières chasses à courre, la duchesse de Luynes, qui a hérité de sa mère, la duchesse d'Uzès, le titre de lieutenant de louveterie, conduisit ses cavaliers vers les bois de Vaumurier, cherchant à me voir. Mais ce jour-là, j'étais à Paris. Le lendemain, je sus sa présence, non seulement par mes voisins du hameau, mais encore par un gracieux troupeau de biches, que sa meute avait fait « s'égailler » jusqu'aux abords de ma demeure.

mais ici. Mais son austérité imprègne toujours ce vallon. La belle Mme Eudelin elle-même en fut touchée. Pendant les vingt années qu'elle vécut à Vaumurier, elle se montra très bienfaisante et mourut en 1920, âgée de 72 ans. Son plus grand péché avait été sa faute de goût. Que n'eût-elle l'idée de l'expier en répétant le geste de l'abbesse!

Oui, l'esprit de Port-Royal vit toujours. Si le culte de l'âme disparaissait jamais du reste de la France, on le retrouverait sous ce ciel fin. Actuellement, nombreuses sont dans la vallée les unions chrétiennes, les couples vivant selon le cœur de Dieu. Il y a quelques mois, la mort de Mme V... édifiait notre village forestier. Selon la grande tradition port-royaliste, c'est son mari lui-même qui prépara l'agonisante à la mort. Ainsi moururent, assistées par leurs époux, Mme d'Andilly, Mme de Bagnols et cette charmante duchesse de Luynes qui entra, avec une âme d'ange, dans l'éternité.

§

J'aurais voulu achever ce récit sur cette évocation. Mais comment ne pas narrer un souvenir personnel qui me semble être comme l'épilogue de l'histoire toute en contrastes du château des Chastes Epoux?

Un dimanche matin de l'été 1933, qui fut, on s'en souvient, un été fort chaud, je me rendis, à pied, de ma petite maison à Port-Royal, accompagnée de mon chien. Il était huit heures. La campagne était déserte. Rabotin aime cette promenade à cause des senteurs végétales et animales qui se dégagent des prés, des bois, et surtout des terriers si nombreux vers la Solitude. On a beau n'être qu'un chien-loup policier, l'odeur du lapin paraît toujours délectable à tout bon nez.

Arrivée à l'Abbaye, je fus surprise par une effervescence inaccoutumée chez le personnel du musée. Et j'appris qu'une compagnie de nudistes avaient osé se présenter quelques minutes auparavant, demandant avec arrogance à visiter les ruines.

— Je les ai éconduits ainsi qu'ils le méritent, me dit

le gardien. Des nudistes ici! Mais, au fait, vous auriez pu les rencontrer.

J'avouai n'avoir vu personne à cette heure matinale.

— Ils ont dû partir par le chemin vert. Quand on ressemble à des singes, on se cache dans les bois comme eux.

Cette visite des nudistes provoquait l'indignation jusqu'à la ferme.

— C'étaient des étrangers, suggérait la fermière.

— Je ne sais d'où ils viennent, mais je sais qu'ils ne reviendront pas! conclut M. Cahaigne de sa voix la plus résolue d'ancien garde champêtre.

Les commentaires épuisés, je regagnai mon logis. Rabotin me précédait, gambadant à droite et à gauche. Quel joli dimanche!... Tout était doux, tout était lumineux. Une touffe de nigelles, en bordure de la route, reflétaient la tendresse du ciel. J'en cueillis un petit bouquet. Quand je me redressai, Rabotin avait disparu. Le coup de sifflet habituel ne le ramena pas. C'est alors que je remarquai la porte entr'ouverte du parc de Vaumurier. Je savais que les propriétaires étaient partis la veille pour un weekend à Deauville. Les domestiques avaient dû profiter de l'absence des maîtres. Mais cette grille béante me surprenait quand même.

Cependant, Rabotin ne reparaissant toujours pas, je me décidai à aller à sa recherche, et j'entrai dans le parc.

Rabotin était là, en bordure des anciennes fondations et en arrêt, devant six paires de jambes nues, six torses nus, six paires de bras nus, au bout desquels des ronds de saucisson ajoutaient un suprême appât.

Les nudistes avaient cru trouver dans cette excavation un abri aussi sûr qu'agréable. Ils avaient compté sans Rabotin, qui, frémissant, les tenait en respect. Je pus l'enchaîner.

— Votre chien est féroce, fit l'un des nudistes, sur un ton rude qui me parut nordique.

Maintenant qu'ils avaient moins peur, les six nudistes osaient se lever, prêts à l'invective.

Je les regardai. Quatre hommes, deux femmes; quatre

jeunes hommes, deux jeunes filles, peut-être. Le nudisme n'embellit pas les femmes, — les hommes non plus.

— Votre chien a failli nous dévorer, clama l'une des femelles.

— Rabotin aime la viande! lui répondis-je. Vous venez d'échapper à un danger. Mais il en est un autre qui vous menace. Vous semblez ne pas connaître l'endroit où vous êtes. Cependant, vous n'ignorez pas que vous avez pénétré dans une propriété privée et qu'en France cela constitue un délit. Au surplus, voici le garde chasse, qui vient vous dresser procès-verbal.

— Vingt-deux!... fit le chef nudiste.

Et cette fois, c'était l'accent de Belleville.

Pendant qu'en hâte ils réunissaient leurs victuailles, j'observai l'expression sournoise des femmes, l'expression bestiale des hommes, leur regard vide à tous, que l'amour du sport ne suffisait pas à emplir. Je pensai que le culte du corps, cette trouvaille de notre époque, est un culte bien décevant.

Ainsi, rien n'aura été épargné à l'infortuné château des Chastes Epoux, d'où jaillit jadis tant de vie intérieure, pas même cette suprême disgrâce...

Les six nudistes, courbés comme des malfaiteurs, fuyaient vers les sous-bois.

LOUISE FAURE-FAVIER.

UNE PROTESTATION
DES PENSIONNAIRES
DE L'ACADÉMIE DE FRANCE
A ROME

—

Les Pensionnaire de l'Académie de France à Rome à Monsieur Alfred Vallette, directeur du « Mercure de France » (1).

Monsieur,

Sous la signature de M. Jean Ajalbert, de l'Académie Goncourt, le *Mercure de France* du 1er décembre 1934 a publié un article intitulé *De la Villa Médicis à la Fondation Primoli,* dans lequel les pensionnaires de l'Académie de France à Rome et l'Académie elle-même sont critiqués assez violemment.

Nous croyons nécessaire, à notre tour, étant les principaux intéressés, d'émettre notre opinion sur la question traitée par M. J. Ajalbert dans cet article et de rectifier des jugements qui ne reposent sur aucune base sérieuse. Nous n'avons aucune prétention littéraire. Nous voulons émettre, bien simplement, nos idées personnelles en répondant « point par point » à l'article de M. J. Ajalbert. Certains de ses paragraphes, d'une courtoisie et d'un ton fort suspects, font manifestement allusion à des faits incontrôlables ou datant de plusieurs générations. Cet article ne saurait, en conséquence, être de nature à servir loyalement l'idée directrice de son auteur, laquelle

(1) M. Paul Landowski, Directeur de l'Académie de France à Rome, en nous transmettant la protestation qu'on va lire des pensionnaires de la Villa Médicis, déclare lui donner son approbation sans réserve.

est, semble-t-il, de réformer complètement la vieille institution fondée par Colbert.

« *Vider la Villa Médicis de l'obscure jeunesse qui y dépérit* ». Que cette généreuse pensée soit étayée par une série de propos erronés, de racontars vieillots, tendant à propager dans le public que la Villa Médicis n'est qu'une pétaudière et ses hôtes indéfendables, voilà ce que nous ne saurions laisser passer avec indifférence. M. Ajalbert, dès le début de son réquisitoire, commet une légère erreur en se plaignant de ce qu'il n'existe aucun ouvrage sur la Villa Médicis. Nous lui signalerons: la « Correspondance des Directeurs » en *dix-sept volumes,* l'ouvrage de Lapauze et celui de J.-P. Alaux, ce dernier imprimé avec un luxe de présentation inattendu pour une institution si décriée. M. Ajalbert s'étonne, au même endroit, que d'anciens pensionnaires n'aient rien fait paraître relativement à la demeure où ils ont vécu. Dans les lettres des plus célèbres d'entre eux, peut-être aurait-il pu glaner également de précieuses indications. Si, en général, le démon littéraire ne les a pas tourmentés, c'est qu'ils ont essayé de s'exprimer avec d'autres moyens. Ne seraient-ils pas en droit de s'étonner à leur tour que leur éminent critique ne pratique lui-même ni la peinture, ni la sculpture, ni la musique, ni la gravure, ni l'architecture? « Ne forçons pas notre talent... »

Or, son influence est particulièrement tangible, puisque les Etats-Unis, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, la Hollande, la Roumanie, la Suède, la Hongrie, l'Egypte, ont fondé à Rome des Académies plus ou moins imitées de la nôtre. Nous sommes d'ailleurs en relations suivies avec plusieurs d'entre elles.

Nous trouvons dans le passage qui suit, dans lequel il est parlé d'Albert Besnard, une contradiction étrange et bien gênante pour la solidité du projet de réforme cher à M. Ajalbert:

« Quoi, Besnard, le type parfait de l'homme célèbre, cultivé, hautement digne de représenter la France à Rome, Besnard avoue qu'il souffre de l'éloignement, qu'il

a besoin d'une atmosphère de combat? » Et votre distingué collaborateur ne tarde pas cependant à reprocher gratuitement le même état d'esprit aux pensionnaires. Désireux d'y porter remède, il ne trouve que ceci à proposer: introduire dans la place de nouveaux Besnard, des succédanés de Besnard, des équivalents de Besnard, des Besnard qui regretteront « Bernheim et Durand Ruel »! Singulier remède dont nous nous excusons de mettre en doute l'efficacité. Peu après, l'auteur de l'article nous reproche, toujours par l'intermédiaire de Besnard, notre « enfermement général ». Pourquoi cette exagération? Pourquoi cette généralisation hâtive?

Certains pensionnaires sortent constamment, aiment le monde; d'autres préfèrent plus de calme et tiennent à jouir en paix du jardin silencieux où il leur est permis de vivre pendant trois ans. Surtout après avoir connu à Paris une vie difficile et agitée. A ce sujet, nous dirons que M. Denys Puech, puisque M. Ajalbert le met en cause, ne nous présentait à quiconque dans ses rares réceptions. Un jour, comme s'il avait pensé se justifier de ce regrettable oubli, il nous contait que Debussy se riait des camarades qui passaient leur habit pour aller dans quelque soirée. Debussy méprisait ces concessions mondaines et prétendait mieux employer son temps. Sa musique, nous n'en doutons point, n'en est certainement pas moins goûtée par M. Ajalbert, mais il doit juger, pour être logique avec lui-même, que le grand musicien a fort mal représenté la France pendant son séjour à Rome.

Comparer un pensionnaire de l'Académie avec « le marin qui fait vingt fois le tour du monde dans la soute à charbon » semble bien rudimentaire et indigne d'un esprit juste. Alors, pourquoi faire semblant de confondre, au passage suivant, une apparente indifférence pour les milieux des Ambassades, ou pour ceux de la colonie française; oui, pourquoi faire semblant de confondre cette indifférence partielle avec un manque de curiosité totale et impardonnable? Notre curiosité ne se contente pas de limites aussi étroites, et j'oserai dire aussi superficielles. Que peut savoir, d'ailleurs, M. Ajalbert de nos inquiétu-

des et de nos observations? Soit que nous nous promenions dans Rome ou que nous parlions avec un pauvre modèle, nous apprenons, sur la vie italienne, peut-être autant de choses nouvelles que dans la conversation anémique de certains « enfaux-colés ». Dirons-nous que nous avons tous plus ou moins voyagé? Non seulement en Italie, mais dans divers pays. Les peintres sont allés chercher en Hollande, en Belgique, en Allemagne, en Autriche ce qu'on ne trouve que bien rarement à Rome: de la vraie peinture. Les sculpteurs ont parcouru la Grèce. Les architectes ont fait des reconstitutions importantes en Egypte, en Turquie, en Perse même, comme M. Ajalbert aurait eu le devoir de s'en rendre compte en examinant leurs envois, en faisant, en un mot, avec toute sa conscience, son métier d'écrivain. Mais non, ils ne restaurent plus « pour la centième fois l'Arc de Titus ». Après cet examen, aurait-il pu croire encore à notre « enfermement général? »

Saluons discrètement, comme sa qualité nous y oblige, l'anecdote comparative entre deux sculpteurs aux talents inégaux. C'était là, vraiment, chose à ne pas faire. Passons vite, et poussant plus avant notre lecture, arrivons au résumé succinct de l'histoire de l'Académie. Nous nous permettons d'y relever une seule erreur. M. Ajalbert semble croire, avec Gustave Planche, par lui cité, que le concours de Rome n'est jugé que par les professeurs des différents candidats. Il n'en est rien. Tout l'Institut participe à ce jugement. Il est aidé dans sa tâche par une commission composée souvent d'artistes de tendances très diverses. Bourdelle, Despiau, Vuillard, Piot, etc., en ont déjà fait partie. Il n'est aussi nullement indispensable d'être élève à l'Ecole des Beaux-Arts pour prendre part à ce concours.

Le passage suivant traite du mariage. Nous conseillons à l'auteur de prendre avis *de l'Institut* qui, depuis la guerre, a dû appliquer une suite de mesures contradictoires, difficilement évitables sans doute, si l'on veut bien

tenir compte de ce tout petit détail: le désordre causé par cinq années de tuerie.

Et puisqu'il est ici question de la guerre, pas celle de 1870, où l'un de nos prédécesseurs abrégea sa carrière, mais celle de 1914, la grande, la dernière, constatons, avec notre éminent critique, que plusieurs de nos anciens en ont été victimes. Peu avant cette mort, reconnue de tous « glorieuse », ces « galopins » auraient pu se livrer, si l'on en croit M. Ajalbert, « aux plus sottes gamineries » dans le jardin de la Villa Médicis et dans Rome même.

Quelle lourde insistance toujours à propos du mariage! Citons entre autres: « la servante au plus grand cœur ne peut se montrer en savates et en caraco », « la pauvresse qu'on ne sort pas ». Insistance inutile, surtout puisque l'auteur reconnaît lui-même, après avoir cité et comparé Apollon à Jean-Jacques, que sa brillante dissertation ne prouve absolument rien ni pour ni contre le célibat en Art et en Science. Mais, en revanche, il y trouve un nouveau prétexte pour revenir sur cette « vingtaine d'élus qui se consument dans une sombre impatience d'exil ».

Besnard, lui, avait déjà confessé cette impatience coupable; Ingres, si passionné de Raphaël et de Rome, en parle en quelque endroit dans une lettre écrite pendant son directorat. M. Ajalbert nous montre donc que des gens âgés, même cultivés et glorieux, peuvent en ressentir à certaines heures, plus fortement que des jeunes, les effets teintés de nostalgie. Pour notre part, nous avons vu beaucoup de nos camarades, arrivés au terme de leur séjour, partir de Rome les larmes aux yeux. Nous voici gravissant les marches de « l'escalier fétide », souillé de « matières immondes ». Si cet épisode n'est pas de pure invention, il est certes d'un autre âge, car personne ici n'en a gardé souvenir. Mais cette spirituelle historiette a le mérite de nous indiquer clairement que M. Ajalbert fait preuve d'une inquiétante tendance à conserver longtemps en sa mémoire olfactive les odeurs les plus offensantes. Notre excellent critique revient encore, peu après cette bienveillante bouffonnerie, sur notre manque de

culture. L'érudition de M. Ajalbert ne correspond pas à notre érudition propre; nous ne pouvons avoir aucune prétention à l'universalité. N'est-ce pas, cher maître? L'Académie de France n'est pas l'Ecole de Rome et l'on ne saurait nous demander l'érudition de nos camarades, archéologues ou historiens, hôtes des Palais Farnèse et Primoli, si l'on ne leur reproche à eux-mêmes de négliger par trop les Beaux-Arts.

Notre culture à nous, pauvres illettrés, n'est-elle pas d'une autre qualité que celle admise par le commun? Que M. Ajalbert le demande, dans de muets et fervents interrogatoires à Rembrandt, à Chardin, au père Corot, à Courbet, à Daumier et à bien d'autres grands incultes! En les admirant humblement, nous avons déjà depuis longtemps compris ce que M. Ajalbert paraît ignorer: que l'Art n'est pas une « spécialisation étroite ». Sauf pour les médiocres. Mais la Villa Médicis n'en détient pas à elle seule le monopole. Et s'il était possible de souffrir à Rome, ce serait précisément de ne pas toujours sentir chez la plupart des personnalités plus ou moins officielles que nous pouvons y rencontrer, l'amour passionné de l'Art et l'enthousiasme dont nous avons faim.

Comment qualifier l'artificieux procédé qui consiste à faire semblant d'exalter notre titre pour mieux le diminuer dans le même moment? Qu'est-ce qui peut bien faire supposer à M. Ajalbert que nous nous croyons « bouillonnants de génie propre »?

Nous ne reconnaissons, dans notre titre, qu'un moyen matériel de travailler trois années en paix, et nous n'oublions pas que nous sommes ici, non pour produire obligatoirement des œuvres abouties, mais pour chercher et même nous tromper. Nous avons notre humilité. M. Ajalbert aurait bien dû, pour son compte personnel, réfléchir davantage avant de « démonétiser » notre « fausse valeur ». Il aurait pu, peut-être, mieux étudier dans son ensemble toute l'Institution dont la Villa Médicis n'est qu'un magnifique accessoire. Dans la masse des sculpteurs, des peintres, des architectes, des musiciens qui ont

tenté de réussir le concours de Rome, il est arbitraire de séparer les lauréats, heureux élus d'un concours aléatoire, des autres candidats moins fortunés. En parcourant les « listes d'inscriptions », M. Ajalbert aurait pu y saluer les plus grands noms de l'Art français.

Depuis Watteau, David, Ingres, Prudhon, Rude, Carpeaux, que de noms à retenir! A notre époque, on y trouve des musiciens comme Debussy, Florent Schmitt, Ravel, Dukas; des architectes comme Tony Garnier, construisant une cité industrielle dans un envoi de Rome; Prost, l'urbaniste du Maroc, et, surprise! le vrai peintre Rouault: un fauve authentique, plusieurs fois logiste et prix Chevanard. Le Fauvisme, soit dit en passant, n'est-il pas sorti d'un atelier de l'Ecole des Beaux-Arts? Tout cela ne comptera peut-être pas pour M. Ajalbert, mais lui fera probablement sentir combien il est difficile de parler de « tutelle académique » et d'autres fariboles dont depuis quelques années certains littérateurs simplistes ont singulièrement abusé.

Nous n'en finirions pas si nous voulions analyser mot à mot l'article auquel nous répondons. Laissons là ce travail ingrat qui pourrait faire croire à une trop grande susceptibilité de notre part.

Mais nous pensons avoir suffisamment montré que si M. Ajalbert tient à développer ses idées sur les Beaux-Arts, il n'avait pas besoin de nous diminuer systématiquement. Sa haute réputation ne peut rien gagner par des publications aussi faiblement documentées. Et nous souhaitons qu'à l'avenir, s'il doit continuer son enquête, il ne la compose pas de ragots invraisemblables ou venimeux, mais se donne la peine de la faire sérieuse et, surtout, actuelle. S'il le juge nécessaire, nous nous ferons un plaisir de le recevoir et de continuer amicalement cette petite controverse.

Voilà, monsieur, les réflexions qui nous ont été inspirées par la lecture de l'article sur la Villa Médicis, paru dans votre revue. Nous nous excusons de leur longueur.

Mais nous espérons toutefois qu'elles peuvent être de nature à corriger ce qui, dans cet article, tend à fausser la libre opinion qu'un lecteur sans parti pris devrait avoir de la Villa Médicis et de ses habitants.

Les pensionnaires soussignés, présents à l'Académie de France à Rome:

Rome, le 22 février 1935.

L'ISOLÉ[1]

—

LIVRE TROISIEME

Depuis bien des temps, je ne m'étais pas revu — et jamais le banal désir de me regarder en quelque miroir ne m'était venu. Aujourd'hui, en traversant le paradisiaque coin de forêt qui est derrière mon logis, je me suis arrêté au bord d'un minuscule lac, limpide et frais, qui dort parmi quelques rochers et de vieux arbres abîmés dans le silence.

Agenouillé sur une pierre et me penchant, les mains en coupe, pour boire, je me suis vu. Et je me suis arrêté, le geste un instant suspendu, surpris de mon image qui me ressuscitait dans le clair métal des eaux...

Une sorte de joie respectueuse et qui me dépassait m'est venue de moi, ainsi que d'une œuvre de beauté simplifiée. Mes yeux semblent s'être élargis pour recevoir en eux tout l'infini de ces horizons qu'ils contemplent... On dirait que de mon visage s'effacent tous ces signes que gravent au visage des hommes leurs appétits, leurs passions, leurs voluptés et leurs souffrances. Un instant, mes regards m'ont paru tels que rien ne pourrait plus en troubler la paisible clarté, — et il m'a semblé que je recevais d'eux la certitude que le temps était venu du dépouillement de moi-même et de la grande sérénité...

J'ai longtemps pensé à cette résurrection, qui ne s'achèvera peut-être pas — et d'apprendre de cette contemplation de moi-même de combien de vanités nouvelles je pouvais encore me dépouiller, rien qu'à faire de moi l'uni-

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 881.

que objet de ma vie intérieure, j'ai ressenti une amère tristesse...

Hélas! L'homme est fait pour vivre, mourir, renaître et mourir encore, selon ses forces, et combien de fois durant les jours de son existence qu'il sait à peine!...



Un rire de femme a passé sur la mer...

Hier, un soir de tristesse déroulait son linceul sur la mer. J'ai mis à la voile et je suis parti devant moi, dans le grand souffle de la nuit vite venue qui propageait sur les flots lourds un immense mystère sans épouvantes... La nuit était profondément noire. Sans une lumière à mon bord, ma barque m'emporta vers d'invisibles horizons pleins de voix qui ne furent plus, à un moment, qu'une seule voix sombre, une voix venue du plus lointain et du plus profond de la mer...

J'ai vécu des heures, l'âme vide, le cerveau veuf de souvenirs, sans pensées, parmi les souffles rôdeurs et les silences, à jouir confusément d'aller dans la solitude et dans la nuit.

J'ai parcouru ainsi des lieues. Combien? Je ne sais pas. J'ai erré pendant des heures, obscur, sans joie ni tristesse, confondu avec la nuit, tel qu'une larve.

Et tout à coup, sur cet horizon que je voudrais à tout jamais vierge de significations humaines, dans la profondeur de la nuit, des lumières se sont révélées.

Des lumières que je connais ont effaré l'ombre... Des lumières sont venues vers moi, dont je sais le langage : les feux de position d'un paquebot...

J'ai orienté mes voiles et gouverné à éviter le navire qui accourait, prêt à virer de bord et à m'enfoncer, pour le fuir, plus avant dans cette obscurité et dans cette solitude qu'il violait de sa présence et de sa clarté.

Les feux se précisèrent et bientôt d'autres lumières encore s'affirmèrent: lampes de cabines, éclairages des entreponts, soleils rougeoyants des chambres des machines, feux des passerelles, des coursives, des ponts et de la mâture, — chaque lueur disant une parcelle d'existence.

J'ai modifié ma route pour rester sur l'arrière du vais-

seau en allé vers des demains que j'ignore, et dans l'ombre, toute la toile amenée, j'ai vu, tel un espion qui guette... Une minute, j'ai savouré cette goutte de vie qui passait devant moi, comme on savoure une goutte de liqueur demeurée au fond du verre dans lequel on ne boira plus... Des bruits confus, des murmures comme de foule, des battements d'un pouls géant et la grande plainte rageuse de la mer éventrée, sont accourus jusqu'à moi... Un chant de violon s'est élevé dans le silence revenu : les phrases d'un thème banal que solennisaient l'espace et l'heure passèrent sur les flots ainsi que des caresses, pour s'élever peu à peu jusqu'au ciel en gerbes de prières mélancoliques. Puis, ce fut du silence encore, et encore la seule voix du vaisseau qui ouvrait sa route parmi la nuit.

Des lumières s'éteignaient, effaçant peu à peu le navire où veillaient seuls, bientôt, les yeux clairs qui fouillent devant eux le chemin semé de désastres possibles. Nos deux silences furent un instant parallèles, avec entre nous une épaisseur de nuit.

Et la gigantesque bête passa, dans l'orgueil de sa force dont je savais toute la vanité. La voix de l'officier de quart ordonnait les labeurs qui étaient pour assurer la sécurité des heures prochaines.

Je vécus cette minute flottante où se décident les repos. Les dernières gouttes d'argent du sillage coulèrent sous mes yeux. Ma voiture rétablie m'affirma que la mer était pour redevenir mienne. Là-bas, loin déjà, sur la passerelle, dans son caban qui le faisait pareil à quelque moine noir debout devant son Dieu, se dressait l'homme dont la veille attentive protège tous les sommeils qui pourraient s'achever en un linceul de vagues...

Et brusquement, oh! si brusquement, accourut vers moi et me frappa un lointain rire clair, le rire d'une femme attardée, un joli rire bondissant qui ricocha en lumières sur l'océan et qui mourut en faisant autour de moi et en moi la nuit plus épaisse...

J'ai viré de bord et je me suis enfoncé dans la solitude et dans le silence... J'ai navigué au gré des souffles, toute cette nuit-là, autour de l'île, sans plus de pensée, — et

l'aube m'a trouvé au seuil de ma demeure, les coudes aux genoux et le visage entre mes poings, à remâcher du passé qui m'emplissait la bouche d'une saveur d'anciens baisers aigris, parce qu'un rire de femme avait passé sur la mer!

Ah! misère!...



Le crépuscule s'est assis auprès de moi et m'a mis aux épaules ses mains fraternelles en versant dans mon cœur la grave paix mélancolique de ses yeux. La belle voix calme de la mer m'a dit des paroles comme jamais ne m'en donna en aucun temps aucune amie.

Tout à l'heure, et tandis que je priais sur la tombe de l'inconnu que mes mains ont enseveli entre le flot et la forêt, j'ai prié pour les morts qui peuplent mon passé, tandis que tintaient en mon âme les tendres angélus d'autrefois. Et au seuil de cette demeure qui n'a pas su mes ancêtres et qui ne saura pas ma descendance, j'ai pleuré les larmes lustrales de souvenirs que je croyais à tout jamais abolis.



Mon fils! Mon fils qui me venait d'elle et qui me faisait plus précieuse et sacrée la jeune chair qui l'avait enfanté!... Mon fils! Mon petit mort! Le plus pur de nos chairs saines, le meilleur de nos âmes, qui ne se savaient pas encore étrangères...

Mon tout petit!... Oh! son rire en épanouissement de fleur gazouillante, les jolis gestes roses de ses mains riches de bégaiements, les aubes de ses lèvres de joie, — et ses yeux tellement célestes qui me purifiaient!... Quelles extases à contempler sa nudité innocente, où j'épelais mon amour avec mes désirs de plus tard... Combien, combien de fois, seul avec lui, me suis-je confessé pleinement aux obscures candeurs de cette âme qui pouvait, un jour à venir, m'absoudre de tous mes péchés, par la force de son amour!...

Quelles fautes anciennes, que j'ignore encore aujourd'hui, avais-je donc à racheter, et quelles horribles dettes de jadis a-t-il soldées pour moi?... Quels avaient été ses

péchés ignorés, à elle, et combien de fautes secrètes avait-elle pu commettre pour qu'il fût, lui, la parfaite victime et le prix du rachat?...

Jours affreux où tout mon être, bouleversé ainsi qu'une mer démontée, priait et blasphémait furieusement, et mendiait à paroles puériles le salut de ce morceau de moi où j'étais tout entier plus qu'en moi-même, tandis que la mort l'arrachait irrésistiblement à mes mains impuissantes!

Ses yeux! Ses pauvres yeux qui m'appelaient du fond de leur détresse! Ses yeux en océans de souffrances et de reproches! Ses tristes yeux qui suppliaient ma faiblesse toute hurlante de muets effrois, et qui se fermaient en me signifiant doucement la vanité de mes luttes!... Son front où l'angoisse perlait en sueur de mort, et sa face de petit Christ crucifié dans son berceau!... Et ses lèvres où s'engluaient de ces paroles que les hommes n'entendent pas!...

Seigneur! Seigneur! Quels crimes vivants étions-nous donc, elle et moi, dans notre ignorance, que votre justice ait pu ordonner ce supplice?...

Mon tout petit!... La paix définitive de son dernier souffle exhalé le ressuscite tel que je le savais, dans sa grâce divinisée, et pâli par les aubes éternelles... Mes mains le parèrent pieusement tandis que je lui disais encore, rien que pour nous deux, des paroles d'amour qui étaient déjà des prières... Nul autre que moi ne le toucha depuis la seconde dernière, et ma bouche seule scella sur sa bouche un adieu pour jusqu'à l'heure que j'attends. Quelles obscures révélations intérieures firent que je trouvais tout simple qu'elle m'abandonnât en ces heures suprêmes et qu'elle s'effaçât si complètement, alors et depuis, de mon existence qu'il me semble bien aujourd'hui qu'elle ne fut jamais et que ma vie de solitaire date de ce jour.

Mon fils!... Il dort, là-bas, si loin, sous une pierre que j'ai moi-même scellée sans y graver aucun nom, — car je veux être seul à savoir qu'il est là. Peut-être, sur sa tombe d'inconnu, quelque souffrant s'attarde-t-il parfois

pour la fleurir de prières, comme moi-même je m'attarde souvent au pied de cette tombe qui me parle par la bouche éloquente du mort que la mer me donne et de qui je ne sais pas le nom...



Je n'ai pas voulu, ce soir, que mon logis fût éclairé comme à l'ordinaire. Une seule lumière y veille, tandis que je suis là, au seuil, devant la nuit bleue, peuplée d'univers. La lumière d'une lampe, pas d'une ampoule électrique, d'une lampe comme d'autrefois, fait une clarté familiale et douce.

Et autour de la lampe, dans une paix silencieuse de foyer peuplé des invisibles présences accourues vers moi de tous les cimetières de ma mémoire, parce qu'une nuit un rire de femme a passé sur la mer, il y a les ombres de mes morts et de mes amours qui m'attendent pour encore une veillée funèbre, avant que je ne me détache à tout jamais d'elles et de ce moi-même d'hier qui ne sera bientôt à mes yeux de demain qu'une ombre étrangère de plus, parmi tant d'autres ombres...

Ah! ne plus se savoir dans le passé! N'être plus qu'un présent en instance d'avenir! Ne plus jamais être qu'à venir!... Et devenir enfin ce qu'un jour on avait rêvé d'être!



Ce matin, parmi la bienveillance des herbes, au bord du ruisseau qui élargit tout à coup en une clairière de silence la paix fraîche de ses eaux que bordent des verdures grasses et de larges fleurs épanouies sur des feuilles pareilles à des boucliers, les âges de mes amours ont dressé leurs images devant moi, dans la douceur de l'aube et les ardeurs naissantes du jeune soleil...

...C'était un enfant timide et fanfaron, orgueilleux et secret, avec des yeux de moquerie tendre et des gestes câlins, qui jouait à des frôlements parmi des compagnes envolées en des rires provocants, presque savants déjà, et des coquetteries puériles de jalouses... Dans ses yeux graves, chargés d'un désir qui s'exaspérait de toutes ses ignorances, des flammes passaient, parfois, dont

s'effaraient les compagnes préférées de ses jeux et qui les faisaient s'arrêter, tremblantes sous les frissons de ses mains et dans l'enlacement passionné de ses bras, où elles se débattaient à peine, des rires aux dents, cambrées et lourdes, en des luttes tièdes qui mettaient dans leurs chairs pareillement innocentes un appétit de prochaines étreintes...

...C'était un enfant encore, à l'écart d'une bande joueuse, en une halte de bonne paresse après le bain et avant la rentrée de compagnie au village, parmi la mousse chaude et la forte senteur des pins, devant la mer d'huile bleue, étalée sous le métal bleu du ciel, plaquée de soleil, sans une ride, sans une voile... Pour son repos gourmand de caresses, l'enfant s'était allongé aux côtés d'une amie, une grande aux profonds yeux de nuit et à la bouche de grenade, loin des parents somnolents. Ses yeux câlins sur les beaux yeux noirs qu'approfondissaient les obscures lueurs de rêves ignorés, un rire de désirs de sa bouche frémissante suscitant aux lèvres de la grande amie des sourires troublés, l'enfant avait posé sa tête, doucement, dans le creux de la jupe aux parfums d'algues et de sauges, — et sa bouche, contre l'étoffe tendue sur la tiédeur des chairs, buvait une ivresse douloureuse. Une cruelle joie nouait dans sa gorge desséchée des cris qui voulaient jaillir, tandis que s'épanouissait en fleurs de larmes son amour qui lui faisait des yeux de lumière pour les baisers furtifs de l'amie...

...L'enfant encore, grand garçon déjà, à la veille de quitter le village pour la ville prochaine et ses écoles... Une magnifique nuit d'août, toute bleue, riche de parfums lourds, à deux pas de l'église et de la fontaine, dans l'ombre du haut mur d'un perron double, sur le banc de pierre... Et auprès de lui la petite amie d'élection, celle des serments, des tendresses, des caresses délicates, la petite promise... Douceur d'être côte à côte, de se tenir les mains, de ne pas parler et puis, brusquement, de partir ensemble vers des avenirs merveilleux!... Beauté d'être purs et fidèles, de se promettre en vérité, de connaître la volupté et l'effroi de s'enlacer et de nouer, pour

un baiser qui ne sait plus s'achever, les bouches qui ne savent plus se désunir, et de se regarder avec des yeux d'agonisants, pleins de larmes innocentes!...

...Et puis, la Ville, — et puis des ans, d'autres pays — et puis Paris et d'autres ans, jusqu'aux ans qu'on se croit un homme, et jusqu'aux ans qu'on fut un homme... Les camarades, les amies, les passantes d'un jour, les aventures du salon et de la rue, — et puis, un jour, ce que l'on croit être l'amour... Et puis ce que l'on croit être de la douleur... jusqu'au jour qu'on apprend que tout se recommence depuis le jour que fut ou jusqu'à l'heure que sera l'Unique et l'Eternelle qu'on créa à la plus pure image de soi-même...

...Il n'est pas de plus beau visage de l'Amour à évoquer dans la solitude que celui dont notre enfance traça les traits définitifs un jour que lui fut accordée la grâce insigne de réaliser pour un instant dans son propre avenir l'image la plus haute d'un idéal d'amour qui ne trouvera jamais plus peut-être son expression humaine...



Voilà des semaines déjà que ne m'était plus venu le désir d'ajouter une page à ces pages, — que je vivais sans ressentir le besoin de m'exprimer pour moi-même, par ce moyen de l'écriture qui vous dédouble plus qu'aucun autre et plus qu'aucun autre dresse devant vous le soi permanent qui regarde les images diverses de celui qu'on fut tour à tour....

Je n'ai plus de moi-même, il me sembre, qu'une uniforme notion d'être, une notion de durée sans presque de mouvement, d'actes uniquement nécessaires, de pensée sans objet déterminé. On dirait que nul lien ne me rattache plus à rien et que mon passé est reculé de moi jusqu'à n'être plus. Les matins naissent, les heures coulent, les soirs meurent... Je vis. Je ne pense pas aux hommes, ni à moi-même. Je participe de la vie dans laquelle je baigne sans plus jamais m'en extraire pour m'en faire un spectacle. Je suis dans une immense paix où je m'ignore. Je ne sais même plus la solitude et je disparais, on dirait, en moi-même où je vais m'annuler pour je ne

sais quelles fins qui ne m'inspirent ni désir ni épouvante.

L'anachorète qui a fui le monde vit en compagnie de son Dieu vers lequel il tend de toutes ses forces et qui peuple ses jours.

J'ai fui les hommes et je vis seul, étranger à tout aujourd'hui, demain étranger à moi-même, dépouillé de la force d'espérer, de croire et de vouloir, — et sans plus une voix qui m'appelle dans mon passé et dans mon avenir...

Un navire a passé sur l'horizon de mon île. C'est le quatrième depuis deux semaines. Comment se fait-il qu'en si peu de jours tant de vaisseaux aient pris, pour aller je n'imagine pas où, ces chemins de la mer qu'ils ne suivent pas pour l'ordinaire? Cela m'a surpris désagréablement, que ma solitude soit ainsi violée par ces passages qui me rappellent les hommes avec qui j'ai rompu volontairement tout commerce... Il me semble que les voilà qui se rapprochent de moi pour me tenter, en réveillant dans ma mémoire les images de leurs misérable plaisirs et de leurs pauvres voluptés... Je n'irai pas vers eux que je veux ignorer un jour aussi définitivement que si je ne les avais jamais connus...



Depuis trois semaines, je suis seul. Les horizons sont nets de toutes présences. Il n'est que le ciel et la mer pour vivre devant moi, et, avec le ciel et la mer, toutes les existences de l'île autour de moi.

Pourtant, on dirait qu'une autre âme anime tout ce qui m'environne. Je ne sais quelles forces confuses semblent rôder autour de moi, et les échos lointains de quelles voix m'appeler. Nul désir cependant ne me sollicite d'être ailleurs, et si je m'efforce à imaginer une rentrée dans le monde que j'ai fui, je n'en ressens nul émoi. Je ne souhaite point, si obscurément que ce puisse être, que dans l'existence que je mène quelque changement que ce soit survienne... Il me plaît, au contraire, de voir devant moi toute ma vie prochaine venir pas à pas au-devant de moi, semblable en tous ses jours, et jusqu'au dernier. J'ai faim plus que jamais de cette grande paix dans la-

quelle je baigne et je ne me forge pas un idéal plus haut que d'aller ainsi me dépouillant de tout ce qui me relie encore aux autres hommes, et me dépouillant de moi-même pour ne plus être, au jour de ma mort, non pas même un renoncement, mais un consentement entier en ce qui doit être, une confiance entière en ce qui sera.

Et pourtant, pourtant, quoi que j'en aie, il me semble que la mer n'est plus semblable à elle-même, que l'air autour de moi frémit autrement qu'aux jours passés, que le ciel ne sait plus la sérénité parfaite d'hier et qu'en moi des forces confuses s'éveillent pour répondre à une voix dont les vibrations n'auraient pas encore poussé leurs ondes jusqu'à mon oreille.

*

Il n'y a toujours rien d'autre sur la mer que la mer, rien d'autre que le ciel dans le ciel. Et je cherche tous les jours dans le ciel et sur la mer des signes qui n'y sont pas et qu'il me semble que j'attends. C'est comme si j'attendais du monde une réponse à une interrogation qui est en moi et dont j'ignore les termes... J'attends, quoi? Je ne sais... J'attends, alors même que je ne crois pas attendre, et je le sais. J'attends je ne sais quoi qui vient, je ne sais quoi qui arrivera. Quand?...

*

Un vaisseau encore a passé dans le champ de mes regards. Mais si loin, si loin!... qu'il était à peine le dessin d'un navire et à peine le reflet d'une fumée. Je ne comprends pas comment il se fait que je n'étais pas auprès de lui, sur son chemin, où j'aurais dû être pour savoir... Pour savoir quoi?... Mais pour savoir ce qui est, et que j'ignore encore, ce qu'il faudra bien, ce qu'il faut que je sache...

J'irai, demain, explorer les plus lointaines de ces vagues qui, tout autour de l'île, ourlent de neige le bas du ciel...

*

Depuis trois jours que j'ai battu l'immense désert des

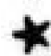
eaux, je n'ai rencontré aucun navire, aucun... Je n'ai rien vu, rien appris... Qu'aurais-je pu voir et apprendre que je ne sache? Et que m'importent les événements infiniment petits dont un écho aurait peut-être pu parvenir jusqu'à moi, ces événements en quelque sorte quotidiens de la vie du monde, qui se répètent, identiques, depuis des millénaires et qui, pendant des millénaires encore, se répéteront, sans qu'ils aient jamais d'autre valeur que d'un frisson dans la vie des univers... A quoi bon vouloir savoir?... A quoi bon?...



Le cinquième de ces jours que j'étais parti sur mon yacht, en haute mer, comme un chasseur qui bat la plaine où peut-être sur ses pas lèvera le gibier, j'ai croisé, au bord de la nuit, un grand paquebot courant sous ses feux réglementaires... J'ai manœuvré à me ranger sur sa route à tribord et à marcher dans le même sens que lui qui devait me dépasser. Je naviguais, sans feux, sous mes basses voiles...

Un peu avant que le paquebot ne fût à ma hauteur, il s'est produit un grand mouvement autour de son antenne de T.S.F... Et puis, après un moment, ce fut sur le pont comme une foule et son grand murmure. Ensuite, des lumières emplirent d'une clarté de fête les entreponts... Un drapeau monta à la corne du mât d'artimon... Une salve de coups de fusil déchira la nuit... Et une immense clameur emplit l'étendue... Puis il y eut un grand silence, comme de recueillement d'un cœur trop plein... Et brusquement, un chant... un chant formidable qui me jeta, écroulé, au pied de mon grand mât : *la Marseillaise!...*

Le paquebot venait de passer et s'enfonçait dans la nuit...



Me voici revenu à ma grande paix d'avant ces jours... C'était donc cela que j'étais allé chercher sur la mer, durant ces cinq jours que j'y croisais dans l'attente fiévreuse de quelque révélation... C'était donc cela!... La *Marseillaise?...* Pourquoi la *Marseillaise?...* Pour célébrer peut-

être le succès, annoncé par T.S.F., de quelqu'un de mes compatriotes dans une compétition internationale de football, de tennis ou de boxe, — ou la victoire de quelque parti politique, — ou la célébration, là-bas, à Paris, du centenaire de quelque grand homme, l'ouverture d'une Exposition plus ou moins universelle, que sais-je?... Le vent de la mer a emporté tout cela, que j'oublie déjà... Des jours viennent pour vivre avec moi seul...

Mais pourquoi, depuis deux mois à peine, tant de navires sur ces routes de la mer où il n'en passait jamais auparavant?... Pourquoi? Et puis, pourquoi ce chant, rien que ce chant, surgi comme une présence dans le silence auguste de la nuit?...



Voilà bien un autre mois encore que mon île, le ciel et la mer m'ont restitué la grande paix et l'infinie douceur qu'ils me dispensent aussitôt que je les rejoins et que je me donne à eux tout entier.

Le temps des grandes pluies est passé depuis huit jours. Maintenant, autour de moi, tout est lavé, fourbi, neuf, plein de grâces printanières et d'innocente allégresse.

Les herbes croissent avec une violence heureuse... Toutes les plantes nées des graines que le premier possesseur de l'île y sema à profusion, toutes les plantes qui se sont multipliées à l'envi parmi les terres d'entre les rochers, aux lisières des bois, sur les pentes et au creux des vallons, aux bords des ruisseaux et de la baie intérieure, parmi les collines et la forêt, toutes les plantes grandissent joyeusement dans la lumière et préparent les fleurs merveilleuses qui vont s'épanouir, tandis que, parmi les branches, les buissons, les fourrés, la vie animale chargée d'ardeurs et de forces nouvelles pullule autour de moi...

Ah! que les hommes, déjà si loin de ma pensée, s'en éloignent encore!... Et comme je vais, après tous ces jours passés d'incompréhensible fièvre que j'ai vécus, comme je vais la goûter, cette volupté de vivre avec moi-même, loin des hommes, dans la parfaite solitude, parmi les bêtes

meilleures que les hommes, parmi les herbes meilleures que les bêtes, avec le ciel et la mer...



A qui a bien pu appartenir cette sorte de mallette en bois léger, elle-même peu lourde, qui est là, toute mouillée, sur le pont de mon yacht ancré dans la baie, ce matin de ma rentrée d'une battue de trois jours que je viens de faire aux champs de la mer?... De quelles mains s'est-elle échappée pour tomber du vaisseau qui passait à quatre milles de moi, un peu avant l'aube, tandis que je retournais à mon île, où me voici arrivé cet après-midi... Comment l'ai-je aperçue, petite chose quasi invisible entre deux longues lames et déjà prête à couler peut-être, et comment l'ai-je prise en un filet pour la hisser à bord?...

Je sais bien que je ne pourrai pas ne pas l'ouvrir, cette mallette grisâtre, humble, où s'enferment peut-être les témoignages de la vie d'un homme?... Que contient-elle? Ai-je le droit de l'ouvrir? Le droit? Pourquoi ne l'ai-je pas rejetée à la mer?... Pourquoi ne l'ensevelirais-je pas dans quelque coin de mon île ou sous les eaux de cette baie?... Mais non, je sais bien que je l'ouvrirai... Et pourtant, que m'importe ce qu'elle peut contenir...

Je veux dormir, cette nuit, — et je ne veux pas ce soir forcer la frêle serrure qui ferme cette caisse où sont ensevelis, sans doute, de ces souvenirs que les errants de la vie traînent avec eux pour revivre des passés de bonheur et de désespérance... Mais je sais que je l'ouvrirai demain...



La guerre!... La guerre!... Ah! le formidable contenu de cette mallette banale où des journaux voisinent avec quelques papiers, des lettres, des photographies, de menus objets de souvenir... La guerre!... La guerre en France!... L'Allemagne ruée sur la France à travers la Belgique... Voilà! C'était cela!... Cette sorte d'appel que j'ai entendu voilà trois mois, et dont les échos ont persisté autour de moi et en moi durant des semaines, cet

appel, c'était la voix de centaines de milliers des miens qui l'avait lancé à travers les espaces — et c'était cette voix qui était venue me frapper un jour, dans mon île, — cette voix que j'avais entendue sans la comprendre.

Ma France en guerre!... Et je suis ici!... Et toutes ces pages que j'ai écrites depuis que je suis ici, — tout ce fatras de mots qui prétendaient à me faire étranger aux hommes, et étranger à ma race, dépouillé de tous mes amours et de toutes mes haines!... Orgueilleux insensé!

Ma race, elle crie en moi aujourd'hui, et me soufflette. Elle m'a arraché ces larmes terribles que j'ai versées durant des heures; elle est la raison de cette fureur douloureuse qui m'anime, — et c'est elle qui me dicte cette confusion d'une vanité qui m'a fait, pour un temps, traître à mes morts!...

Ma France!... Ma France!... Ma terre qui est là-bas et de qui tous les fils, mes frères, sont en armes pour les combats! Mon pays, qui est en moi, qui est ma vie, mon sang! Ma France sans qui je ne saurais être, que je ne peux pas plus arracher de moi que je ne peux me concevoir en dehors de ma substance!... Mes épouses, mes sœurs, mes amantes, mes filles, — et mes frères, mes fils, mes pères, tous ceux qui sont en moi, qui sont moi!... Me voilà, je viens!... Ah! Seigneur, cette souffrance! Depuis combien de jours je devrais être là-bas, parmi ceux qui combattent et qui meurent! Et comme il va falloir que je besogne double pour rattraper tout ce temps perdu que je devais à l'orgueil de vaincre et au risque de mourir...



Je vais partir... Demain.

Ces trois jours qui s'achèvent ce soir, je les ai vécus dans la peine, dans la colère et dans la honte, et avec eux les innombrables heures que je n'ai pas vécues là-bas, où j'aurais dû être confondu parmi les miens, face à notre mort.

Je ne sais plus aucune joie que d'espérer vivre jusqu'à cette heure, que j'appelle de toutes mes forces, où je serai dans le rang, à ma place, n'importe où sur notre

terre, sous notre ciel, en présence des ennemis de ma race, pour tuer et pour mourir.

*

Ce n'est pas, cette fois, la guerre telle qu'un duel où deux peuples qui vident une querelle se saluent de l'épée avant de combattre, ni la chevauchée magnifique à la conquête de quelque Lieu Saint, où sur les pas de quelque fondateur d'empire...

C'est la guerre terrible entre toutes, la guerre humble, rude et austère, la guerre pour la vie, celle qui venait, depuis des temps, inexorable, et qui ne pouvait pas ne pas être...

*

Lorsque je fais le tour de moi-même comme de quelqu'un de qui je n'ignorerais rien et qui ne serait pas moi, et que je recherche les raisons profondes qui m'ont conduit ici, non pas comme on fuit ou comme on s'arrache, mais comme on se détache, je ne trouve plus, en dernière analyse, qu'une grande lassitude et l'invincible désir de ne plus savoir de la vie, de ses formes, de ses aspects, que les traits les plus élémentaires et les plus éternels.

Tristesse naturelle ?... Dégoût de mes semblables ?... Haine des hommes?... Dédain de la vie quotidienne?... Inguérissables blessures morales?...

J'ai souffert, moins que certains, plus que d'autres... Il en est des milliers, de par le monde, qui ont porté un fardeau de douleurs aussi lourd que le mien et avec autant de courage... J'ai su et je sais encore mille joies, les plus belles, celles qu'on n'achète pas — et c'est d'un cœur innocent que j'ai connu l'allégresse de vivre... Je sais trop dans quel pauvre domaine s'exercent nos vices et nos crimes pour ne pas avoir depuis longtemps dépassé le dégoût et la haine... Et toute la vie quotidienne n'a jamais assez d'importance pour qu'elle puisse être un objet de haut dédain...

J'ai aimé, profondément et peut-être ai-je été profondément aimé. Mais j'ai toujours aimé avec une lucidité trop cruellement charitable, où il entrait un consentement

préalable à tout ce qui pourrait un jour briser entre mes mains un amour sans forces ou une amitié sans courage; à toutes les catastrophes dont j'admettais d'avance les possibilités.

A cause de ce triste don qui me fut accordé de voir trop clair en moi et en ceux qui m'approchaient, et de savoir les hommes sans jamais le leur dire, mais avec une force telle qu'ils en prenaient conscience un jour, j'ai conçu de mes semblables une immense pitié et un mépris charitable où il restait encore assez d'amour pour que je fusse autorisé à ne pas plus me mépriser moi-même...

Et j'ai donné aux femmes le permanent mensonge de tous les mensonges qui me laissaient maître de moi, alors qu'elles me croyaient soumis à un vouloir dont il leur fallait un jour reconnaître la vanité...

J'ai vécu, longtemps, parmi toutes les littératures de ce temps, qui sont sans joie et telles que des métiers de plus en plus quotidiens et tristement rien que des besognes, et j'ai côtoyé les politiques qui sont laides et basses à la mesure de ces démocraties imbéciles dont les appétits les ordonnent... Et un jour que j'ai cru qu'on pouvait, restaurant la doctrine royale, refaire une France d'ordre, de force et de grandeur, debout devant les autres nations dans toute sa puissance recouvrée, je n'ai trouvé en celui-là, que les siens appelaient à ressaisir ses pouvoirs et à reprendre la direction de son peuple, qu'un prétendant incapable de poursuivre ces grands desseins et de courir ces risques par quoi le Roi se sacre de ses propres mains et se proclame lui-même roi, sur sa terre, parmi les hommes de sa terre!...

Lassitude!... Lassitude!... Je ne pouvais plus être que l'isolé que je suis devenu, celui-là qui s'est reculé des autres, pas à pas, et qui, un jour, ne peut plus que s'en aller pour être seul avec lui-même, à l'écart des présences humaines...

Il me semble, aujourd'hui, que je ne sais même plus, parfois, cette pitié des hommes et de moi-même, aux gestes pareillement sans beauté ni grandeur, cette pitié où

persiste encore de l'amour qui souffre. Je n'ai plus d'amour que pour les existences innocentes qui s'ignorent et pour les choses telles qu'elles sortirent de la main du Créateur. Et je n'ai plus, je crois, qu'un désir, celui d'atteindre un jour à cet état parfait de détachement qui me permettra d'attendre, simplement d'attendre, l'instant que Dieu aura marqué dans sa sagesse pour faire de moi selon sa justice et de n'être plus qu'une conscience parvenue à l'ignorance entière de ses moments et prête à remonter vers sa source pour s'y confondre...



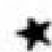
Mon yacht est paré. Je partirai demain matin à l'aube... J'ai repris à ce mort enseveli sur les bords de la baie intérieure de mon île et què je vais y laisser seul, tout ce qui, un jour que j'irai peut-être en Bretagne, si je vis, pourra apprendre à quelqu'une ou à quelqu'un que je rechercherai, que je trouverai — et qui l'aimera peut-être encore, que des mains amies l'ont confié à la terre bienveillante et qu'un homme a prononcé sur lui, d'un cœur fraternel, des prières pour le repos de son âme...



Voici l'aube... Je vais partir.

J'ai hissé au grand mât de mon yacht, et à la corne d'artimon, la flamme et le drapeau aux couleurs de France, qui flotteront au-dessus de ma tête jusqu'au jour que, touchant au plus proche port du Japon, vers lequel je vais faire voile, j'y embarquerai pour courir à la guerre, où ma terre et mon sang m'appellent par la voix de mes frères, les vivants et les morts de ma race, de qui la force est plus forte que mes pauvres vouloirs et que mes misérables orgueils de n'être pas semblable à eux...

Ces orgueils, qu'au prix de ma vie Dieu me les pardonne, — et qu'il fasse de moi selon sa volonté!



Min île a depuis longtemps disparu derrière l'horizon que je fuis... Voici la nuit qui vient.., Pour des jours

encore, et des nuits, je ne saurai plus que les deux immensités du ciel et de la mer...

Accordez-moi, Seigneur, de ne mourir que là-bas, parmi les miens, pour la défense de ma terre!...

*

La Guerre a passé... La Mort a passé... La Vie continue, identique à elle-même, animant des hommes pareils...

Je n'irai pas dans le port du Japon, où il pourrit sans doute, chercher mon yacht, pour retourner avec lui dans mon île...

A quoi bon une solitude dans le Pacifique, parmi l'éternelle voix de la mer et l'éternel silence du ciel, puisqu'aux jours qu'on est très las des autres et de soi-même, on peut, sans les mépriser ni se mépriser, vivre isolé parmi les hommes qui ne se connaissent jamais, dans ce qu'ils ont d'essentiellement éternel, que par l'amour — ou par la haine!

Paris, 1926.

THÉODORE CHÈZE.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Pierre Jourda: *Stendhal. L'Homme et l'Œuvre,* Desclée de Brouwer. — Stendhal: *Correspondance.* Etablissement du texte et préface par Henri Martineau, Le Divan, 10 volumes. — J. Lucas-Dubreton: *Figures du passé. Béranger. La chanson, la politique, la société,* Libr. Hachette. — F. W. Reed: *A Bibliography of Alexandre Dumas père,* Londres, J. A. Neuhuys.

Dans une précédente chronique, nous disions que les stendhaliens ne perdaient aucune occasion de paranympher leur grand homme et qu'ils laissaient rarement passer un trimestre sans réimprimer quelque prose de ce grand homme, commenter un fait minuscule de sa carrière, publier ses notes retrouvées en marge d'un livre ou bien dans le réservoir de la Bibliothèque de Grenoble, refaire, souvent sans données nouvelles, pour le plaisir de parler de lui, sa biographie, sacrifier enfin à l'idolâtrie intransigeante et combative qu'ils lui ont vouée. Ces propos, et d'autres qui les accompagnaient, nous ont valu le ressentiment de quelques-uns de ces sectateurs, « piétistes » et exégètes intrépides, peu enclins à l'indulgence et qui entreprendraient volontiers une guerre de plume pour imposer à autrui leur religion.

Pourtant, nous n'avancions rien qui ne fût vrai et aisé à démontrer à l'aide de documents patents. Ne revenons pas sur le passé, mais disons que M. Pierre Jourda, en lançant, ces jours derniers, une nouvelle biographie de **Stendhal,** laquelle suit de près celles de MM. Martino et Arbelet, confirme nos allégations. Dans la « prière d'insérer » qui est jointe à cette biographie, nous rencontrons la phrase suivante : « Un nouveau livre sur le *Milanèse* était-il bien nécessaire? » Ainsi l'éditeur du volume se demande lui-même s'il travaille utilement en lançant ce volume, « sorte

de guide stendhalien, ajoute-t-il, de manuel, d'initiation pour les lecteurs pressés ». Sans doute a-t-il dû conclure par l'affirmative, puisqu'il l'a compris dans sa collection *Temps et visages*. *Bis repetita placent* est, en matière d'histoire et d'histoire littéraire, la devise de maintes librairies contemporaines. De là la multiplicité de leurs ouvrages de vulgarisation où l'on ne trouve que du « déjà dit ».

Cependant, ne nous montrons pas, pour M. Pierre Jourda, aussi sévère que son éditeur. M. Pierre Jourda est un beyliste actif et consciencieux. On a de lui de bonnes réimpressions annotées du *Rouge et du Noir* et de la *Chartreuse de Parme*, un *Stendhal raconté par ceux qui l'ont vu*, une brochure intitulée : *Etat présent des Etudes stendhaliennes* et quelques études fragmentaires disséminées dans des revues. Il connaît fort bien son héros et le démontre, dans sa biographie, bien que n'apportant en celle-ci aucun document nouveau. Il fait, de plus, dans son texte rapide, agréable, d'une lecture aisée, une peinture sans faiblesse du personnage, mettant en lumière ses qualités, mais signalant aussi, sans les atténuer ou les excuser, ses défauts.

Donnons un exemple. Il semble habituel, pour retracer l'enfance de Stendhal, de se fier aux dires de celui-ci consignés dans sa *Vie de Henri Brulard*. M. Pierre Jourda écrit : « Ne faisons pas trop confiance aux rancœurs de l'homme qui rédige ses mémoires : Henri Brulard est loin de son enfance quand, sous un pseudonyme, il juge son père et l'accuse. » M. Pierre Jourda n'écoute donc nullement les confidences passionnées du mémorialiste. Il remet dans l'état réel où elles furent les relations de Chérubin et d'Henri Beyle, aidé dans cette tâche par le petit volume si révélateur de M. Rouget, et il conclut que le père de Stendhal fut un honnête et brave homme méconnu par un garnement indiscipliné, capricieux, instable, qui lui dut, néanmoins, les traits essentiels de son caractère.

Tout l'ouvrage de M. Pierre Jourda est conçu dans cet esprit critique qui n'exclut point l'admiration. Par là, il doit inspirer confiance à quiconque souhaite avoir une vue générale exacte de l'âme et de la carrière de Stendhal.

M. Henri Martineau n'adopte pas, dans ses travaux sur

Stendhal, le ton circonspect de M. Pierre Jourda. Il est, pourrait-on dire, un beyliste militant. Il souffre avec impatience que l'on critique les actes et que l'on censure les écrits de son héros. Il compte, parmi les adeptes de la foi stendhalienne, comme l'un de ceux qui ont le plus agi pour rétablir dans sa gloire ce héros resté longtemps dans les ténèbres, mais qui avait prédit son triomphe posthume. Depuis maintes années, il a employé toutes les ressources de sa vive intelligence à projeter de la lumière sur une existence pleine de mystères obscurcis à dessein; il a, de plus, entrepris la tâche de publier l'œuvre entière de Stendhal sans en excepter le plus mince brimborion.

Cette œuvre a paru graduellement. Les dix derniers des quarante-six petits volumes qui l'englobent contiennent la **Correspondance,** c'est-à-dire 1.565 lettres échelonnées sur quarante-deux années d'existence (1800-1842). H. Henri Martineau a joint, en ce vaste recueil, aux proses déjà publiées depuis 1902 par Arthur Chuquet, Adolphe Paupe et P.-A. Chéramy, Louis Royer et R. de la Tour du Villard, etc., celles, nombreuses et inédites, qui reposaient dans plusieurs bibliothèques et archives ou dans des collections privées.

Nous aurions mauvaise grâce à ne pas louer dans son ensemble un si important travail dont nous connaissons la difficulté. Nous avons cependant le devoir de dire que M. Martineau a pris quelques libertés avec les textes à sa disposition. On cherche en vain, en effet, dans la *Correspondance* réunie par lui, des lettres d'ordre philosophique ou littéraire que l'on voit figurer dans les éditions antérieures de cette *Correspondance.* Ces lettres, M. Martineau, les considérant comme des essais, les a, de son propre gré, transportées dans les volumes de *Mélanges* en leur donnant, de son propre gré encore, des titres arbitraires. Elles sont au nombre d'une dizaine. Elles constituent, nous en convenons volontiers, des « morceaux », mais leur texte, situé et daté, portant, le plus souvent, l'indication d'un destinataire, gardant aussi la forme épistolaire, ne permettait pas, ce semble, de les enlever si délibérément à la *Correspondance.* Les plus caractéristiques d'entre elles portent dans les *Mélanges* les titres : *Une coterie littéraire, Naïve réponse, Un mot nouveau,*

Lord Byron, Si la comédie est utile, Jean-Louis en province, Sur l'Angleterre, Des Gens dont on parle, Philosophie transcendantale, Sur le Rouge et le Noir. M. Martineau a changé leur destination sans fournir de motif valable.

D'une façon générale, nous estimons que M. Martineau a insuffisamment annoté la *Correspondance* qui reste, en bien des endroits, obscure à quiconque n'est pas initié à mille petits faits de l'existence ou des relations de Stendhal. Il y a joint également une préface trop succincte. On eût souhaité trouver dans cette préface une analyse ou, tout au moins, une étude largement traitée de proses si diverses adressées à tant de personnages devenus peu familiers au public. On y rencontre plutôt une manière de défense de Stendhal. En cette défense, M. Martineau ne ménage guère les quidams que l'écrivain déconcerte. « Le nom de Stendhal, écrit-il, hérisse encore toute une petite coterie de gens qui, pour la plupart, ne l'ont pas lu. » Jugement sommaire et qui fait peu de cas de la sincérité d'autrui. Plus loin, M. Martineau souhaite laver Stendhal de l'imputation d'amoralité. Son argumentation ne tient guère qu'en ce qui concerne Pauline Beyle.

Parmi les notes accompagnant sa préface, M. Martineau, parlant des idées de Stendhal sur l'éducation des Femmes, idées développées dans quelques chapitres *De l'Amour*, insère celle-ci : « Il importe, du reste, assez peu que ces chapitres soient en majeure partie plagiés de Thomas Broadbent. » M. Martineau nous permettra-t-il de lui dire qu'une telle assertion nous paraît ahurissante sous sa plume de critique? Sans doute veut-il sauver Stendhal du reproche que l'on a fait à ce dernier de manquer d'imagination; mais, tout de même, considérer le plagiat comme un acte sinon légitime, du moins excusable, cela semble excessif. Stendhal l'avait, en quelque sorte, érigé en système. Plagiat, le thème, à défaut de la lettre, de la *Chartreuse de Parme*, plagiats, de nombreux passages des *Mémoires d'un touriste*, plagiat, d'une nouvelle de Scarron, le *Philtre*, plagiats les *Lettres sur Haydn*, etc... L'écrivain est si convaincu de son droit au plagiat que, dans une lettre du 26 septembre 1816 (Corresp. IV, 365), il le justifie par d'adroits paradoxes. Une telle

tournure d'esprit a détourné de Stendhal bon nombre de gens qui apprécient l'honnêteté en matière de littérature.

Revenons à la *Correspondance*. De la petite enfance de Stendhal, aucune missive n'a survécu. En 1800 seulement, à l'âge de 17 ans, de Paris où il est venu achever ses études, le jeune homme prend figure d'épistolier. Il dispose déjà d'un style facile, agréable, simple, généralement correct. De cette époque datent les *Lettres à Pauline*. Elles forment un bloc considérable et présentent un intérêt capital. On y suit, en effet, la formation intellectuelle et philosophique du personnage, on y voit s'édifier cette doctrine idéologique et cette doctrine de vie dont il ne se départira jamais.

Stendhal aussi, à cette époque, entreprend l'éducation de sa jeune sœur, âgée de 14 ans, se fait pédagogue. Il veut l'entraîner dans son sillage, lui ouvrir la route du bonheur où il s'engage délibérément. Il lui impose ses lectures et tente de l'initier à sa philosophie. Il souhaite dégager son esprit de la gangue où le maintient la sottise d'un milieu provincial sans culture et sans vues générales. Il y réussit trop bien. D'aucuns l'ont accusé d'avoir perverti la jouvencelle romanesque en la détournant de ses voies naturelles de petite bourgeoise, en lui inspirant des ambitions sans objet, en la faisant surtout la confidente de mille détails de sa vie secrète qui la troublèrent et l'inclinèrent à la mélancolie.

On a, sans nul doute, exagéré. L'ardent initiateur préconisait à l'adolescente l'étude de la musique, de la danse, des langues, de l'histoire, du dessin, des mathématiques, de la littérature, la pratique de l'honnêteté et de la sincérité; il pouvait difficilement par ses conseils vicier son âme malléable et confiante. « Sois bonne et aimante, écrivait-il, et surtout jamais fausse, car c'est un crime que de feindre la vertu. » « Il y a une règle sûre, ajoutait-il, pour savoir si l'on est né pour la gloire : si l'on hait les gens supérieurs avec lesquels on vit, on sera toujours médiocre. »

Le jeune homme — on le lui a reproché — rêvait de faire de la douce Pauline une intellectuelle plutôt qu'une matrone et lui rendait méprisables les besognes manuelles. Comment lui imputer à crime ses suggestions? La culture, d'ailleurs,

détruit-elle nécessairement chez la femme le sentiment des obligations domestiques? Nous ne le croyons pas.

Dans la *Correspondance,* les lettres à Pauline sont les plus nombreuses, les plus significatives, celles où se révèle le mieux, en bien ou en mal, l'âme de l'écrivain et où son cœur s'exprime avec le plus de spontanéité. Elles sont entremêlées, de-ci, de-là, de quelques missives à Chérubin Beyle. En celles-ci, Stendhal se montre respectueux et soumis, mais par strict intérêt. On ne peut guère admirer le Stendhal des lettres filiales quand on le voit, dans le temps où il les écrit, désigner son père à Pauline sous les sobriquets les plus haineux.

M. Martineau a eu le bonheur de retrouver, en grande partie, les proses de Stendhal militaire, fonctionnaire de l'administration des guerres, consul. Ces proses indiquent que l'homme accomplissait ses devoirs sinon avec zèle, du moins avec le souci d'être utile. Par contre, M. Martineau n'a pas ajouté beaucoup à la correspondance de Stendhal avec les femmes qui occupèrent singulièrement pourtant l'esprit et le cœur de ce dernier. On trouve, de-ci, de-là, au cours des volumes, de nombreuses lettres d'amitié (à Sophie Duvaucel et autres) ou de courtoisie, quelques rares lettres d'amour (à Mélanie Guilbert, à Mme Dembrowski, à la comtesse Curial, etc.), des lignes brèves à la Pasta muettement choyée, le fameux billet où l'écrivain demande (à contre-cœur) Giulia en mariage, un amusant papier à Mme Ancelot, écrit en orthographe phonétique, d'autres galantes et mélancoliques missives adressées de Trieste à la même. Stendhal se montre plein de gentillesse et d'aménité envers ses correspondantes.

De ses lettres à Mérimée, à peu près rien ne nous est parvenu. Les deux amis écrivaient avec une liberté de plume et un cynisme qui touchent parfois à la grossièreté. Ils se critiquaient sans ménagement. Dans un billet, Stendhal reproche à Mérimée son style de portier. Tel reproche lui fut adressé à lui-même par Victor Jacquemont que l'on ne voit point paraître dans la correspondance.

Ainsi, dans celle-ci, d'énormes et déplorables lacunes existent que l'on ne pourra sans doute jamais combler. Cette correspondance, par suite de son étendue, échappe à notre

examen dans son ensemble. Elle constitue, en définitive, une autobiographie de Stendhal, la seule qui réellement compte. L'homme s'y montre à nu autant que sa réserve voulue le lui permet. Elle livre mille nuances de caractère et de sentiments d'un vif intérêt, sans cependant modifier beaucoup le type psychologique de l'écrivain que les historiens ont défini. Bien entendu, on y rencontre toutes sortes de jugements, sur la littérature, les arts, la musique, les hommes, les événements politiques, etc. On y voit enfin Stendhal maintes fois se juger lui-même et donner des précisions sur ce qu'il entend par le style.

C'est dans une lettre à Balzac (16 octobre 1840) dont M. Martineau donne trois brouillons, faute d'avoir pu connaître son texte définitif, que Stendhal traite ce thème. Pour lui, bien écrire, c'est écrire clairement, si possible d'un premier jet. Rien, à son avis, ne peut suppléer la spontanéité. « Quel admirable style que celui de Tallemant des Réaux ! » confie-t-il à Sainte-Beuve. Il goûte aussi les proses fluides de Fénelon et celles plus fermes de Montesquieu. Il hait la pompe de Chateaubriand, la banalité de George Sand, les digressions infinies et le bourgeoisisme de Walter Scott, la préciosité d'un Voiture, et renie avec fureur, après les avoir tant admirés, les ouvrages de Rousseau et de La Harpe. Par contre, il loue exagérément la phrase dépouillée de Mme de Lafayette qui, en maints endroits, est de pur galimatias.

Il était évidemment sujet à la contradiction. L'homme que les *Orientales* de Victor Hugo ennuyaient mortellement admirait les chansons de **Béranger** au point de réserver au chansonnier un exemplaire de son *Histoire de la Peinture en Italie*. Voilà qui ferait douter de son goût si les chansons susdites n'eussent eu, pour le libéral qu'il était, une résonance spéciale et pour l'amoureux d'actualité qu'il était aussi quelque chose de sensible et de vivant.

M. J. Lucas-Dubreton nous rapporte cette anecdote dans le livre qu'il a récemment consacré à Béranger. M. J. Lucas-Dubreton devait tout naturellement rencontrer ce poète dans l'incursion qu'il fait à travers la période de la Restauration. Le portrait qu'il méditait depuis longtemps d'en brosser est aujourd'hui exécuté avec une étonnante originalité, un luxe de

couleurs et de détails nonpareils, une virtuosité, une connaissance du milieu et des décors, un soin documentaire qui ont depuis longtemps classé le biographe de Louis XVIII parmi nos meilleurs évocateurs du passé.

Dans le présent livre, comme dans les précédents, nous retrouvons ces grâces de style et cette plaisante ironie qui communiquent si grand attrait aux écrits de M. J. Lucas-Dubreton, mais nous les retrouvons empreintes d'une nuance inhabituelle. M. J. Lucas-Dubreton, ailleurs, raillait en superficie, mais aimait s'il n'admirait point ses héros; ici, M. J. Lucas-Dubreton ne peut cacher suffisamment son animadversion. Le caractère, l'être physique, les opinions, les gestes, les écrits de Béranger lui semblent également haïssables. L'homme, à son avis, n'a été, tout au long de sa vie, qu'un grand Tartufe, un merveilleux matois expert à arranger ses affaires, un exploiteur de sots, un bourgeois avide de biens, un politique sans conviction, une girouette, pour tout dire, tournant à tous les vents.

M. J. Lucas-Dubreton nous conte sa carrière avec beaucoup de soin et d'exactitude. Béranger, abandonné par ses parents, traversa une enfance difficile, reçut une instruction à peu près nulle, passa son adolescence chez une tante, aubergiste de province, qui contribua, avec les événements de la Révolution, à façonner en lui le républicain et le patriote. Il était de tempérament débile, mais d'intelligence vive. Après avoir, sans succès, essayé de divers métiers, il revint à Paris, rappelé par son père qui s'était constitué le banquier secret des émigrés. Entré dans les affaires financières, il y réussit fort bien, mais les dut abandonner les poches vides. Il dirigea ensuite un cabinet de lecture, se lia avec une demoiselle dont il eut un enfant et finalement retomba sans un sol sur le pavé de la grand'ville. Il alla alors, en compagnie de sa maîtresse et de son fils, habiter le grenier où « l'on est bien à vingt ans ».

Il s'était déjà adonné à la poésie, mais ne trouvait point sa voie. C'est vers 1809 que la vocation de chansonnier lui vint, de chansonnier gaillard, sentimental, bachique et satirique. Certains de ses contemporains ont voulu voir en lui un opportuniste, surtout désireux de pécune et de tranquillité. En

réalité, Béranger n'a jamais cessé de combattre, dans ses écrits, la monarchie. Il s'est refusé à pactiser avec celle-ci qui n'eût pas demandé mieux que de l'acheter. Il a payé de procès retentissants et de prison ses sarcasmes. Une telle vogue lui était venue qu'il pouvait de ses petits vers soulever l'opinion. Il contribua, mêlé aux politiciens, à la chute de Charles X, à l'avènement de Louis-Philippe et à la révolution de 1848. Les honneurs les plus fabuleux lui furent prodigués vers la fin de sa carrière.

Nous partageons l'opinion de M. J. Lucas-Dubreton quand il considère comme excessive la gloire de Béranger. L'homme bénéficia d'un engouement que ne connut point Victor Hugo, son contemporain; mais qu'il eût lui-même provoqué cet engouement grâce à sa subtile diplomatie, cela semble bien improbable. La postérité a remis ce médiocre poète à la place qu'il mérite. Il n'en reste pas moins que la chanson, par le ministère de Béranger, conquit en France, pendant une longue période, un prestige qu'elle n'avait jamais connu et ne retrouvera plus.

En cette fin de chronique, nous voudrions signaler un travail qui nous paraît curieux et honorable, **La Bibliographie d'Alexandre Dumas père.** Cette *Bibliographie* a été dressée par un érudit anglais, M. F. W. Reed. Elle constituait une tâche aride et malaisée. M. Reed l'a exécutée avec beaucoup de patience, de conscience, de soin, mais nullement à la manière dont nous la concevons en France. Il a, en effet, classé l'œuvre de Dumas en bloc, dans l'ordre chronologique, mêlant, dans cet ordre chronologique, vers, théâtre et romans au lieu d'établir une séparation des genres. Il s'est efforcé aussi de retrouver les écrits fragmentaires de Dumas dans les journaux et revues du temps et de différencier, dans le fatras de ce fécond écrivain, ce qui lui appartenait en propre et ce qui était fabriqué dans son usine littéraire.

M. F. W. Reed ne s'est préoccupé de dater et de décrire que les éditions originales des œuvres de Dumas, sans s'inquiéter des éditions postérieures. Il a, de plus, indiqué quelles traductions anglaises avaient été faites de ces œuvres, négligeant volontairement, faute de place, de rechercher si d'autres traductions existaient en différentes langues. Son ouvrage rendra

des services surtout aux libraires. Il ne permet pas de se rendre compte de la popularité de Dumas et de la diffusion de ses écrits. Or, n'est-ce pas cela qui importe le plus?

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Jean Pourtal de Ladevèze: *Sur les Balcons du Ciel*, Le Divan. — Philippe Chabaneix: *Comme le Feu*, Editions du Trident.

Le Secret des Heures Mortes, qui parut en 1930, aujourd'hui **Sur les Balcons du Ciel,** ces deux volumes, édités par « le Divan », c'est l'œuvre du poète Jean Pourtal de Ladevèze. Je ne connais aucun poète dont l'ascension ait procédé vers la maîtrise d'une marche aussi régulière ni surtout aussi discrète. S'il obtient, comme je le crois, d'une façon assurée et durable, la faveur de cette rare, de cette si peu nombreuse élite composant le public des lecteurs auquel il soit permis à un poète de prétendre, la publicité n'y aura été pour rien, ni aucun étalage de fatuité ou de suffisance. Jean Pourtal de Ladevèze apporte à l'édification de ce livre par excellence, où, même à leur insu, tous les poètes, selon l'opinion de Mallarmé, collaborent, sa pierre significative qui s'harmonise merveilleusement à l'appareil d'ensemble, tout en demeurant distincte et scellée de sa beauté personnelle. Je veux dire par là que Jean Pourtal de Ladevèze ne se soucie nullement de se montrer à tout prix original, il occupe sa place, qu'elle soit modeste ou de choix, dans l'évolution de la poésie en France, et cependant son mérite est d'ordre particulier, original et nouveau.

Une chose singulière, c'est que, tout jeune, le poète semble s'être astreint à contrôler, à délimiter, une fois pour toutes, les moyens dont ses forces allaient valablement faire usage. Il ne s'efforcerait pas au delà, le parti en fut tôt pris. Certes, il brillerait moins, il frapperait moins tout de suite l'attention que s'il s'essayait à des prodiges de virtuosité. L'essentiel, à ses yeux, après avoir circonscrit, selon ses besoins véritables, son domaine technique ou prosodique ou, si l'on veut, ses chantiers d'exécution matérielle, est dans l'avantage moral, sensible, intellectuel le plus sûr, le plus effectif et fécond. Comme, d'instinct et d'éducation, le poète respire

une atmosphère nécessairement imprégnée d'ondes, de sonorités, de retours et d'élans musicaux, dont il perçoit partout autour de lui, en lui, la valeur frémissante ou apaisée, comme il sait, par la pratique musicale, l'importance de ce qui constitue une évocation d'infini, plutôt par des effluves qui suggérèrent que par une insistance descriptive, énumérative et à l'excès explicite, comme, enfin, et à un degré suprême, il a mesuré minutieusement son apport et ses possibilités, ce n'est plus, à l'heure d'écrire ou de chanter, ce dont il importe de se préoccuper. C'est son message même qui absorbe ses soins; quel qu'il soit, il s'adaptera une forme faite d'avance pour lui et que son souffle emplira, tout entier, sans effort, sans fausse contrainte.

Oui, il sut se plier d'abord, parmi des tristesses et des joies, à de fort rudes, ou, du moins, à de fort précises disciplines; ses desseins s'assouplirent, ce furent ses heures d'apprentissage, mais déjà concentrées et d'un jeu subtil, sans y paraître, à donner de sa pensée ou de ses souffrances la secrète synthèse, et à ne jamais fléchir, non plus que se disperser.

Et voici le livre particulièrement haut, particulièrement vibrant d'accents sensibles et qui pénètrent, *Sur les Balcons du Ciel;* à coup sûr dans la lignée baudelairienne et assez proche de Mallarmé, où « les défuntes années » se penchent, se recueillent dans le soir qui descend, où se confesse l'âme à accueillir l'aveu de sa douleur et de ses regrets, où elle se complaît presque religieusement « comme un long linceul traînant à l'Orient » à se laisser voluptueusement soulever par le frisson de la « douce nuit qui marche » et qui l'envahit.

Déjà trois parties de ce beau livre avaient été publiées : *Musicienne du Silence* (car les titres en sont toujours tels des noms évocateurs de constellations mystérieuses), *Lourde Rose Nocturne, Si des Feux d'Astres Morts...;* de nouveaux poèmes en complètent le sens et en approfondissent le sentiment et l'idée; ce sont, proprement, ceux que réunit ce titre *Sur les Balcons du Ciel.*

Jean Pourtal de Ladevèze n'a rien d'un poète philosophique, au sens lucrétien de ce terme, et il ne se rapproche

ni de Louise Ackermann, ni de Sully-Prudhomme. Le poète l'emporte sur le philosophe, et sa philosophie se rirait de tout système ou d'un apparat de logique préétablie. La philosophie, une habitude innée de méditer et d'abstraire, est en lui infuse, lie sa pensée, ses désirs, ses regrets à des considérations d'ordre moins intime qu'elles ne se haussent à des inspirations, des divinations, des solutions moins formulées que provoquées sur un plan universel; et c'est ainsi que, fort souvent, il semble à certains que de poèmes amples les vers du début existent seuls, parce qu'on s'attend, contre le gré de l'auteur, qu'il mette une insistance superflue au développement, dès lors trop facile et bientôt fastidieux, de ce que ces vers si simples, dépouillés, presque ingénus, mais si chargés cependant de profonde et de vraie puissance, dégagent, sans autre paraphrase, dans le sentiment ou dans l'intellect du lecteur. C'est là cet art si personnel de Jean Pourtal de Ladevèze, dont les ressorts apparaissent malaisément et qui partant n'en est que d'autant plus efficace. Solitude, orgueil, amour, détresse, rêve, quels glaciers sublimes souvent, ou d'inéluctable mélancolie, en raison des renoncements ou d'une déception amère, étincellent sous la pureté du firmament nocturne ou bien au fond des crépuscules troubles! Mais nul n'excelle comme Jean Pourtal de Ladevèze à sertir du fil de ses images qui chatoient la trame lourde de sa désespérance muette ou de ses deuils :

Des papillons et des oiseaux
Sur un buisson de roses
Simulent des métamorphoses.
Non loin de trois roseaux
Baignant au lac de pâle soie
Se pose un héron d'or
Et dans le ciel un monstre dort...

Et cette frêle, cette délicate et ravissante « Chinoiserie » se dénoue en ce retour sur soi-même et l'angoisse qui pèse en l'âme du poète :

Dehors il pleut infiniment
Et le tonnerre gronde.
Serai-je toujours seul au monde
En proie à mon tourment?

Pour quelle secrète agonie
Vais-je brûler l'encens?
La vie a-t-elle un autre sens
Que rêver d'autre vie?

Je suis heureux d'associer, dans une même chronique, au nom de Jean Pourtal de Ladevèze le nom plus notoire de son ami Philippe Chabaneix. Certes, leur idéal, leurs moyens, pour une bonne part, leurs deux personnalités, diffèrent autant qu'il est possible, mais ce qui leur est à tous deux commun, outre la foi et le don de soi à leur art, c'est ce goût exquis de la pureté, du choix, de la mesure, cet emploi d'une technique, sans apparente complication, proche du classique, ce dédain de tout ornement superfétatoire, cette discrétion si simple de la phrase et du sentiment, cette constante musicalité de leurs vers.

Brillant sans doute, brûlant aussi et paisible, mais qui saisit et consume **Comme le Feu,** cet ensemble de petits poèmes par Philippe Chabaneix apporte-t-il à qui s'est ému à lire ses précédents recueils quelques surprise inattendue? Il se peut que, d'une fois à l'autre, le poète ne se renouvelle guère et n'en ait cure, mais, malgré lui ou l'ayant calculé, la grâce naturelle de son art s'affine encore, plus nourrie, plus tendre, et d'un ton où se mélange si agréablement comme une légère ironie à quelque chose en même temps de mélancolique et d'enchanté. Certes, rien moins que ces « stances » ne ressemble par le sentiment et par la facture à ce sonnet inoubliablement mièvre et élégant dans sa fermeté, *le Placet Futile* de Stéphane Mallarmé; rien ne rappelle mieux son impondérable et exquise perfection. Rien par la disposition des quatrains, par cette facture épurée d'où émane une singulière atmosphère méditative, ne rappellerait mieux les *Stances* de Jean Moréas; rien n'est plus éloigné par le ton et par la portée de l'expression. Philippe Chabaneix ne tourne pas l'épaule, comme dit Mallarmé, à la vie; il ne la supporte pas avec l'orgueil d'une sérénité désabusée, à la façon de Moréas. Il s'en enchante, et y prend part parce qu'il en extrait, comme de l'Amour, l'essence de secrète beauté, le charme, on peut dire, odorant, sans y attacher, au surplus, plus de prix au fond qu'elle ne vaut.

Est-ce toi qui souris? N'est-ce pas toi qui pleures?
Un songe te ramène encore à mon côté
Si brûlante... et l'amour fait de nouveau les heures
Trop rapides au soir d'un avril enchanté.

Parlons tout bas. Je t'aime. Une étoile nous guide
Ensemble vers la nuit secrète des sous-bois.
Ton âme comme l'onde est fuyante et limpide
Et seul ton cher silence est plus doux que ta voix.

De quel prestige use Philippe Chabaneix pour assembler en mots aussi familiers les éléments de sa séduction, les facettes de son chant? Aux deux derniers vers cités, et souvent cette rencontre en ses vers se répète, nous ne trouvons pas moins de cinq adjectifs (ou quatre adjectifs et un participe présent) entassés autour de trois noms, et deux fois répété le verbe être à la même personne, au même temps. Et ce n'est pas indigence, puisqu'il en résulte un effet précis, onduleux et parfait. Quel sortilège, dont, par bonheur, les ressources varient, si l'on s'en rapporte, par exemple, à cet autre poème :

Que septembre s'effeuille ou que bourgeonne avril,
Nos cœurs pleins de clartés ne sont pas sans mystère.
Où commence le songe, où se termine-t-il?
Une étoile a brillé lointaine et solitaire.

Une étoile a brillé sur les eaux d'un étang.
Ta bouche à mes baisers se refuse et se donne.
Le plaisir m'est fidèle et la peine m'attend,
Tout devrait m'étonner, et plus rien ne m'étonne.

La mesure en toute chose, la justesse, le choix, un arrangement sûr des syllabes le plus naturellement euphoniques, cette arabesque du style et ce don d'un rythme sans accents trop marqués et sans défaillance, c'est le miracle français, le miracle musical de la langue, de la poésie françaises. Philippe Chabaneix l'accomplit sans effort.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

François Mauriac: *La fin de la nuit*, Grasset. — Pierre Hamp: *Glück auf*, Nouvelle revue française. — Pierre Valdagne: *Mélanie Cocherot*, E. Fasquelle. — Binet-Valmer: *Le regard*, Flammarion. — Paul de Courlande: *Les maquignons à l'ombre du clocher*, Denoël et Steele. — Albert Marchon: *Trésor en Espagne*, Grasset. — Jean Lebrau: *Images de l'Aude*, Librairie H.-G. Peyre.

Quelques lecteurs se sont, naguère, montrés surpris du rapport que j'établissais entre Baudelaire, poète, et M. François Mauriac, romancier. Un livre comme *Thérèse Desqueyroux* me paraissait appartenir au genre même de fictions qu'eût écrites l'auteur des *Fleurs du Mal* (contemporain de *Mme Bovary...*) s'il avait réalisé son rêve de donner une suite en prose à son œuvre en vers. **La fin de la nuit,** que vient de publier M. Mauriac, où nous retrouvons justement l'empoisonneuse d'Argelouse, semble bien me donner raison. A cause de sa technique même, d'abord, éprouvée, et qui est celle du temps de Flaubert; de sa sensualité, ensuite; de la suggestion de son art nerveux et de son étrange pouvoir, en particulier, d'évoquer les odeurs... Enfin, Thérèse n'est pas qu'une héroïne ordinaire pour M. Mauriac. Elle est l'incarnation de la *fatalité du péché*. Fatiguée de vivre en lui, depuis dix ans, nous avoue-t-il dans sa préface, elle demandait à mourir. Mais il voulait que sa fin fût chrétienne... Comment lui assurer une telle fin? C'est proprement le problème du libre-arbitre que pose une telle question. Et l'on a pu dire, et j'ai pu être tenté de croire moi-même, qu'il y a quelque chose de janséniste en M. Mauriac. Thérèse s'en tirera-t-elle? Son père spirituel la tirera-t-il, plutôt, de la vie dangereuse où toute personnalité forte s'engage du fait de naître? La tirera-t-il, sans artifice, bien entendu, car M. Mauriac est psychologue et, de surcroît, réaliste?... Voyons donc. Ayant bénéficié d'un non-lieu après sa tentative d'empoisonnement de son mari, Thérèse s'est réfugiée à Paris et elle y achève une vie languissante, torturée par l'angine de poitrine. Comment a-t-elle vécu? Mal, on le devine. Sans amours ni amitiés; d'aventures (M. Mauriac ne nous en dit rien). Mettons : de courtes fantaisies et de distractions misérables. L'étonnant, c'est que son appétit de bonheur soit aussi vif, malgré l'âge et la maladie, qu'au temps de ses plus

belles années. Vaincue, mais non résignée, pour paraphraser le vers du poète, voilà comme la trouve sa fille Marie, un soir qu'ayant fui la demeure familiale des Landes, elle est venue sonner à sa porte. La petite a besoin d'aide. Elle est éprise d'un garçon du pays, Georges Filhot, qui fait pour le moment ses études au Quartier Latin, mais dont Bernard Desqueyroux ne veut pas pour gendre, et elle compte que sa mère lèvera les obstacles. Thérèse ne se souvenait plus qu'elle avait une fille. Mais, au récit de Marie, la voilà pareille au vieux cheval que soulève l'odeur de la poudre. Cette passion, s'en fera-t-elle la complice? Elle aspire à la paix; mais l'action la tente, avec tout l'inconnu qu'elle recèle; et c'est autant pour éloigner sa fille que pour s'humilier, goûter l'amère douceur du sacrifice, qu'elle fait à Marie — qui ne sait rien de son passé — l'aveu de son ancien crime; qu'elle lui promet, enfin, de lui abandonner sa fortune. Ainsi, Marie pourra se marier. Hélas! dès qu'elle voit Georges, son démon la ressaisit. Elle prend des attitudes, entre dans un rôle, et, sentant qu'elle trouble ce jeune homme inquiet, qu'il l'admire, s'abandonne à la joie criminelle d'être la rivale de sa fille — « une sotte » — et de triompher, par son intelligence et son charme, des avantages physiques de la petite. Elle ne réussit que trop bien. Marie à peine repartie pour Argelouse, Georges déclare à Thérèse qu'il l'aime. Cet aveu la comble. Et que pourrait vouloir de plus, malgré son goût pour la jeunesse, cette femme dont la mort habite la poitrine? Alors, avec un délice égal à celui qu'elle a éprouvé de se savoir préférée, il lui faut se faire prendre en horreur par Georges. Elle le confesse, en quelque manière, avec une lucidité atroce; le contraint de lire au plus obscur de soi, comme elle l'a fait lire en elle. La malheureuse! La torture qu'elle s'est sadiquement infligée est si forte qu'elle se persuade que Georges a souffert le même supplice. Mais il ne s'est pas tué en sortant de chez elle, comme elle l'a craint. Elle est seule à détenir ce pouvoir d'autant souffrir que de faire souffrir les autres; et le désordre se met dans son esprit. Elle a une crise de folie de la persécution, où s'atteste la violence des forces qu'elle ne cesse de susciter dans son âme, à chacune de ses pensées,

et qui s'y affrontent et s'y déchirent, à ses dépens... Un monstre, oui. Mais « elle appartient à cette espèce d'êtres (....) qui ne sortiront de la nuit qu'en sortant de la vie. Il leur est demandé seulement de ne pas se résigner à la nuit ». Vous voyez, maintenant, par quel biais M. Mauriac envisage la possibilité du salut ou du rachat de son héroïne qui finit, d'ailleurs, par rentrer à Argelouse où Marie finit par épouser Georges... Thérèse se sauvera parce que, si elle ne triomphe pas du mal qui est en elle, elle lutte constamment contre lui. Cette créature dont l'existence tragique a usé le cœur est aux yeux de M. Mauriac l'image même de la vie, où le bien et le mal ne cessent de se heurter. Rappelez-vous les plus fameux poèmes de Baudelaire, après cela. Mais si M. Mauriac atteint à une extraordinaire intensité psychologique dans plus d'un endroit de son récit, réussissant, alors, à nous guider ou à nous laisser l'impression de cheminer seuls, dans les replis les plus tortueux de l'âme, il abandonne, aussi, toute objectivité pour laisser le moraliste s'exprimer avec des accents lyriques quand son émotion l'exalte. Ce n'est plus le romancier qu'on entend, mais le poète, rattaché par un lien mystérieux à son personnage, et qui pense aux plus grands problèmes en parlant de lui.

Pas de prêtre plus exclusif du dieu-travail que M. Pierre Hamp. Ce dieu, ce n'est pas celui des professions libérales, ni des « bricoleurs » d'affaires, mais *le vrai, le pur* à mains noires, à jargon technique et qui, de ses fidèles — ou de ses esclaves — fait d'autres machines, aussi régulières que celles qu'ils mettent en branle et surveillent. C'est peut-être un idéal, c'est probablement la réalité — mettons de demain. Mais ce canon, pour celui qui n'a pas la foi entière, impossible d'y adhérer sans réserves. Impossible de réduire l'homme à *cela*. Impossible de le maintenir à bout de bras dans une extase provoquée, *artificielle*, et qui épuise par la tension. C'est pourquoi jamais M. Pierre Hamp, apportant avec **Glück auf** le plus complet document sur la Sarre et son industrie minière, et son âme minière, et même quelques problèmes accessoires, n'a plus agressivement mal écrit. Pour convaincre de cette noblesse du travail qu'il entend être la seule, il exagère dans son propre sens : pas un geste, ni un

terme omis dans le détail des besognes du sous-sol ou des bureaux d'ingénieurs; pas une manœuvre qui ne soit décomposée. Tout cela, comme dans les précédents romans, lié par des conversations-dissertations, une mince intrigue amoureuse, des vues sur des types pro-allemands ou pro-français, la controverse entre les deux thèses. Visiblement, M. Hamp est le premier à tenir ces ficelles pour méprisables. Pourtant, si mécanisé se voulût-on, on vient, comme les autres époques d'artisanat, de métiers moins collectifs, à des coquetteries... On a gardé le vieux réflexe : on se rhabille en civil, après l'ouvrage. Mais là, c'est pis, parce que très volontairement cherché : nœuds de cravate, frisure de la phrase, fleurs à la boutonnière — bref, mauvais goût ou manque de goût. L'auteur ne serait pas sérieux, sévèrement appliqué à la tâche qu'il a choisie, on croirait à une provocation : ce genre qu'affecte certain type d'ouvrier pour offusquer le bourgeois. Ce n'est que primarisme et qui ne veut pas se *déprimariser*, orgueil d'ignorer des sciences « vaines ». L'œuvre, fournie depuis vingt ou trente ans, est assez importante, l'homme qui s'y est attelé, assez fort (et son *Glück auf* connaît un assez beau succès) pour qu'on ne lui ménage pas ces vérités, grondeuses, mais utiles — et qui, pourtant, ne serviront de rien.

C'est un roman sans prétention, mais d'une veine réaliste excellente, que **Mélanie Cocherot** par M. Pierre Valdagne. D'aucuns trouveront même cynique, à cause du complet détachement dont elle témoigne, la façon dont l'auteur raconte les amours de Bernard Labuque, riche fils de notaire et peintre amateur, avec une belle couturière parisienne, collée — mais par impossibilité de se marier — à un ouvrier. Bernard est un dilettante, assez gentil, quoique fort égoïste comme tant de ses pareils (il lui arrive même, un jour, de se conduire comme un goujat); mais M. Valdagne n'a garde de faire de Mélanie une victime de ce viveur. C'est avec complaisance, il est vrai, qu'elle s'est laissé séduire, et si son homme se fâche quand il apprend « la chose », il agit plutôt par rancune de classe (il socialise) que par amour... On relève bien des remarques fines et sensées dans l'amusant récit de M. Valdagne, qui sait mettre le lecteur « en con-

fiance », c'est-à-dire lui donner le sentiment de la vraisemblance.

En appelant auprès de lui le fils qu'il a d'une servante, le mutilé de guerre Etienne de la Mandrerie, dont la vue est très menacée, comptait bien que, plus tard, cet enfant y verrait pour lui, serait « ses yeux », **Le regard** qu'il ne pourrait plus ouvrir sur le monde... Hélas! cela ne fut vrai que jusqu'au jour où l'enfant, devenu jeune homme, fut pris par l'amour et s'écarta de son père. La déception du malheureux est à peu près celle, non seulement de tous les pères, mais de quiconque fonde un espoir sur le dévouement d'autrui. Elle est particulièrement cruelle, cette fois. Pour lui donner tout son relief, M. Binet-Valmer, qui est lyrique, distribue autour mille chatoiements, mille élans du sentiment, mille effusions à la vie et à ses miracles, barbares ou consolants: Ce lyrisme gagne en puissance communicative d'être resserré ou concentré.

M. Paul de Courlande s'est, à son tour, amusé à écrire des luttes électorales en province. **Les Maquignons à l'ombre du clocher,** qui est son second roman, évoque, en effet, dans le Midi gascon, la région de la France la plus empoisonnée, je crois bien, de politique, tout un petit monde intrigant pour ou contre la candidature à la députation d'un certain M. de Val-Laroche... Les compromissions de ce gentilhomme et ses dilapidations choquent, jusqu'à la révolter, sa fille Aline qui m'a fait songer à la fois à une héroïne de Balzac et d'Octave Feuillet. Mais l'intrigue en elle-même compte peu, ici, où l'auteur s'est amusé, surtout, à croquer des types éternels. Il y a réussi, en amusant par contre-coup son lecteur, avec une malice digne de M. Bergeret, et en révélant, de surcroît, un sens très vif du dialogue.

Il ne faut pas chercher autre chose que des impressions de voyage *tra los montes,* malicieusement mais avec bonhomie traduites en une langue d'une rare souplesse dans **Trésor en Espagne,** par M. Albert Marchon. Sous prétexte de suivre un hurluberlu à la recherche d'une fortune abandonnée par Napoléon dans un souterrain de Castillo de Burgos, le héros de M. Marchon — qui est probablement M. Marchon lui-même — évoque une série de types, les uns

pittoresques, les autres ingénus ou goguenards — tous vrais, semble-t-il. C'est un divertissement aimable et de qualité.

Nous ne sommes pas loin, sous tous rapports, avec **Les Images de l'Aude,** de M. Jean Lebrau, du récit de M. Marchon, encore qu'il ne s'agisse, ici, que de notations et de souvenirs. C'est à son pays natal que M. Lebrau, qui est poète, et poète de talent, comme on sait, a consacré les pages de son petit livre. Vignes de son enfance, Haute-Vallée aux montagnes pyrénéennes, Carcassonne, Castelnaudary, voilà où M. Lebrau nous emmène. Il feuillette, plutôt, son carnet de notes ou son album de croquis. D'autres se seraient servis de ceux-ci ou de celles-là pour composer un grand « roman régionaliste ». M. Lebrau se contente de nous les livrer sans prétention ni malice, comme un enfant vous met sous le nez les fleurs toutes fraîches qu'il a cueillies...

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Parisienne, trois actes de Becque, à la Comédie-Française. — *Amants,* quatre actes de Maurice Donnay, à l'Odéon. — *Une femme sans importance,* quatre actes d'Oscar Wilde, à la Petite Scène.

Le hasard, qui seul fait bien les choses, vient d'organiser une sorte de rétrospective. Il nous a invités à jeter un coup d'œil sur ce que fut le théâtre dans le dernier quart du XIXe siècle, et il a présidé en moins d'un mois aux reprises de **La Parisienne,** qui est de 1885, d'**Une Femme sans importance,** qui est de 1892, et d'**Amants,** qui est de 1896 : un grand chef-d'œuvre et deux œuvres fort agréables. Le chef-d'œuvre se reconnaît à son air inaltérable : *La Parisienne* n'a pas bougé, elle ne présente aucune trace de vieillissement. Mais les autres portent, comme de nouvelles grâces, leurs rides et les signes de leur charmante désuétude. Rien n'est attendrissant comme le démodé lorsqu'il est supportable. Wilde et Donnay sont démodés et délicieux.

Comme il fallait bien que ce fût, le chef-d'œuvre à sa création connut la contestation, tandis que les œuvres aimables allaient aux nues. Le public — qui s'en étonnerait? — rejeta celle des trois pièces qui était du plus haut prix. Pauvre Becque! Heureusement pour lui, Paul de Saint-Victor était mort quand *La Parisienne* vit le jour. On imagine comme

il aurait parlé d'elle à la façon dont il avait arrangé sept ans plus tôt la *Navette,* quand au Gymnase on avait représenté cette esquisse dont *La Parisienne* est la forme achevée et définitive.

Il n'est pas inutile, pour nous autres critiques, de nous reporter de temps en temps au texte du feuilleton que Paul de Saint-Victor publia en novembre 1878. Nous y prendrons une salutaire leçon de modestie et, si nous en retirons le sentiment de la faillibilité de nos jugements, ce n'est pas en vain que nous l'aurons relu.

Passons, disait-il donc de *La Navette,* devant ce numéro sans nous arrêter. Elle exhibe le bas-fond des mœurs; la physiologie poussée à ce point ne se distingue plus de l'ichtyologie. Les personnages que *La Navette* met en scène n'ont pas de nom dans la langue honnête; c'est au catéchisme poissard qu'il faut aller chercher leurs vocables. M. Becque est un intransigeant dramatique qu'on voit reparaître à longs intervalles, au théâtre, pour y tirer un coup de pistolet qui, le plus souvent, fait long feu. Cette fois, il casse les vitres d'un aquarium: une horrible odeur de marée en sort, à mettre en fuite les moins délicats.

Que dirait Saint-Victor s'il sentait aujourd'hui cette odeur de marée s'exhaler dans l'auguste salle de la Comédie-Française, quand *La Navette* en fait les beaux soirs?

C'est dans les *Annales du Théâtre,* de Noël et Stoullig, que j'ai retrouvé ce petit morceau. Or, en feuilletant le volume qui le contenait, j'ai remarqué que *La Navette* faisait partie d'un spectacle coupé qui succéda à la reprise de *La Dame aux Camélias,* où six semaines plus tôt avait débuté Lucien Guitry.

Il avait dix-sept ans et ç'avait été un événement, presque un petit scandale. En effet, mécontent de n'avoir obtenu aux précédents concours du Conservatoire qu'un second prix, le jeune comédien avait renoncé à poursuivre ses études et avait été se faire engager au Gymnase. Or, à la suite des mêmes concours, une jeune cantatrice qui avait remporté, quant à elle, tous les premiers prix, avait signé un engagement à Bruxelles, sans doute au Théâtre de la Monnaie. On se souvenait encore, en ces temps reculés, que l'Etat — ce mot avait alors peut-être un sens — *en retour* (je cite Stoullig) *de*

l'éducation dramatique qu'il accorde gratuitement aux jeunes gens qui se destinent au théâtre, oblige ceux-ci à demeurer à la disposition des directeurs subventionnés pendant les deux ou trois années qui suivent leur sortie de l'école.

On se proposa de faire jouer cette vieille règle et les deux élèves, le comédien et la chanteuse, se trouvèrent exposés à des poursuites judiciaires. Assurément, on pouvait alléguer qu'ils étaient mineurs et, par conséquent, qu'ils n'avaient pu prendre aucun engagement valable; mais Montigny, le directeur du Gymnase, trouva plus expédient de payer, sans attendre, le dédit stipulé dans l'engagement primitif de son jeune pensionnaire, et il le fit débuter immédiatement, comme il en avait eu l'intention; Sarcey fut fort sévère pour ce nouveau comédien.

Il ne sait ni s'habiller, écrivit-il, ni se coiffer, ni faire sa figure. Il nous est arrivé avec une mèche de cheveux en accroche-cœur sur le front! Quelle mèche! La salle entière en a tressailli. Et des moustaches! Non, vous n'imaginez pas quelle figure lui donnaient ces moustaches! Ses habits lui remontaient dans le dos et faisaient des plis! Il jouait les bras collés au corps... Etc...

Sarcey continue, mais c'est ce dernier trait que je ne voulais pas manquer de rapporter, car il fait ressortir qu'à dix-sept ans, la première fois qu'il parut en scène, Guitry avait déjà cette sobriété de mouvements qui fut jusqu'à la fin de sa carrière un des traits de son talent, un des éléments, pourrait-on dire, de sa doctrine et celui peut-être dont s'emparèrent le plus aisément les comédiens qui se formèrent à son école.

Toute cette histoire des débuts de Guitry n'a point de rapports avec les trois ouvrages dont je me proposais de parler aujourd'hui, mais elle constitue cependant un document d'époque qui les rejoint. Elle est dans l'atmosphère du temps qui les vit naître. On voit à la fois ce qu'étaient le Conservatoire, les directeurs, et les critiques dans cette ère révolue, et l'on ne doit pas, en outre, oublier que Guitry fut, à dix-huit ans de là, le créateur d'une de ces trois comédies. A supposer que la pièce anglaise ait été traduite et représentée chez nous en même temps qu'à Londres, il aurait aussi bien pu figurer dans sa distribution initiale.

Elles ne sont point sans présenter entre elles des analogies essentielles, et bien plus qu'elles n'en ont chacune avec la pièce de Becque qui n'appartient pas à la même race intellectuelle. Je dirais volontiers que Wilde et Donnay sont de la même famille parce qu'ils sont influencés l'un et l'autre par le Bourget des débuts. *Cruelle Enigme*, son premier roman, avait paru en 1885, tout comme *La Parisienne*. Peut-être est-ce de Bourget qu'*Amants* et la *Femme sans importance* découlent en partie.

A mesure que la curiosité rétrospective va se saisir de ces années 1885 à 1896, il est assez possible que l'influence de Bourget apparaisse plus nettement. Et parce que les comédiennes vont se vêtir comme Thérèse de Sauve et comme Suzanne Moraine, nous allons prendre garde que les femmes qui s'habillaient ainsi avaient des âmes façonnées de pareille manière. La chose est particulièrement sensible lorsqu'on considère l'héroïne d'*Amants*. De dix ans plus jeune que les héroïnes de Bourget, Claudine Rozay a eu tout le temps nécessaire pour s'imprégner de leurs façons de sentir, sinon de leurs modes d'expression. Le mot *psychologie* jaillit spontanément de ses lèvres et elle le prononce comme les femmes d'aujourd'hui font pour le mot *psychanalyse*. Elles y enferment une idée de mystère dont la considération leur permet d'accroître la grande opinion qu'elles ont d'elles-mêmes, — à leur insu naturellement, et l'on étonnerait bien nos curieuses élégantes surréalistes en leur démontrant qu'elles se comportent exactement comme des héroïnes de Bourget lorsqu'elles se confient à quelque psychanalyste amateur ou professionnel. Le plus drôle, c'est que psychanalyste ou psychologue, celui qui les écoute est toujours le même. Sous un masque ou sous l'autre, c'est l'éternel amant dons son indispensable brutalité.

Wilde apparaîtrait peut-être avec une personnalité plus affranchie de celle de Bourget. D'abord, il est patent que l'éternel masculin le préoccupe davantage. Quoique extrêmement ami des femmes, la façon dont le héros d'une *Femmes sans importance*, lord Illingworth, se toque d'un beau jeune homme inconnu et veut en faire son secrétaire, a de quoi surprendre. Il se révèle ensuite que ce beau jeune

homme est son fils naturel et l'on peut mettre ce caprice au compte de la voix du sang.

Lord Illingworth, pour s'attacher sûrement ce garçon, se résout à en épouser la mère, sa maîtresse de jadis, qu'il abandonna et dont jamais plus il ne se soucia. Mais celle-ci refuse de se réconcilier en aucune manière avec lui; c'est ici que le caractère du personnage se développe dans un sens que l'on dirait spécifiquement wildien. Il semble en effet qu'un homme tel qu'on nous le peint, qui a tous les prestiges, nom, fortune, intelligence et le reste, s'il se propose de reconquérir la femme même qu'il a le plus cruellement outragée, avec un peu de diplomatie et de sollicitude, doit y réussir comme il voudra, en se jouant. Lord Illingworth, au contraire, joue cette partie avec une impertinence et une absence de souplesse qui lui donnent partie perdue d'avance. Il semble vraiment qu'une incroyable perversité l'entraîne à agir contre ses désirs et contre ses intérêts. Il est bourreau de lui-même, par excès d'élégance, et l'on sait bien que c'est de cette manière que Wilde se précipita vers les catastrophes de son existence, sans rien faire pour les rendre évitables comme elles auraient peut-être pu l':tre.

Et d'ailleurs, je me demande s'il faudrait se donner beaucoup de mal pour rencontrer un pareil artisan de son propre malheur chez Bourget.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jean Perrin: *Grains de matière et de lumière*, Hermann. — Hans Reichenbach: *Atome et cosmos*, traduction Maurice Lecat, Flammarion. — Mémento.

Dans la remarquable collection des *Actualités scientifiques et industrielles*, Jean Perrin, prix Nobel de physique, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne, vient de publier quatre fascicules, sous le titre **Grains de matière et de lumière.** Les quatre parties sont intitulées respectivement: *Existence des grains, Structure des atomes, Noyaux des atomes, Transmutations provoquées.*

Chacune de ces quatre parties est accompagnée d'une table analytique, qui passe en revue les sujets traités:

1° Molécules. Structure des cristaux. Atomes. Propriétés

qui trahissent la discontinuité de la matière. Rayons cathodiques. Inertie de l'énergie. Electrons. Photons.

2° Rayons positifs. Nombres atomiques. Rayons X caractéristiques. Photoluminescences. Activation des molécules. Valences.

3° Radioactivités de diverses espèces. Hypothèse des ergons.

4° Barrières de potentiel. Neutrons et positrons. Rayons cosmiques. Matérialisation des photons. Genèse de radioéléments.

Il est bien difficile de résumer en quelques lignes un tableau d'ensemble aussi nourri et aussi condensé. Quelques citations pourront au moins nous donner une idée de la précision de l'exposé:

Les dimensions moléculaires sont, aux objets microscopiques, à peu près ce que ceux-ci sont aux objets juste perceptibles à l'œil nu (I, pp. 14-15).

Le noyau tient moins de place dans l'atome que le Soleil n'en tient dans une sphère englobant l'orbite de Neptune (II, p. 13).

Après cinquante ans de succès de la théorie qui attribuait à l'inertie une origine électromagnétique (J. J. Thomson, 1880), nous sommes conduits à penser de nouveau que, du moins pour sa plus grande part, l'inertie de la matière *n'est pas* liée à sa charge électrique (IV, p. 34).

Il convient cependant de présenter un certain nombre de critiques d'ordre didactique. Regrettons notamment que Jean Perrin emploie *au hasard* les expressions « éléments » et « corps simples », « combinaisons » et «corps composés »; qu'il parle constamment « du rapport de la charge à la masse », alors que la seule tournure correcte serait « quotient de la charge par la masse ». Enfin signalons quelques flottements dans la nomenclature des nouveaux corpuscules: je ne vois aucune objection à l'opposition « négaton-positon » (à la place d'*électron-positron*), à la condition de rester logique avec soi-même, car rien ne justifie « électrogène » au lieu de *négatogène*, non plus qu' « électron-volt » ou « volt-électron » (au hasard), alors qu'il faudrait parler de *négaton-volt*.

Mais tout cela n'est que peu de chose. Il faut savoir gré

à l'auteur d'avoir donné un exposé fort accessible et très complet des théories modernes de la physique.

§

Hans Reichenbach, professeur à Istamboul, dont nous avons présenté précédemment un exposé d'intérêt général (1), se place à un tout autre point de vue. Dans **Atome et cosmos,** il s'applique à tirer certaines conséquences philosophiques de la physique moderne. Il passe successivement en revue l'espace et le temps, le rayonnement et la matière, puis, dans un dernier chapitre, il montre comment l'expérience modifie nos conceptions séculaires sur la causalité et la probabilité.

C'est un livre que tout esprit cultivé doit lire et notre approbation serait sans réserves si la traduction n'était pas *extrêmement médiocre:* trois pages du *Mercure* suffiraient à peine pour un copieux erratum, et il faut nous contenter de quelques exemples.

1° *Des non-sens:* transparence pour la lumière polarisée (p. 163), réactionaliser (p. 219), substances corporelles (pp. 80, 130, 139, 140, 175, 191, 200).

2° *Du pathos:* « Les autres ondes ne nous sont cognoscibles que par la médiation d'appareils » (p. 116).

3° *Des erreurs* sur la théorie cinétique (p. 143) et l'énergie du spectre (p. 129). « Science naturelle » est mis pour *science de la nature* (pp. 38, 44, 86, 123, 172, 177, 225, 259, 272); « atome », tantôt pour *molécule* (p. 185), tantôt pour *noyau* (p. 191), tantôt pour *ion* (p. 225); « urane » pour *uranium* (pp. 193, 199, 222); « atomistique » pour *atomique* (*passim*); « éclat » pour *éclairement* (p. 92); « intervalle à étincelle » pour *éclateur* (p.110); « déviation » et « déflexion » pour *incurvation* (pp. 69, 70, 172, 253, 261).

4° *Des étrangetés:* perscrutation (p. 51), rétrogression p. 133), recognition (pp. 21, 34, 37, 59, 124, 151, 178), subversion (pp. 19, 91, 123, 139), concaténation (pp. 50, 297), paroi vitreuse (p. 171), effet ombral (p. 171), inane (pour absurde, p. 253), éjecter (pour lancer, pp. 184, 185), irradier

(1) *La philosophie scientifique (vues nouvelles sur ses buts et ses méthodes)*, traduction Ernest Vouillemin, introduction de Marcel Boll, Hermann. Cf. *Mercure de France*, 15 décembre 1932, pp. 619-622.

(pour émettre, p. 206), macule (pour tache, p. 227), amission (pour perte, p. 210), métrotechnique (pour métrologie, p. 16), visualiser (pour représenter, p. 129), détecter (pour déceler, pp. 30, 31, 106, 113), référer (pour recourir, p. 80), réverbérer (pour réfléchir, pp. 128, 236, 239), véloce (pour rapide, p. 155).

Il est vraiment regrettable, à tous les points de vue, que l'aphorisme *traduttore, traditore* ait trouvé ici une éclatante occasion de s'appliquer...

Mémento. — La littérature scientifique vient de s'enrichir de deux ouvrages cocasses et sans aucun intérêt: *Le grand secret de l'univers*, par P. Llambi Campbell, ambassadeur de la République Argentine, et *L'onde, énergie gratuite*, par A. Dard, ingénieur. Ce sont des absurdités à jet continu, publiées par des lecteurs de Charles Nordmann et de Maurice Maeterlinck...

Dans notre chronique du 15 décembre 1934, nous reprochions à Pierre Rousseau, dans l'*Œuvre*, d'ignorer Ernest Rutherford, « qui, en 1919, mit en évidence le *proton*, dans la première transmutation artificielle qui ait été réalisée ». C'est avec plaisir que, dans le même journal (20 février 1935), nous avons rencontré sous la même signature: « La création d'éléments nouveaux a été réalisée en 1919 par Rutherford en bombardant l'azote à l'aide de projectiles ultra-rapides ». La vérité est en marche... Il faut espérer que, maintenant, rien ne l'arrêtera plus.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Michaïl Manoïlesco: *Le Siècle du Corporatisme; doctrine du Corporatisme intégral et pur*, Alcan. — Jean Lescure: *Le nouveau régime corporatif italien, loi du 5 février 1934, cartels et trusts*, Domat-Montchrestien. — Eugène Mathon: *La Corporation, base de l'organisation économique*, Berger-Levrault. — Mémento.

On parle beaucoup de corporatisme en ce moment, et nos grands-pères du temps de la Révolution, qui avaient si impitoyablement supprimé toutes les corporations, seraient bien surpris, s'ils revenaient, à les voir ainsi acclamées et réclamées de toutes parts. Justement, divers volumes récents nous permettent d'en parler: **Le Siècle du Corporatisme,** par Michaïl Manoïlesco, ancien ministre roumain et professeur d'économie politique à Bucarest; **Le Nouveau Régime corporatif italien** par Jean Lescure, professeur à la Faculté

de Droit; et enfin **La Corporation, base de l'organisation économique,** par Eugène Mathon, le grand industriel roubaisien bien connu.

Comme je l'indiquais, nos pères ont vécu pendant de longs siècles sous le régime corporatif et je crois bien que le *Livre des Métiers,* de Boileau, écrit sous saint Louis, avait encore force de loi quand Turgot, en 1776, supprima maîtrises et jurandes; elles ressuscitèrent, d'ailleurs, aussitôt, après sa chute du pouvoir, mais la Révolution supprima de nouveau et cette fois définitivement toutes les corporations. Néanmoins l'ancienne institution gardait beaucoup de partisans, et la loi du 21 mars 1884, relative aux syndicats professionnels fut un premier pas vers le rétablissement de la corporation. On propose maintenant d'en faire un second et décisif.

Les syndicats professionnels sont insuffisants, nous dit-on, pour trois raisons: les diverses professions ne sont pas en liaison entre elles; les syndicats, n'étant pas obligatoires, sont gênés par les dissidents, et n'ayant pas d'autorité réelle sur leurs membres, ne peuvent pas prendre les décisions qui sont nécessaires. Aussi demande-t-on autre chose: la vraie corporation englobant tous les membres, patrons et ouvriers, d'une même profession, ou d'un ensemble de professions voisines et ayant mission de résoudre toutes les difficultés tant d'ordre économique que d'ordre social. Mais comment cette mission s'accomplira-t-elle? Pour M. Eugène Mathon, les solutions économiques seront données uniquement par les chefs d'industrie , et cela semble très judicieux, mais sera-ce admis par les partis politique plus ou moins socialistes? Et les solutions sociales résulteront d'une collaboration loyale entre patrons et ouvriers, mais les mêmes partis ne demanderont-ils pas la subordination des premiers aux seconds?

Il est à craindre, en effet, au moins en France, que l'esprit politicien vienne tout fausser, et que la corporation, si elle est organisée par l'Etat, ne soit entre les mains des socialistes qu'un instrument de domination pour arriver à cette dictature du prolétariat qui est leur but absolu. Rien ne sera plus facile que de transformer la corporation en

institution politique filiale de la C.G.T. Et alors, les membres de la corporation, tant ouvriers que patrons, verront les inconvénients qu'il y aura ainsi à lui donner autorité et pouvoir de discipline. La liberté y sera certainement moins bien défendue que dans les assemblées politiques, et peut-être certains apôtres actuels du corporatisme se diront: Comme la corporation était belle avant de naître!

Contre cette intoxication politicienne des corporations, le fascisme italien a pris les précautions les plus décisives. Théoriquement les conseils directeurs des corporations (il y a, en ce moment, 30 corporations organisées) sont constitués sur la base de la représentation paritaire, autant d'ouvriers que de patrons, mais, d'abord, les associations professionnelles qui proposent ces représentants sont des associations très filtrées, très surveillées, où n'entrent que des patrons fascistes et des ouvriers fascistes, et elles ne font que proposer, les nominations étant faites par le chef du gouvernement sur la proposition du ministre des Corporations. Donc, c'est Mussolini qui tient en mains toutes les nominations. Notons encore que dans chaque conseil, en sus de la représentation paritaire, il y a 2 ou 3 membres, techniciens, coopérateurs, etc. qui sont également nommés par le Duce, et qui départageraient vite les paritaires si, par hasard, ouvriers et patrons s'affrontaient obstinément.

Au-dessus des corporations et de leurs conseils, il y a un Conseil national des corporations comprenant 7 sections (professions libérales, industrie, agriculture, commerce, transports maritimes-aériens, transports terrestres, assurances), dont les membres sont désignés (plutôt proposés, car c'est le Duce qui nomme et qui révoque) par les divers syndicats nationaux fascistes et confédérations nationales fascistes des corporations elles-mêmes fascistes; par conséquent, on est tout à fait en famille, et la route est complètement fermée à tous les patrons, ouvriers et techniciens d'esprit antifasciste. C'est le Duce qui est le maître absolu de tout, absolument de tout. Ce qui ne veut pas dire, d'ailleurs, qu'il se prononcera toujours en faveurr des patrons contre les ouvriers; très probablement, ce sera le contraire, et le Duce ne sacrifiera

les intérêts des ouvriers que lorsque l'intérêt général, et non patronal, l'exigera d'une façon évidente.

Tout cela est très bien conçu et admirablement construit. Mussolini est un Romain, cela se voit. Son œuvre durera-t-elle autant que le Colisée? Assurément non, puisque tout ce qui est humain change, mais elle durera très longtemps et peut-être ne disparaîtra-t-elle jamais complètement. Et sans doute les libéraux lui objecteront: qu'arrivera-t-il si, un jour, les révolutionnaires prennent le pouvoir et retournent contre les fascistes leurs propres armes? Mais à cette question, le Duce répondrait certainement: d'abord, les révolutionnaires ne prendront pas le pouvoir par élections, puisque c'est moi qui fais les élections; et quant à le prendre par attaque à main armée, qu'ils essayent!

Malgré tout, je ne crois pas que cette architecture soit à imiter chez nous. Nous pourrions nous défendre contre l'esprit révolutionnaire par des moyens aussi efficaces sans être aussi drastiques. Et sans doute on pourra dire qu'une corporation n'est pas une société politique, et que ses représentants pourront sortir d'une autre source que l'élection; toutefois, cette emprise universelle du Duce sur tous les groupements professionnels de sa nation ne nous semblerait pas un modèle à suivre; nous faisons davantage confiance au bon sens et la sagesse des citoyens (hélas! comme souvent nous avons tort!). Dans mes *Leviers de commande*, j'ai proposé des délégations économiques jouant à peu près le rôle de ces corporations (sauf les professions libérales) et qui sont à la fois plus indépendantes du pouvoir central et non moins capables de résister à l'action socialiste: par exemple les 300 membres de la délégation agricole sont nommés 50 par l'Académie d'agriculture, 100 par les Chambres d'agriculture, 100 par les syndicats agricoles et instituts agronomique, et 50 par les Associations ouvrières agricoles. Assurément, on ne peut pas répondre que quelque moscoutaire ne se glissera pas dans ce grand groupement, mais il n'y exercera pas d'action décisive, et s'il y tempête un peu, peut-être ne sera-ce pas mauvais que ses collègues entendent le grondement de la rafale, tandis que les 18 membres de la section agricole du Conseil national des corporations italiennes n'entendront

jamais rien du tout, que la voix du Duce, et la musique finira par leur sembler un peu monotone.

Je ne puis donc me rallier (mais qu'importe mon opinion?) ni à la conception fasciste ni à celle de nos corporatistes (La Tour du Pin, Eugène Mathon, etc.), ni non plus à celle de M. Manoïlesco qui semble supprimer complètement le Parlement politique, qu'ont gardé tous les pays aujourd'hui, pour le remplacer par un Parlement corporatif composé de deux Chambres: une Chambre corporative économique, et une Chambre corporative non économique (armée, église, magistrature, université, santé, etc.), car je ne vois pas du tout comment ces deux Chambres pouront trancher des questions de droit civil, commercial, pénal ou autres; et je ne vois pas trop non plus comment elles pourront s'opposer à des mesures gouvernementales qu'elles désapprouveraient. Je crois que le plus simple est encore de s'en tenir à nos vieilles constitutions parlementaires qui ont fait leurs preuves de bonnes qualités, et qui ne font en ce moment preuve de mauvaises qualités que parce qu'elles ont été faussées par les politiciens. D'où mon *Delenda Carthago:* dépoliticianiser le pays! Il n'y a rien pour l'instant à changer à la Constitution (un peu plus tard, il faudra se résoudre au voyage à Versailles pour dépoliticianiser le Sénat), mais il y a beaucoup à changer à nos usages constitutionnels, et surtout à notre mentalité politicienne: nous sommes intoxiqués jusqu'aux moelles par la syphilis socialiste, et nous n'aurions pour guérir qu'à prendre les dépuratifs qu'un véritable homme d'Etat nous présenterait, mais ces dépuratifs personne, ni Clémenceau en 1919, ni Poincaré en 1926, ni Doumergue en 1934, ne nous les a présentés; alors gardons provisoirement nos quelques centaines de tréponèmes pâles et même pas pâles.

MÉMENTO. — Edgard Milhaud et autres: *Organisation des échanges et création de travail,* Recueil Sirey. Ce gros volume auxquels ont collaboré plusieurs économistes étrangers: Beckarath, Walter Zender, Rittershausen, Küttel, Heilpérin, propose un certain nombre d'arrangements internationaux qui relèvent tous, un peu, de l'économie dirigée. M. Edgard Milhaud, professeur d'économie politique à l'Université de Genève, a des tendances très étatistes et même

collectivistes. Que l'on commence par abaisser les tarifs douaniers et par assainir les monnaies, cela sera plus efficient que toutes les organisations artificielles que prônent ces Messieurs. Plus simple aussi; ce qui ne veut pas dire plus facilement réalisable. Tous les pays semblent de plus en plus s'installer dans les systèmes des marchés fermés et des monnaies dévaluées. — Goulven Mazeas : *Social-fédéralisme,* préface d'Armand Charpentier, Editions de la Bretagne fédérale, 15, rue François-Elleviou, Rennes. Toute une série d'absurdités ou de naïvetés: que le capitalisme est le fléau principal, que le paupérisme et le bellicisme sont les produits du mensonge démocratique, que le social-fédéralisme mettra fin à toutes les guerres, etc. On se demande comment on peut écrire de pareilles niaiseries. — Charles Oulmont: *La Parole est aux jeunes,* Berger-Levrault. Voici qui est plus sérieux. C'est une enquête sur les jeunes gens et les jeunes filles d'aujourd'hui. Il y a là beaucoup de notes de fine psychologie. Hélas, la jeunesse est soumise à un tel régime d'intoxication politicienne que toutes les craintes sont possibles pour l'avenir. Un chapitre est intitulé: Fermez l'école sauf sur les étoiles. Ceci bien compris pourrait être un bon programme, mais une école où l'on ne parlerait que des étoiles, c'est-à-dire de l'idéal, même bon (et sera-t-il bon?) serait bien insuffisante; il faudrait qu'on y apprît aussi à lire, écrire et compter. Cela va sans dire? Cela irait mieux encore en le disant. — Noël Arno: *France* 1934. Editions du Chancelier, 10, rue Séguier. Un curieux petit livre écrit sous formes de maximes. L'auteur dit: il n'y a pas un moment à perdre pour mettre à la retraite d'office les vieilles équipes: place aux forces neuves, etc. Soit! Mais dans quel sens agiront ces forces neuves? On nous convie tour à tour à la recherche d'une élite, d'une organisation, d'un oracle, de la paix. Si on se mettait aussi à la recherche du bons sens? — MM. Georges Bohn, Georges Hardy, Paul Alphandéry, Georges Lefebvre, E. Dupréel : *La Foule,* Centre international de synthèse. Alcan. Série d'excellents exposés sur le grégarisme, la foule dans les sociétés primitives, les foules historiques (religieuses, révolutionnaires), l'opinion publique. Tout ceci ne dispensera pas de recourir aux anciens ouvrages de Tarde, Le Bon, Sighele, etc., cités dans la substantielle bibliographie qui termine le volume. — Dans la *Revue des deux mondes,* une bonne étude d'Albert Buisson: « Sur la route du libéralisme ». — Dans *L'Espoir français,* 38, rue de Liége, d'excellents numéros, notamment le dernier, 8 février 1935, résumant les campagnes faites par cet hebdomadaire pendant un an en vue du redressement national et de l'assagissement social.

HENRI MAZEL.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Claude Gevel: *Deux carbonari: Napoléon III et Orsini* (Emile-Paul).

M. **Claude Gevel** nous donne à relire une page d'histoire que des événements récents rendent d'une brûlante actualité. Le 14 janvier 1858, se donnait à l'Opéra, alors situé rue Le Peletier, une représentation de gala, à laquelle Napoléon III et l'impératrice Eugénie devaient assister. Au moment où leur voiture arrivait à hauteur du théâtre, trois bombes, jetées du milieu de la foule sur le cortège, éclatèrent soudain. Des cavaliers de l'escorte furent tués, la voiture impériale renversée, ses chevaux affreusement mutilés. Leurs Majestés, échappées par miracle à la mort, parurent un moment dans leur loge, pour rassurer les spectateurs, qu'avait émus le bruit des explosions, puis, sans attendre la fin du spectacle, regagnèrent les Tuileries, au bruit des acclamations populaires.

Leurs Majestés auraient pu lire un mauvais présage dans le programme du spectacle, composé de fragments d'opéras, dont les titres seuls évoquaient des histoires de conjurations (*Guillaume Tell, La Muette de Portici*), de décapitation et d'assassinats de têtes couronnées (*Marie Stuart, Gustave III*). Il est vrai que ce sont là les thèmes les plus ordinaires des opéras de l'âge romantique où tous les peuples aspiraient à la liberté. Néanmoins, le ballet de *Gustave,* qui figurait au programme, se trouvait si peu en situation, après l'attentat, que la direction, faute de ne pouvoir le supprimer complètement, jugea prudent de le réduire à sa plus simple expression. Par contre, augure rassurant, le même soir, le prince Jérôme donnait une fête, où des artistes de la Comédie-Française jouaient: *Quitte pour la peur,* d'Alfred de Vigny. Quitte pour la peur pouvait servir de mot de la fin à cet attentat, du moins pour le couple impérial, car il avait fait, autour de lui, 158 victimes, dont 12 morts.

Le plus étrange, c'est que le préfet de police, Piétri, n'avait rien tenté pour le prévenir. Pourtant, le directeur de la Sûreté générale, Damase, qui savait la présence à Paris, où ils se cachaient, des conjurés, venus tout exprès de Londres et de Bruxelles, l'en avait avisé. Piétri avait négligé de les

faire rechercher, comme son devoir l'exigeait. Il ne pardonnait pas à Damase de l'avoir remplacé à la Sûreté générale. Peut-être ne lui déplaisait-il pas de faire rejaillir sur lui la responsabilité de son inaction. La carence de la police tiendrait donc, ici encore, à une rivalité de pouvoirs. Mais l'on peut se demander si Piétri ne préférait pas attendre, pour intervenir, que l'attentat eût reçu un commencement d'exécution. Connaissant d'avance l'identité des conjurés, ce serait pour lui un jeu facile de les retrouver, et leur arrestation rapide lui donnerait renom de diligence et d'habileté. Un incident assez troublant, que nous rapporte M. Gevel, viendrait à l'appui de cette hypothèse. Vingt-cinq minutes avant l'heure fixée pour l'arrivée du cortège impérial, les sergents de ville avaient arrêté aux abords du théâtre pour refus de circuler un individu qui fut trouvé porteur d'un poignard, d'une bombe et d'un pistolet. C'était Piéri, l'un des conjurés. Or, l'officier de police Hébert, qui commandait le service d'ordre, se contenta de le faire garder à vue, sans s'inquiéter de la présence possible de complices autour de lui. Hébert avait le temps pourtant de s'en assurer. C'eût été de sa part une mesure de prudence élémentaire que de faire déblayer les abords du théâtre et d'y interdire au besoin toute circulation. On peut donc supposer qu'il avait reçu des instructions en conséquence.

Piétri n'ignorait pas que l'instigateur du complot était le comte Félice Orsini et qu'il s'agissait d'une vengeance carbonariste.

Les *Carbonari*, révolutionnaires italiens, s'étaient proposé d'arracher leur patrie au joug de l'Autriche et d'assurer son unité territoriale, morcelée entre plusieurs souverains, dont les plus importants étaient le roi de Naples, le duc de Toscane et le Pape. Louis-Napoléon, dans sa jeunesse, en 1830, s'était affilié à eux, d'abord, nous dit M. Gevel, parce qu'il portait l'âme d'un aventurier, farci d'idées romanesques, ensuite parce qu'ambitieux sans scrupules, mais isolé et pauvre, il jugeait utile, pour ses secrets desseins, de s'appuyer sur une force occulte, admirablement organisée. Croyant à son étoile, il ne désespérait pas de porter, un jour, une couronne. Celle de France semblait à jamais lui

échapper, puisque Louis-Philippe venait de la ceindre et qu'il avait des fils appelés à lui succéder. Même dans le cas inespéré d'une restauration bonapartiste, Louis-Napoléon devait s'effacer devant son frère aîné, Napoléon-Louis, à qui le sceptre revenait de droit, à moins qu'il ne fût dévolu au duc de Reichstadt. C'est donc ailleurs qu'il devait tourner ses vues. Il songea un moment à se faire élire roi de Pologne, mais la mort de son frère aîné (1831) ,bientôt suivie de celle du duc de Reichstadt (1832), étant venue inopinément lui déblayer les voies, il lui fut permis de prendre figure de prétendant légitime. Les *Carbonari*, qui avaient des ramifications en France et qui y correspondaient avec toutes les sociétés secrètes, pressées d'instaurer la République démocratique et sociale universelle, ne pouvaient s'empêcher de faire une active propagande en sa faveur, puisqu'il affichait des idées libérales et qu'il avait prêté serment de les servir en toute occasion. C'est ainsi qu'ils facilitèrent ses deux tentatives de Strasbourg (1836) et de Boulogne (1840), son évasion du fort de Ham, et qu'ils ne furent pas étrangers à la vague de popularité qui — Louis-Philippe disparu, — le fit élire président de la République. Ils se félicitaient de voir l'un de leurs frères devenu chef d'Etat. Cette élection était pour eux riche de secrètes promesses.

Ils allaient bientôt déchanter. Louis-Napoléon, sous le faux prétexte de les servir, envoie un corps expéditionnaire en Italie, dont le véritable but était de rétablir, à Rome, le pape qu'ils en avaient chassé. C'était, pour lui, une façon de se concilier les voix de droite, en majorité à l'Assemblée nationale, outre que, méditant déjà son coup d'Etat, il rêvait de se faire sacrer Empereur par le Souverain Pontife. Il n'en put jamais obtenir que son parrainage pour le prince impérial, ce qui n'a pas porté chance à ce dernier, puisqu'il ne devait pas régner et qu'il fut massacré par les Zoulous.

Le coup d'Etat porte à son comble la fureur des *Carbonari*. Ils décrètent la mort de l'homme, deux fois traître à ses serments, puisqu'il avait trahi la cause italienne et l'idéal républicain. Dès 1852, les attentats contre lui se succèdent, ceux de l'Hippodrome, de l'Opéra-Comique, ceux de Kelsch, de Pianori, de Tibaldi, de Grilli, de Bartoletti, sans compter

la tentative de déraillement du train impérial entre Boulogne et Lille, mais tous ces attentats avaient échoué, et celui d'Orsini était d'une autre importance. Nul n'était de nature plus propre à inquiéter l'Empereur, car, cette fois, son passé d'aventurier risquait d'être publiquement démasqué au cours des débats. C'est entre les mains d'Orsini qu'il avait, jadis, prêté le serment de *Carbonaro*. Tous deux avaient fait le coup de feu contre les gendarmes autrichiens et participé au soulèvement des Romagnes. Les deux complices se retrouvaient aujourd'hui face à face, l'un menacé dans sa vie, mais l'autre, circonstance plus grave, menacé dans son honneur. Que dirait le peuple de France s'il apprenait tout à coup que son Empereur était un ancien rebelle, un ancien affilié à une association terroriste? Il ne fallait pas qu'au cours des débats le mot de *carbonaro* fût prononcé.

Napoléon III s'humilie jusqu'à déléguer Piétri à Orsini, dans sa prison, pour acheter son silence, et l'amener à une transaction. Qu'il consentît à ne pas ébruiter le rôle du souverain dans les insurrections carbonaristes, les armées françaises interviendraient pour libérer l'Italie. Si méfiant qu'il fût des intentions réelles de l'Empereur, Orsini, moins soucieux de ses propres intérêts que de ceux de sa Patrie, accepta, histoire de tenter sa dernière chance.

Néanmoins, les débats dont l'Empereur se méfiait furent, sur son ordre, expédiés en deux séances. Il fallait en finir au plus vite, crainte d'incidents regrettables toujours possibles. Il s'en produisit un, provoqué par une réflexion imprudente du Président du Tribunal, qui reprochait à l'accusé d'avoir trahi le serment qu'il avait fait jadis de ne plus recourir au crime. « Craignez par une telle déclaration, avait riposté Orsini, de faire rougir le buste qui est au-dessus de vous. » D'autres allusions furent faites par l'avocat de la défense, Jules Favre, qui regrettait de ne pouvoir parler librement, mais que le tribunal se garda bien de relever, et qui furent supprimées des comptes rendus des journaux, soumis à la censure.

Orsini fut condamné à la peine de mort avec ses deux complices principaux, Piéri et Rudio. Un troisième, Gomez, fut condamné aux travaux forcés. Il ne fut pas question d'un

quatrième, qui n'avait pas attendu la visite domiciliaire des agents de police pour s'éclipser. C'était Crispi, le futur ministre italien, qui ne cessa jamais de poursuivre la France de sa haine, et qui dirigea, plus tard, contre elle, la menace de la Triple Alliance.

Napoléon III voulait gracier les condamnés, mais le Conseil privé, qu'il avait réuni dans cette intention, s'y opposa en raison du grand nombre de leurs victimes et de la répercussion fâcheuse que cette mesure de clémence aurait dans l'opinion publique. Orsini mourut courageusement en criant: « Vive la France! Vive l'Italie! »

En somme, il avait tenu sa parole. Il n'avait *accusé* personne, au cours des débats. L'Empereur allait tenir la sienne en aidant l'Italie à relever le drapeau de son indépendance. A vrai dire, cette pensée ne l'avait jamais quitté, et, s'il avait tant tardé à la réaliser, c'était par suite de circonstances indépendantes de sa volonté. Il lui fallait, d'abord, s'assurer de la neutralité de l'Angleterre et se concilier la Prusse. Ce n'est qu'à ce moment que les armées françaises purent, sans danger de conflagration générale, venir à Turin où les appelait Victor-Emmanuel ,et faire triompher sa cause à Palestro, à Magenta et à Solférino. Encore des soucis diplomatiques intervinrent-ils pour obliger Napoléon III à des accommodements. Le traité de paix qu'il imposa à l'Empereur d'Autriche vaincu, s'il lui enlevait la Lombardie, lui laissait la Vénétie. Et si le Pape restait maître de Rome, c'est que le parti catholique, alors tout puissant en France, en même temps que la révérence que l'Empereur devait au parrain de son fils, ne lui permettaient pas de porter atteinte à son pouvoir temporel. Ce n'est qu'en 1870, dans l'année même qui vit la déchéance de Napoléon III, que les armées de Victor-Emmanuel entrèrent victorieuses dans Rome. Et comme la Vénétie avait fait retour à l'Italie en 1866, le rêve d'Orsini devenait, dès lors, un fait accompli. Le grand patriote italien pouvait s'en réjouir dans sa tombe. Il avait définitivement gagné la partie.

ERNEST RAYNAUD.

VOYAGES

Louis Laloy: *Miroir de la Chine*, Desclée de Brouwer. — Marc de Mazières: *Promenades à Fès*, les Editions de Moghreb, Casablanca.

Un copieux volume est celui qu'apporte M. Louis Laloy sur cet Empire céleste qui ne semble pas encore prêt à nous livrer ses énigmes. **Miroir de la Chine,** tel est le titre de cet ouvrage qui, sans doute, contribuera à en éclairicir au moins quelques parties. Le voyageur fait d'abord escale à Port-Saïd, où les passagers ont fort à faire pour se défendre contre l'insistance des indigènes qui à toute force veulent placer leurs « souvenirs ». C'est ensuite Djibouti, où les mêmes scènes se reproduisent; puis Colombo, avec la visite d'une pagode; Singapore où l'on prend contact avec les éléments chinois, Saïgon, que l'on visite et au sujet de laquelle d'intéressants détails sont apportés sur la mentalité indigène; Hong-Kong, colonie anglaise depuis 1842, qui offre une extraordinaire activité. Et enfin, c'est l'arrivée à Changhaï qui est la véritable porte de la Chine et où le voyageur attendu assiste à une grande fête, ce qui nous en vaut une curieuse description. Le lendemain, invité au restaurant par un ami chinois, le déjeuner est troublé par le voisinage d'une noce dont les instruments de musique font tant de bruit que toute conversation est impossible. Heureusement, au dessert, cela se calme un peu pour permettre aux chanteuses de se faire entendre. De Changhaï à Hang-tchéou, le train express est confortable et fait le trajet en cinq heures; le repas servi au wagon-restaurant est au goût américain. Une auto conduit au temple qui est à mi-hauteur de la colline, la tour domine les arbres. On y accède par une chaussée de pierre; elle a treize étages marqués par les toitures qui la ceignent. Le bouddhisme a été prêché dans l'Inde au VI[e] siècle avant l'ère chrétienne; de là, il a gagné la Chine et le Japon, il est également la religion nationale des Tibétains et des Mongols. Nankin est de nos jours la capitale politique de la Chine; après une période assez difficile, il semble que la ville veuille se réveiller. On construit en pierre, en ciment; on trace des voies de communication...

Le volume rappelle les événements politiques qui se déroulèrent dans le pays et le rôle important que joua Sun-Yat-Sen. On lira avec attention les pages consacrées aux récriminations locales et certaines chroniques qui sont presque de l'histoire. Pékin, n'étant plus capitale, a pris le nom plus modeste de Peï-ping; elle demeure la capitale intellectuelle, ville de musées et d'universités. Bien qu'ayant une automobile à sa disposition, M. Louis Laloy, pour ses courts déplacements, préfère utiliser les « pousses », dont on compte encore quatre-vingt mille tireurs dans la cité. Le quartier des légations offre un grand contraste avec la ville indigène; les avenues majesteuses et le silence qui y règne font songer à Versailles. L'auteur nous introduit dans la meilleure société chinoise et nous affirme que rien n'est plus somptueux ni plus cordial que les réunions auxquelles il se trouva convié. La chère y est exquise et les conversations politiques, littéraires, etc., y demeurent enjouées. Un bon nombre de chapitres dont les titres sont significatifs: « Le mal de la jeunesse, Fête de famille, Le théâtre, Soirée artistique, Lamaïsme, Le taoïste, les plaisirs de Pei-pingg, le temple du ciel », etc., nous donnent sur les mœurs et les habitudes du pays des renseignements très précieux. Toutefois avant de se former une opinion, nous conseillons au lecteur de lire les avatars advenus au chef de la Croisière jaune, du fait de ces mêmes Célestes. La dernière partie du récit, intitulée *Mirages*, est consacrée au retour. C'est d'abord la vie sur un bateau japonais, Dairen, Kharbine, la Sibérie, traversée en train avec des officiers soviétiques, Moscou, etc. De lecture agréable, le volume de M. Laloy est en même temps un enseignement et une curiosité.

M. Marc de Mazières, qui connaît tout particulièrement le Maroc, vient de publier un remarquable ouvrage dans la tradition de Pierre Loti: **Promenades à Fès**, et que nous sommes heureux de présenter. Il contient de plus une préface de notre regretté maréchal Lyautey. C'est un livre de souvenirs, de relations historiques et d'observations curieuses. La ville basse est traversée par un oued dont le nom primitif aurait été « rivière des perles », et aussi « rivière d'or », parce qu'il était bordé de magnifiques vergers aux fruits co-

lorés. Ses eaux alimentent les innombrables conduites qui vont de quartier en quartier, de fontaine en fontaine et aux bains publics. Elles actionnent également un nombre important de moulins à farine ou à huile. La foi nouvelle que leur avait révélée le Prophète avait donné aux Arabes une telle ardeur fanatique qu'ils étaient partis d'Orient vers les peuples d'Occident, plus pour les soumettre à la croyance de Dieu unique que par esprit de conquête. Il y eut ainsi une première invasion, conduite par Okba ben Nafi, puis une seconde en 705, où la Mauritanie fut occupée. Tingis en devint la capitale. Par la suite, les Arabes vinrent même occuper l'Espagne et le sud-ouest de la France. Fès a été créée par l'iman Idris ben Idris, musulman descendant du Prophète; elle n'a connu d'autre foi que celle de l'Islam, ce qui lui donne ce caractère de ville sainte qu'elle conserve jalousement. En 1269, elle était la ville la plus importante du Moghreb; elle compte aujourd'hui plus de 100.000 habitants. Sur la rive gauche de la rivière, le quartier des Arabes venus de Kairouan, où chaque habitant avait devant sa porte son moulin et son jardin, possédait une mosquée à trois nefs, celle de *Cheurfa*. En 859, tout à côté, pour parer à l'insuffisance de la première, on entreprit la construction d'une mosquée nouvelle qui prit le nom de Karouiyine, et pour laquelle une femme vertueuse, Oum el Benein, donna sa fortune. Peu à peu, l'édifice fut agrandi et enrichi, il devint le plus grand du Maroc. Divers écrivains, dont Pierre Loti, décrivent Fès sur la fin du XIX[e] siècle comme une ville vieillie et aux maisons croulantes.

En mars 1912, une ambassade française vint en grande pompe dans la capitale; le pittoresque récit de sa réception est donné dans le volume, ainsi que celui, tragique, de la révolution du mois suivant, où nombre de nos compatriotes furent massacrés.

Comme dans toutes les villes arabes, les *souks* sont le cœur de la cité; c'est vers eux que convergent toutes les rues et ruelles. Les voies où s'ouvrent les boutiques sont la plupart couvertes d'un treillage de roseaux pour tamiser le soleil. Les métiers y sont cantonnés par corporations. La visite de ce quartier constitue une promenade des plus curieuses.

D'autres chapitres encore nous décrivent la fête des terrasses, le mois du ramadan, la cérémonie de la Hédiya, l'Aïd Séghir, l'aïd el Kébir, un mariage musulman, le Palais, etc. Bien documenté, bien écrit, le volume de M. de Mazières est une heureuse contribution à l'histoire de ce Maroc qui tient une si grande place dans nos préoccupations actuelles.

CHARLES MERKI.

PRÉHISTOIRE

Découvertes d'objets « glozéliens » hors de Glozel. — Si la découverte d'objets préhistoriques de forme inconnue peut faire naître des doutes sur leur ancienneté, la mise au jour de pièces semblables, en d'autres lieux, leur apporte des preuves formelles d'authenticité. Ainsi les peintures de La Mouthe firent admettre celles d'Altamira et les galets peints du musée de Carcassonne ceux du Mas d'Azil.

C'est pourquoi je crois devoir publier ici des parallèles d'objets glozéliens, — comme il a été fait, à maintes reprises, pour des inscriptions alphabétiformes trouvées hors de Glozel (1), — pour compléter l'importante documentation qui a paru, dès le début, dans le *Mercure de France*. Peu importe que je n'arrive à convaincre aucun de ceux qui ont si bruyamment pris parti contre des trouvailles qui bouleversaient les théories des officiels. Dans une cinquantaine d'années — comme toujours, en préhistoire, quand il s'agit de découvertes importantes, — lorsqu'il n'y aura plus ni glozéliens, ni antiglozéliens, les documents reprendront leur valeur. Personne ne voudra alors nier l'évidence.

Déjà, j'avais signalé d'étonnants parallèles dans des stations ayant également livré des inscriptions alphabétiformes. Qu'on se reporte, dans le *Mercure de France*, au numéro du 1er sep-

(1) Voir *Mercure de France* des 1er avril 1928, 15 juin 1929, 15 septembre 1929, 15 août 1930, 15 septembre 1931, 15 février 1932, 1er mai 1932, 15 mai 1932, 15 août 1932, 15 janvier 1934 et le Bull. n° 4 de l'Ass. Rég. de Préhistoire, Lyon, 1928: Deux nouveaux gisements néolithiques glozéliens, par le doyen Ch. Depéret et le Dr A. Morlet.

Au cours de 1934, on nous a communiqué la publication d'autres inscriptions alphabétiformes semblables à celles de Glozel. Citons en particulier l'inscription sur fusaïole trouvée à Obrechta (Sofia), publiée par N. Petkoff, dans le *Bulletin du Musée national de Sofia*, et celle d'un fragment de vase grisâtre de la collection de M. Dimitriu (Tecuci), publiée par Radu et Ecaterina Vulpe, dans *Dacia*, 1933.

tembre 1931, où sont dessinés les harpons d'Isturitz, munis de barbelures avec des rainures au milieu des crocs, la baguette annelée de Spy, la pointe à base bifurquée de Combe-Cullier; au numéro du 15 février 1932, où ont paru les deux hameçons de la grotte d'Aurensan, exactement pareils à ceux de Glozel; au numéro du 15 août 1932, où sont représentés un harpon, un hameçon et une pointe de flèche en os provenant de La Madeleine; au numéro du 15 septembre 1932 qui donne la reproduction de l'étonnante flèche en silex, à pédoncule et ailerons, de la Cueva del Serron: « A la première impression, écrit Louis Siret, on croirait cette pièce énéolithique; mais... elle est certainement paléolithique et ne peut être attribuée qu'au solutréen... »; enfin au numéro du 15 février 1933, qui reproduit deux harpons d'El Pendo portant « une perforation basilaire, taillée dans une protubérance latérale », comme on le voit également à Glozel.



Fig. 1.

Depuis, j'ai rencontré d'autres harpons semblables aux nôtres parmi les trouvailles de M. Jean Cazedessus dans la galerie de Roquecourbère (2) (fig. 1). Les crocs sont taillés comme à Glozel et portent également des rainures en leur milieu. Sur le spécimen qui est entier, on voit que la pointe de la hampe et les incisions de sa base rappellent exactement celles de nombreux harpons glozéliens.

On sait d'autre part que les fouilles du Champ des Morts, par la mise au jour de dépôts funéraires, ont fait revivre l'ensemble d'une civilisation avec ses objets d'usage domestique aussi bien que ses engins de chasse et de pêche. Mais la forme de certains d'entre eux, comme celle des petites cuil-

(2) *Galerie de Roquecourbère* (Ariège), par Jean Cazedessus, AFAS. Congrès du Havre. Juillet 1929, Extrait des comptes rendus de la 53e Session.

lères d'argile cuite, avait paru suspecte à des archéologues pour qui tout ce qui est nouveau est faux. Or, le capitaine Louis, professeur de préhistoire à la Faculté de Montpellier, publia plus tard, dans le 7e *Cahier d'histoire et d'archéologie* (1931), une petite cuillère (fig. 2), provenant de Villeneuve-lès-Avignon (Coll. S. Gagnière), exactement semblable à celle que nous possédions.



Fig. 2.

De même encore pour les idoles à masque sans bouche qui furent peut-être, de toutes nos trouvailles, les plus contestées. La revue archéologique roumaine *Dacia* (année 1933, p. 318), en représente une (fig. 3), provenant des fouilles de Poiana, par Radu et Ecaterina Vulpe, qui constitue un parallèle frappant avec l'une de celles que nous avons publiées en 1926, dans le IIIe fascicule de la *Nouvelle Station Néolithique* (page 38).



Fig. 3.

Mais peut-être voudra-t-on m'objecter que ces différents parallèles glozéliens ne sont pas synchrones, allant du magdalénien à l'énéolithique.

Je pourrais simplement rappeler que la survivance de certains types s'étend fréquemment sur des époques considérables.

Mais je crois qu'au *Champ des Morts* il s'agit plutôt, comme je l'ai démontré dans le *Mercure* pour d'autres gisements d'*Interpénétration des civilisations paléo et néolithiques*. Ma théorie trouve d'ailleurs tous les jours de nouvelles consécrations. Récemment encore, dans la « station tardenoisienne pure de Montbani », ont été trouvées *in situ* des pointes de flèches robenhausiennes :

Montbani tranche le problème, écrit M. Raoul Daniel; ces pièces sont bien contemporaines du Tardenoisien classique.

Et plus loin :

Je ne sais si ces pointes appartiennent en propre au mobilier tardenoisien; peut-être proviennent-elles d'échanges avec les tribus robenhausiennes, mais ce que je puis dire, c'est que les deux industries sont contemporaines et qu'elles ont chacune leur physionomie bien particulière.

Le mésolithique, comme civilisation autonome, n'est qu'une erreur de plus des classifications officielles, après celle du fameux hiatus. Comme me l'a écrit Salomon Reinach, il était « condamné en naissant ». Il suffit pour s'en rendre compte de regarder ce qui se passe, de nos jours, dans nos colonies africaines. On peut voir, côte à côte, dans une même chasse, des carabines à répétition et des flèches de modèle néolithique. Mais il n'y a nullement pour cela l'avènement d'une civilisation nouvelle autonome.

C'est ce que nous constatons également dans le Champ funéraire des bords du Vareille où l'art animalier paléolithique voisine avec la poterie néolithique dans une mutuelle pénétration. Les parallèles glozéliens que nous trouvons en d'autres gisements peuvent donc s'étendre du paléolithique final au néolithique évolué, sans qu'il y ait contradiction entre eux.

Ainsi donc, les objets de Glozel tirent de la priorité qui les avait desservis par sa nouveauté même, des preuves indéniables d'authenticité (3).

D[r] A. MORLET.

CHRONIQUE DES MŒURS

E. Armand: *La révolution sexuelle et la camaraderie amoureuse*, Critique et Raison, Paris. — Berjanette: *Les Femmes, la Table, l'Amour*, Editions d'Art, 4, rue de Castellane, Paris.

Voici un gros livre, **La Révolution sexuelle et la camaraderie amoureuse,** où le compagnon anarchiste Armand, directeur de l'*En dehors*, expose ses idées sur le libre amour,

(3) A côté de cette *preuve des parallèles*, nous rappellerons la *preuve esthétique* qui, de plus en plus, frappe tous les connaisseurs.

« *C'est la vie même, l'artiste semble avoir suivi l'animal dans sa course* », avait écrit J. Emile Blanche, à la vue des gravures et sculptures de Glozel. (*Les Nouvelles Littéraires*, 13 octobre 1928.)

« *Rodin lui-même n'a pas mis plus de frissons à la surface de la matière morte* », s'écrie à son tour M. André Gybal, dans *Paris-Soir* du 5 octobre 1934, après une visite à Glozel.

et bien que ces idées ne soient ni très neuves ni très saines, on peut s'amuser à en prendre connaissance .

Sans être partisan déclaré du communisme sexuel (il se contente, dit-il, d'être libre associationniste), l'auteur garde un secret penchant pour tous les cas de communauté des femmes que nous révèle l'histoire: les bacchanales, les saturnales, les séances des carpocratiens et des adamites au début de l'ère chrétienne, plus tard des turlupins et de certains anabaptistes. Et sa conception de la camaraderie amoureuse revient à ressusciter les frénésies sexuelles de ces sectaires d'autrefois. Il voudrait que dans les groupes de camarades anarchistes, tout fût commun, même l'amour, et c'est un idéal qui pourrait être réalisé si tous les membres desdits groupes étaient suffisamment ragoûtants et complètement consentants, mais comment faire si tels compagnons ne plaisent pas à telles compagnonnes? En réalité, il n'y a qu'une solution pour concilier la liberté du choix et le communisme de l'amour, c'est de restreindre la compagnie à ceux et celles qui veulent bien; les étudiants de Robinson ne font pas autre chose dans leurs parties carrées; en réunissant deux parties carrées, on sera déjà huit, et il n'y aura qu'à continuer pour finir, si la boule de neige ne fond pas en route, par réaliser le programme classique: « L'Internationale sera le genre humain », théorème dont le corollaire suivra: Toutes à tous, et tous à toutes.

Le compagnon Armand est d'une naïveté délicieuse. Il voit déjà son idéal réalisé et compte là-dessus sur un système d'école unique qui ne laissera rien au hasard.

« Pourquoi, demande-t-il, n'y a-t-il pas des cours de volupté amoureuse, oraux et écrits, où seraient enseignées toutes les combinaisons auxquelles la pratique des relations amoureuses peut donner lieu? Si ces cours existaient, il n'y aurait plus rien d'obscène. » Et l'on dira que notre compagnon n'est pas l'ennemi de l'obscénité! Mais il la supprime, vous le voyez bien! Seulement, au lieu d'écrire 335 pages d'insanités, il aurait bien pu rédiger le cours dont il parle; ce Manuel de la camaraderie amoureuse aurait été potassé avec dilection par nos bons anarchos et nos suaves anarchotes.

L'auteur se flatte qu'avec les femmes communes, il n'y aura

plus de jalouses ni de jaloux. *Sancta simplicitas!* Ne sait-il pas que, dans les maisons closes, il y a des crimes commis par jalousie? Et même sans parler de crime, ne voit-on pas tout de suite comment la femme s'y prendrait pour faire se battre entre eux deux de ses amants? Elle n'aurait qu'à décerner à l'un un premier prix et à l'autre un maigre accessit, ça suffirait!

Le bon directeur d'*En dehors* (pourquoi pas *En dedans*? ce serait plus juste), considère sa camaraderie amoureuse comme une coopérative de production et de consommation amoureuse (oh! qu'en termes galants!...) et il édicte un règlement qui vous laisse un peu rêveur: « Nous n'admettons pas du coopérateur le refus de production ou l'abstention de consommation, sauf cas de force majeure; nous n'admettons pas qu'on encaisse les profits si l'on évite les charges. » On aimerait à observer par le trou de la serrure le fonctionnement de cette coopérative. Dans tous les cas, le compagnon ne plaisante pas sur l'article, et un camarade l'ayant invité à venir passer deux jours chez lui en partie de plaisir, il lui a signifié que le plaisir devait être complet: « Tu ne trouveras donc pas étonnant que je te demande si, dans ton entourage immédiat ou parmi les compagnes que tu fréquentes, il ne se trouve pas une camarade disposée, pour ces deux jours, à tenter en ma compagnie une expérience de camaraderie amoureuse... » Camarade, vous êtes loyal, mais exigeant, et je renonce à l'idée de vous inviter chez moi!

Et puis cette idée de lier la communauté sexuelle à la communauté de doctrines politico-sociales, quelle sottise! Le compagnon Armand lui-même ne baisserait-il pas pavillon si on lui présentait une compagnonne très orthodoxe, mais très vieille ou très répugnante? Non, la seule liaison possible, en pareil cas, est la communauté d'érotisme, comme dans les partouzes contemporaines (si tant est qu'elles existent, car en pareil domaine les légendes naissent si vite!) ou encore, dussent nos anarchistes athées en demeurer pantois, la communauté de mysticisme religieux. Car nous sommes habitués, grâce au christianisme, à lier étroitement la religion et la chasteté, mais dans tous les anciens cultes qu'à

vaincus et détruits le christianisme, la religion était au contraire liée à la frénésie du rut. Nos partouzes hypothétiques auraient semblé jeux d'entants à côté des séances des ménades et des bacchantes, et ces vieilles religions asiatiques avaient même trouvé le moyen d'ennoblir et de sanctifier jusqu'à la prostitution avec le rite babylonien des prostitutions sacrées; qui sait si les prêtresses d'Istar qui sacrifiaient de cette façon à leur déesse ne trouvaient pas à l'accomplissement du rite une double satisfaction physique et mystique? C'est de ce côté-là que le compagnon Armand devrait se diriger. Qu'il fonde une religion à l'instar d'Istar, un temple d'hiérodoules dont il sera l'hiérophante, il aura une grande barbe noire, une tiare babylonienne et un troupeau de femmes nues autour de lui, et celles-ci réaliseront son « toutes à tous » et elles partageront avec lui le produit des pieuses offrandes.

N'allons pas si loin dans nos rêves. Contentons-nous des approximations réalisables, elles suffiront aux gourmets d'aujourd'hui. Voici, par exemple, Mme Berjanette qui, dans une plaquette de luxe, illustrée au goût du jour, célèbre **les Femmes, la Table, l'Amour.** Quelle charmante triade, et comme la pamixie armandique dégringole ! Encore une supériorité du christianisme parce que trinitaire sur le panthéisme, parce que vague et confondu, car pour les âmes bien nées, le confondu est l'ennemi, et le vague aussi! On ne s'appuie que sur ce qui résiste, a dit un grand homme d'Etat.

Donc, l'aimable Berjanette nous est présentée par le plaisant Curnonsky qui a trouvé une formule bien profonde quand il a dit que la civilisation consiste à transformer nos besoins en voluptés (et un peu de même, Henri Mazel, dans son *Prix du Sourire,* n'a-t-il pas dit que le bonheur consistait à éclairer de sourires nos tristesses ou nos sécheresses?) Et Berjanette mérite d'être ainsi présentée par le prince des gastronomes puisqu'elle tient de près, si je suis bien informé, à cet autre seigneur de la gourmandise qu'est Austin de Croze? Qu'on en juge par les deux premières lignes de cette précieuse plaquette:

L'Amour et la Mode se partagent la vie des femmes; elles ne seront gastronomes que pour obéir à l'un ou à l'autre de ces deux tyrans ou pour se consoler de n'être plus leurs esclaves.

Quelle exquise formule! Et la suite vaut le début:

Il y a une initiation à la gastronomie comme à l'amour. Mais, au contraire de l'amour, la femme y dépasse rarement son maître!

Ah! comme il faudrait ouvrir une enquête pour éclaircir tous ces points délicats! Est-il vrai que la femme dépasse l'homme en volupté et que l'homme dépasse la femme en gourmandise? Ceci, on ne le saura jamais! pas plus qu'on ne saura jamais comment est faite l'autre face de la Lune. Résignons-nous; la face de la lune que nous connaissons a bien des charmes, et la volupté que chaque sexe éprouve a bien ses délices.

Feuilletons encore Berjanette, j'entends son livre. Voici son avis sur les hors-d'œuvre: « Attaquer femme ou rôti sans préambule est signe d'ignorance et de manque de goût. » Alors Napoléon III mérite toutes les cataractes d'injures de Victor Hugo, car ses belles amies disaient: « Avec lui, on sait tout de suite de quoi il s'agit. »

Les femmes adorent à table les hors-d'œuvre variés. Mais beaucoup s'en contentent en guise de repas qui, par ailleurs, préfèrent de solides entrées.

Oui, oui, je vois une édition critique, gustative et discutative de cette plaquette.

Tel qui s'attarde trop aux hors-d'œuvre risque de faiblir avant le troisième service... L'amante, au contraire, y gagne un appétit féroce pour le plat de résistance.

Hum, hum! ne faudrait-il pas, ici, distinguer et sous-distinguer?

Amuse-bouches et bagatelles de la porte ne servent parfois qu'à masquer l'insuffisance des services.

Alors, le Grand Eunuque de la Sublime-Porte doit s'appeler Bagha-tell, c'est en effet un nom bien turc. Après les hors-d'œuvre, les entrées, et Berjanette pose une question bien difficile.

Faut-il les attaquer gaillardement, ou s'insinuer avec délicatesse?

Puis, le rôti que l'illustrateur Benigni figure en Grand Maître des cérémonies. Puis les salades, des aguicheuses, paraît-il, auxquelles on ne résiste presque jamais! Puis le fromage, et ici un axiome qui aurait réveillé, s'il s'était endormi, Brillat-Savarin:

Les hommes qui ne l'aiment point ont peu ou prou le tempérament féminin et les femmes qui le recherchent montrent par ailleurs quelque virilité. Mais il y a aussi les Auvergnats du fromage comme il y a ceux de l'Amour.

Halte-là, palsambleu! quelques-uns de nos meilleurs fromages ne sont-ils pas du Plateau Central: Roquefort, Cantal, Chabichou? « A moi, Auvergne, ce sont les vrais amis! » Ensuite le dessert, avec cette réflexion:

Dis-moi comment tu manges un fruit et je te dirai ce que tu vaux au jeu des voluptés.

Il faudrait voir. Et d'abord quel fruit? Mais n'insistons pas. Il paraît qu'il y a un vieux numéro de la *Vie Parisienne*, « Comment elles mangent les asperges », qui fait prime quand on le trouve. Et après les fruits, les Savouries, j'ignorais ce mot. Il paraît que les Savouries sont fourrées d'anchois ou de salpicons sarmoirés; les anchois, oui je sais, mais sarmoirés qu'est-ce que cela? et salpicons? Il faudra que je consulte quelque manuel de confesseurs.

Et les parties fines? Quelle sagesse dans ce qu'en dit l'autrice:

C'est dans les parties fines que l'on mange le plus mal quand il s'agit d'un tête-à-tête... Huîtres, bisques, homard, foie gras, champagne sont les choristes classiques de ces charmants vaudevilles gourmands. Et la bécassine sur canapé y joue souvent le rôle principal.

Et la conclusion? La voici:

La Table et l'Amour sont encore nos deux refuges. Entretenons leur culte jusqu'au triste jour où, ne sachant plus ni manger ni boire, l'homme ne saura plus aimer.

Et alors, moi aussi, je conclus: Depuis la *Physiologie du*

goût, à mon sens d'ailleurs un peu surfaite, je n'ai rien lu sur cet attelage à deux quelque chose de plus délicat et de plus savoureux que le petit livre de Berjanette!

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

La Revue Universelle: Gounod; pages de M. André Suarès sur le grand musicien et sur l'influence de son œuvre. — *Reportages:* M. André Gide n'écrit plus depuis 4 ans par crainte de pécher contre l'orthodoxie soviétique. — *Le Houx:* races et racisme. — Naissances: *l'Entente; Feuilles vertes; Atalante.* — Mémento.

Sans l'injustice de ses enthousiasmes pour ou contre les œuvres et leurs auteurs, la jeunesse ne serait point la jeunesse. Proclamons aussi son droit à l'erreur, les abus qu'elle s'en permet, la nullité des dangers qui en résultent pour la conduite de l'opinion publique. Si les jeunes poètes d'environ 1885 n'avaient point découvert Paul Verlaine aux environs de la gare de Vincennes, lorsque Victor de Laprade et Sully-Prudhomme représentaient officiellement la poésie française, *Sagesse* et *la Bonne Chanson* n'auraient pas les lecteurs innombrables qui, partout au monde, admirent Pauvre Lelian. Cet engouement des premiers symbolistes constitue une exception magnifique à la règle commune.

La célébration de la 2000e représentation du *Faust* de Charles Gounod inspire cet aveu à M. André Suarès, au début d'un article sur le grand musicien (**La Revue Universelle,** 15 février):

Qu'on a été injuste pour ce grand musicien, et moi-même à vingt ans sur la foi de l'injurieux Wagner.

Nous serions quelques-uns aujourd'hui à contresigner cette déclaration, quelques-uns seulement, hélas! des nombreux auditeurs que nous étions, au « poulailler » de l'Opéra, du Châtelet, du Théâtre de la rue Blanche remplacé par l'actuel Théâtre de Paris, pour entendre *Lohengrin,* les fragments de *Parsifal* et les représentations de *Tristan et Yseult,* organisées par Charles Lamoureux. Nous ne manquions de décrier Gounod. Nous aimons que M. André Suarès en écrive aujourd'hui:

Gounod a toujours eu un fond de mysticité amoureuse: rien ne

se tient dans une union plus étroite que les trois rayons du même faisceau sentimental: amour, religion et musique.

D'ailleurs, seul à l'Institut, et presque seul en ce temps, Gounod a reconnu un grand musicien dans Claude-Achille [Debussy]. Dès ses premiers essais, il a osé parler de « son génie », quand il fut question de décerner le prix de Rome. La générosité de Gounod ne se dément pas, ni la force de son intelligence musicale. Il a deviné, avant personne, et il a servi de son mieux le talent de ses cadets Saint-Saëns, Bizet, Gabriel Fauré. Gounod qui a commencé par le culte de Mozart, à qui il reste toute sa vie passionnément fidèle, finit par sentir et par admirer le génie naissant de Claude-Achille. Quel musicien, à la fin du dix-neuvième siècle, a montré un sens plus étendu et plus sûr de la musique?

Par Gounod, la musique française s'est retrempée « aux pures sources sonores du XVIIIe siècle » :

La France n'avait plus de musique — constate M. André Suarès —; elle en a une, depuis; et certes, Wagner seul excepté, la première de l'Europe, que ce soit au théâtre, dans la symphonie ou à la chambre. Hier, j'entendais le *Concerto en fa* de Saint-Saëns, et je lisais sa symphonie avec orgue. Qu'on n'ait pas la passion de cette musique, soit; mais qui peut en nier l'écriture si savante et si nette, le calcul plein d'intelligence, une mesure et un art si classiques, le style enfin? Est-ce que tous les Brahms, tous les Brueckner, tant qu'ils soient, tiennent là contre, un seul instant? Un seul de ces Marsyas à lunettes a-t-il jamais écrit un scherzo qui vaille *la Danse macabre*?

La France n'est pas ou n'est plus une nation musicale. On n'y sait plus chanter. Mais chaque fois qu'on les rend à eux-mêmes, elle donne une élite où abondent les bons musiciens, et quelques grands musiciens dans le nombre. Ils rayonnent un style pur, une vie sensuelle, raffinée, élégante et parfois l'harmonie la plus neuve. Il n'y a pas, dans toute l'histoire de la musique, un musicien plus original que Debussy.

. . . .

Depuis le « *Salut, demeure chaste et pure* », jusqu'à la fin de l'acte, le duo d'amour, les deux phrases admirables de la scène au jardin, la mélodie *O nuit splendide* n'ont point d'égales dans la musique française jusqu'à Debussy, et *Tristan* seul va vraiment au delà. Il s'agit alors d'un autre monde, où les proportions ne sont plus les mêmes. Or, écoutant avec joie, avec une surprise pieuse ce chant bientôt centenaire, je lui sentais une jeunesse sans mystère; c'est une découverte qui me fait rêver; Gounod

opère à peu près le même miracle avec le Premier Faust de Gœthe que Mozart avec Don Juan. Il le tire du symbole et de toute métaphysique; il le réduit, si on veut, à l'ordinaire condition des amours humaines. Mais il lui donne un sens amoureux, une élégance, une vie voluptueuse qui le rendent bien plus présent au désir, au plaisir des amants, au destin de tous les hommes. Du terrible seigneur espagnol, Mozart a fait le galant des galants, le séducteur impénitent qui semble le roi de Venise. Gounod a fait du fameux docteur allemand, maître de la magie, un passionné séducteur de femme, un amoureux de Paris.

§

Reportages (16 février) publie un compte rendu sténographique d'une conférence à la Société « Union pour la Vérité » sur « André Gide et son temps ». M. Gide y a parlé. Il a eu des contradicteurs: MM. F. Mauriac, Daniel Halévy, H. Massis, et d'anonymes, parmi les auditeurs.

La même semaine, M. André Gide ayant reçu un catholique grec, un juif talmudiste et un musulman, il déclara:

Je vous assure qu'au bout de cette semaine, j'étais épouvanté. Je me disais: « Tant qu'il y aura des convictions religieuses de ce genre, il y aura des guerres ».

A cela, M. Massis oppose:

Vous parliez des guerres de religion. La guerre est le train naturel de l'homme, depuis que le monde est monde.

...Le chrétien ne peut pas trop s'attacher à la vie concrète. Etre tué à la guerre n'a pas plus d'importance que d'être tué par la foudre.

Sur interruption, M. Massis consent à dire que, pour le chrétien, la guerre « n'est pas un problème de *premier plan* ». Sa proposition précédente peut amener cette remarque: il n'est pas d'un homme réfléchi d'assimiler d' « être tué à la guerre » et « d'être tué par la foudre », la guerre étant le fait de l'homme, la foudre étant une force brute de la nature.

Amené par une question de M. Daniel Halévy à expliquer son propre cas, M. André Gide a émis des déclarations d'un intérêt littéraire patent:

M. Daniel Halévy. — ...Dans le message de Moscou, vous parlez de *sacrifices.* C'est grandiose, c'est estimable. Mais si je prends votre décision, où est le sacrifice?

M. André Gide. — Depuis quatre ans, je n'ai plus rien écrit. Vous estimez que ce n'est pas un sacrifice?

D. Daniel Halévy. — Pourquoi?

M. André Gide. — Parce que Montaigne vit toujours en moi.

M. Daniel Halévy. — Ce que vous avez dit à Moscou vous permet de tout écrire!

M. André Gide. — Cela ne me permet plus de rien écrire.

Ce qui impose à M. Gide un silence dont on est bien convaincu qu'il souffre, c'est l' « orthodoxie » communiste. Il confesse ensuite, avec une humilité bien chrétienne encore:

Je ne suis qu'un théoricien.

Il s'explique nettement, peu après, sur son impossibilité d'écrire:

Je vois de grandes difficultés, je me heurte à une orthodoxie marxiste, cela va sans dire. — Vous me demandez, Mauriac, ce qui me retient d'écrire aujourd'hui? C'est la peur de l'Index. Il n'y a pas à sortir de là! J'ai souvent pensé à des variations sur la peur de l'Index; j'en ai une sainte horreur pour le catholicisme; eh bien, je suis sorti d'une orthodoxie pour tomber dans une autre. Certainement, je crois que l'orthodoxie, quelle qu'elle soit, est préjudiciable à l'œuvre d'art. Maintenant, on peut me dire, tout au contraire, qu'il faut des convictions solides, non seulement de la part de l'écrivain, mais de la part de son public et de la part des lecteurs, pour arriver à une fusion...

. . . .

Ce qui m'empêche d'écrire, ce qui me retient (je ne dis pas que ce soit à tout jamais, mais il y a, n'est-ce pas, une terrible explication avec soi-même, un débat qui peut se prolonger longuement), je le dis paradoxalement et d'une façon un peu humoristique, c'est la peur de l'Index. Il n'y a pas à sortir de là. Non pas d'un Index extérieur, mais la crainte de n'être pas dans la norme. Quand on a reconnu qu'il était bon — pour des raisons qu'on a entrevues — qu'il y ait une règle, une norme, la peur de faire cavalier seul quand il n'y a plus *aucune* raison de le faire, cela peut gêner beaucoup l'écrivain. Beaucoup, beaucoup.

Au reproche souvent adressé à l'U.R.S.S. de donner aux *questions matérielles* la priorité sur les *questions morales*, M. André Gide répond:

Non, elles ne sont pas précisément les plus importantes, ces questions matérielles; ce sont *les premières*, les plus importantes *dans le temps*, c'est-à-dire : déterminantes. Tant que celles-là ne seront pas résolues, on ne pourra rien faire de propre. Seuls pourront faire quelque chose de propre quelques privilégiés *dont j'ai précisément le dégoût d'être.*

Si l'Académie résiste aux transformations sociales inévitables, quelle magnifique séance elle consacrera, le siècle prochain, à M. André Gide!

§

Le Houx (25 janvier) « revue mensuelle de doctrine néonationale » publie un article de son directeur, M. Provost de la Fardinière sur ce sujet d'actualité internationale: « Races et race nationale ». Sous bénéfice d'un contrôle des calculs qui ont abouti aux nombres cités par l'auteur, nous proposons à la méditation du lecteur ces lignes qui, cependant, émanent d'un homme qui assure: « Nous n'aimons pas beaucoup les statistiques» :

Supposons un enfant qui naît, dans le moment où nous écrivons, d'un couple d'âge moyen de 25 ans. Et supposons, selon la normale, que tous les couples ascendants aient enfanté à l'âge moyen de 25 ans, soit quatre générations par siècle.

Il y a un siècle, sous Louis-Philippe, l'enfant qui naît aujourd'hui avait 16 trisaïeuls vivants répartis en 8 couples. Mais sous Richelieu, il en avait 4.096. Et, il y a cinq cents ans, sous Charles VII, alors que Jeanne d'Arc était morte (1431) et que Villon grandissait, notre enfant ne devrait pas avoir eu moins — soyez attentifs — de 10.048.576 aïeux vivants à cette époque et répartis en 524.288 couples! Ce qui, en totalisant les ancêtres nécessaires à la venue de notre petit bonhomme à travers cinq siècles, pas plus, nous donne le chiffre respectable de 2.097.150 ascendants.

Si l'on s'amusait à pousser le calcul comme je l'ai fait, jusque vers l'an mille et au delà, on arrive à des chiffres d'aïeux vivants ensemble de l'ordre de dizaines de milliards. La progression géométrique est rigoureuse. Mais elle aboutit à une absurdité. Il est donc indiscutable qu'il y a eu d'innombrables unions entre parents, proches ou lointains, connus ou inconnus, et que, des quantités d'ancêtres ayant été communs aux deux branches conjointes d'où est issu l'enfant dont nous parlons, les chiffres de la progression théorique, concernant ses ancêtres, se trouvent en fait décroître

aussi vite qu'ils avaient cru pour être ramenés à des limites raisonnables.

M. Provost de la Fardinière traite d'utopie le « racisme » Selon lui, c'est « une grossière erreur, suivie d'un raisonnement spécieux », et il définit:

La race est la somme des races régionales et des éléments d'apport qualifiés constituant un peuple.

§

Naissances :

1° **L'Entente** (n° 1, janvier) « revue trimestrielle des partis radicaux et des partis démocratiques similaires » (ouf!) a son siège: 41, rue Vaugirard, à Paris. C'est l'organe d'une union internationale des dits partis de 12 pays d'Europe. La France y est représentée par trois députés dont deux anciens ministres: MM. Paul Bastid, A. Berthod et Emile Borel.

2° **Feuilles vertes** (n° 1, 1er février). Il y aura 10 cahiers de ce recueil, en principe. On peut en ce qui concerne cette publication écrire à M. Roger Lannes, 118, bd Richard-Lenoir, Paris (11e).

M. Raoul Auclair y chante « le cinquième jour », avec une prose poétique qui aboutit à cette annonciation:

Mais voici que vient l'Ange de Philadelphie.

« Nostalgie », de M. Eugène Coëffic, est un poème assez rimbaldien:

Car tout orgueil est mort et tout phare a croulé!
Chaque houle s'étale où mourait chaque houle;
Vainement a pleuré, saigné, souffert la foule
Des enfants enivrés de leur virilité.
. . . .
Mais les soleils flétris fatiguent nos regards,
Et le feu des foyers a fondu l'or antique...
Et nous errons au seuil de la mer symbolique
Dans l'horreur de survivre à nos plus beaux départs!

« Cadres » permet à M. François Ducaud-Bourget, dès le premier vers, un emploi fâcheux du mot viduité:

Oh! la simplicité, la viduité des cadres

Après lecture du poème, on peut affirmer que le poète ne se trompe pas quand il s'exclame, à la fin:

O ma douleur informulée.

M. Roger Lannes publie: « Eléments d'un décor pour des rêves en trop », M. Jacques Nielloux, des « Notes perdues et retrouvées » et M. Michel Poissenot, des « Epigrammes héroïques ».

3° **Atalante** (n° 1, février) « Cahiers d'art et de littérature ». Ils comportent un secrétaire de rédaction, un directeur artistique, un « Chef de la Critique », et une « Administratrice » qui signe Madon un poème au fier titre : « Je veux » :

Je veux te revoir, je veux t'étreignant
Briser mes membres frêles en t'épargnant
Je veux.
Je veux avoir tes yeux, ta douce bouche
Rose et rouge contre mon cœur farouche
Je veux.

. . . .

Je veux, corps vibrant, te cacher le monde
Te retenir contre ma tête blonde.
Je veux.
Je veux toi, je veux tout, je veux la vie,
Je veux ton âme et je la veux ravie
Je veux.

Viennent à la suite: « Notes pessimistes et autres », de M. Julien Teppe, des vers, des vers, des vers — éclatants, rayonnants de jeunesse!

MÉMENTO. — *Revue des Deux-Mondes* (15 fév.): début de « Saint Jean d'Acre », nouveau roman de M. Pierre Benoit. — « Trente ans de Versailles », par M. Pierre de Nolhac.

Esprit (1er fév.): et *l'Ordre nouveau* (janvier) persévèrent dans leur réorganisation théorique, dogmatique et platonique de la France.

Les Marges (10 fév.): « Petites histoires » de M. Adolphe Basler qui note très justement:

Jarry, lui, était d'humeur maussade. Seules les discussions philosophiques ou théologiques le rendaient loquace. Au fond, le père Ubu n'était pas amusant du tout.

« Sous le masque de Moréas », stances pastichées, par M. Charles Melaye. — M. J. Borély : « Hammam et porteur d'eau ».

La Revue de Paris (15 fév.) : *** : « A l'ombre du Vatican ». — Mme L. Cabrera : « Contes cubains ». — Préface à la seconde édition d' « Adolphe », par Benjamin Constant.

Cahiers du Sud (fév.) : « Vaux étranges », poèmes de M. P. J. Jouve. — Poèmes de M. Jean Wahl. — « Le plaisir noir », par M. Hugues Nonn. — « Histoire baroque », par Mme Georgette Camille.

Les Primaires (fév.) : M. Z. Tourneur : « L'exploitation de Pascal ».

Ma revue (n° 56. — 1935) : « La dernière maladie de Rimbaud », par M. le colonel Godchot.

Le Génie français (10 fév.) : Poèmes de M. Emile Vitta : « La mère oiseau-mouche » et « Croix ».

Europe (15 fév.) : « Meya », par L. Chauvet. — « Les limites du marxisme », par M. Baymford Parkes. — « Deux représentations théâtrales », par M. J. R. Bloch. — « Laval, le Duce et le Négus », par M. L. Limon.

La Revue Mondiale (15 fév.) : « La vérité sur la mort de Gambetta », par M. E. Pillias.

Æsculape (fév.) : « L'Hémianopsie de Mme de Pompadour », par M. le Dr Ch. Coutela. — « Le physique de Charles V », par M. le Dr Léon Cerf.

La Grande Revue (janv.) : « Plaidoyer pour Rimbaud », par M. Marcel Chauzy (encore sur le sonnet des Voyelles).

La Bourgogne d'or (janv.-fév.) : « Aleth de Montbard », par Mme Luce Laurand. — « Les deux princesses », poème de M. Guillot de Saix. — « Trois amours », poèmes de M. A. de Falgairolle.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra : *Salade*, ballet chanté de M. Albert Flament, musique de M. Darius Milhaud. — Opéra-Comique : *Gargantua*, scènes rabelaisiennes adaptées en trois actes par M. Armory, musique de M. A. Mariotte. — Atelier : *Le Médecin de son honneur*, de Calderon, musique de scène de M. Jacques Ibert. — Concerts : Orchestre National (M. D.-E. Inghelbrecht) ; Lamoureux (M. Mitropoulos, Mme Hélène Pignari-Salles).

Que voilà donc un ballet délicieux ! Le décor et les costumes de Derain sont l'enchantement des yeux. Ils évoquent une aimable ville italienne, assise mollement au bord de l'Adriatique. Les gens que l'on voit portent le masque comme des personnages de Gozzi ou de Goldoni. Ils ont nom Tartaglia (pourquoi, à l'Opéra, fait-on sonner ce *g*, comme s'il s'agissait d'un nom français?), Polichinelle, le Capitaine,

venus de la *Commedia dell'Arte,* et que leurs vêtements au surplus feraient reconnaître. L'argument est simple et charmant, et c'est l'éternelle comédie ou l'éternel drame des amours contrariées, du tuteur, du méchant tuteur qui ne veut donner sa pupille qu'au riche prétendant; et c'est le triomphe de l'amour et de la malice aussi, car l'amour, chacun sait ça en Italie, comme ailleurs, donne de l'esprit aux filles. Les filles dans **Salade,** ce sont Mlles Lorcia et Simoni, et elles ont de l'esprit jusqu'au bout de leurs jolis pieds. Mlle Lorcia est depuis quelque temps déjà une grande étoile. Son éclat s'est encore avivé. Mlle Simoni montre à chacune des créations ou des reprises qu'on lui confie toujours plus de maîtrise et plus de grâce. Elle a été merveilleusement souple et charmante dans son nouveau rôle. Elle s'y est montrée une très grande artiste, autant par la perfection de sa danse que par le naturel de son jeu. La voilà désormais classée au plus haut rang. M. Lifar est un Polichinelle comme lui seul sait l'être: son agilité est aérienne; ses inventions chorégraphiques étonnent. Il s'est surpassé. M. Serge Peretti est digne de ce partenaire et ne lui cède point en perfection. Avec de tels protagonistes, déjà, le succès de l'ouvrage eût été assuré. Mais ce n'est pas tout: l'action dansée est commentée par des chanteurs, portant eux aussi le masque et la *bautta* vénitiens, et qui sont assis de chaque côté de la scène, comme de paisibles bourgeois qui prendraient le frais à l'ombre en regardant s'agiter les fous. Les propos qu'ils tiennent sont ironiques et judicieux. Ils font la joie de qui les écoute, et ils font plus encore, car la voix de Mme Renée Mahé est une merveille de fraîcheur cristalline. Quant à la musique — la partition est importante, et nous la connaissions pour l'avoir entendue il y a quelque dix ans aux spectacles de la « Saison de Paris » à la Cigale, puis au concert, — la musique est digne de toutes ces aimables choses qui, sans elle, ne seraient point. Elle les anime, les suggère, les commente. Elle porte allègrement ses dix ans, preuve qu'elle peut affronter sans rien perdre de ses qualités bien des décades encore — car rien ne se démode autant à notre époque qu'une musique faite pour obéir au caprice de la mode. M. Ruhlmann lui a donné ses soins attentifs et on l'a justement associé au

succès de l'auteur et des interprètes. *Salade* est vraiment un ballet délicieux.

§

Depuis des années, on parle de *Gargantua* — du **Gargantua** tiré de Rabelais par M. Antoine Mariotte. L'Opéra-Comique l'annonçait à chaque saison, mais jusqu'au 13 février 1934, se contentait de l'annoncer. Enfin, *Gargantua* a vu le jour.

M. Armory a bien pris dans Rabelais les éléments du spectacle auquel il nous fait assister; mais c'est au musicien, plus qu'au librettiste, qu'incombe la tâche de représenter Rabelais dans l'affaire. Car le texte de Rabelais est impossible à la scène et avec lui les situations et tout ce qu'il y a dans *Gargantua,* y compris la substantifique moelle de la philosophie rabelaisienne. Le chef-d'œuvre est un bloc auquel il est difficile d'ôter rien sans que tout s'effrite. Sous la crudité des mots, sous l'obscénité des propos, il y a quelque chose d'immense et qu'on ne saurait rétrécir sans trahir. Le rire même de Rabelais est à la mesure de ses personnages: il est gigantesque et ferait écrouler le théâtre s'il retentissait sans qu'on y mît une sourdine. C'est pourquoi *Gargantua,* malgré la séduction du titre et l'attrait du symbole, ne semblait point devoir paraître aux feux de la rampe. M. Armory s'est tiré d'affaire avec adresse; mais on ne trouve guère dans le livret pour rappeler Rabelais que les noms des personnages et une sorte de résumé de l'action. Il était d'ailleurs impossible qu'il en fût autrement.

Cela suffit-il à justifier le titre?

Le compositeur, en tout cas, a fait tout ce qui était en son pouvoir pour opérer une transmutation musicale de la prose rabelaisienne. M. Mariotte a donné dans *Salomé* et dans *Esther* non seulement des preuves de ses dons, mais aussi de sa maîtrise. Sa pensée est originale et son art est varié, il écrit avec adresse et orchestre fort habilement. Sa palette est riche et nuancée; il est, incontestablement, un des meilleurs musiciens de sa génération. Les mélodies qu'il a rapportées du Japon montrent qu'il joint à ces brillantes qualités une sensibilité raffinée. C'est un artiste.

Les fragments de *Gargantua* donnés au concert semblaient

déjà un régal de haute graisse et nous avaient mis en appétit. Nous avons retrouvé au théâtre ce premier acte truculent, où, après une scène un peu longue, remplie par les propos des buveurs, Gargamelle accouche. Ici, comme fera Badebec en donnant le jour à Pantagruel, Gargamelle meurt; et Grandgousier, tel son fils au second livre, ne sait s'il doit rire comme un veau ou pleurer comme une vache. La scène est la meilleure de l'ouvrage, et certain motet, qui mêle plaisamment des relents de *Marseillaise* à des bouffées d'*Adeste fideles*, est un chef-d'œuvre à mettre en pendant de l'*Amen* berliozien dans la taverne d'Auerbach. C'est une page d'un entrain endiablé, irrésistible.

Le deuxième acte qui nous fait assister à l'enfance du héros, jusqu'à son départ pour Paris, semble plus long, en dépit d'une jolie scène avec la nourrice Madeleine. Gargantua émerveille tout le monde par son précoce génie. Un moment, il semble que nous allons connaître sa plus belle invention: on attend le rondeau fameux. Il ne vient point; il ne peut pas venir, évidemment... C'est le défaut d'un tel ouvrage d'être un compromis entre l'honnêteté requise au théâtre et le souvenir impérieux d'un chef-d'œuvre qui brave précisément toute pudeur.

Le troisième acte nous fait assister à quelques épisodes de la guerre entre les fouaciers de Lerné et les bergers de Gargamelle. Mais ni Picrochole, ni frère Jean, ne sauraient être personnages de théâtre. L'image qu'on nous en propose décevrait si la musique, heureusement, ne venait corriger dans une certaine mesure cette insuffisance.

Malgré ces imperfections inévitables, car elles sont la conséquence naturelle du transport à la scène d'un tel sujet, malgré la monotonie qu'engendre cette truculence constante, M. Antoine Mariotte a tenu la gageure avec bonheur, en somme. Sa partition est pleine d'heureuses trouvailles et elle honore grandement le musicien qui l'a écrite.

D'une interprétation qui réunit plus de trente artistes, émerge nettement Mme Rose Pocidalo. Sa voix est fort belle, et déjà, au concert, je l'avais admirée sans réserve lorsqu'elle interpréta la *Habanéra*, de M. Laparra (pourquoi au concert et non à l'Opéra-Comique dont cet ouvrage

n'aurait jamais dû quitter l'affiche?). Elle est une nourrice magnifique et joue comme elle chante, en perfection. M. Verdière est Gargantua: tâche bien difficile dont il s'acquitte à merveille. M. Baldous est un jovial et sonore Grandgousier. Dans un rôle épisodique, Mme Odette Ertaud fait apprécier au premier acte sa très jolie voix. L'orchestre est conduit avec vaillance par M. Bastide; les chœurs qui tiennent la scène presque constamment, sont d'une admirable vaillance; et les décors de M. Deshays sont lumineux et plaisants.

§

En acceptant d'écrire pour deux seules guitares une musique de scène destinée au **Médecin de son honneur,** de Calderon (il appartient à mon ami Pierre Lièvre de vous dire ce qu'il pense de cette tragédie espagnole et de la manière dont M. Charles Dullin a mis à la scène l'adaptation de M. Alexandre Arnoux), M. Jacques Ibert a tenu lui aussi une gageure périlleuse. Il l'a gagnée comme en se jouant et ces quelques airs, cette mélodie exquise du deuxième acte, cette sorte de décor sonore qui suggère si bien l'Espagne, ont une perfection et un charme profonds.

Il ne me reste que fort peu de place pour signaler les très beaux concerts donnés par **l'Orchestre National** sous la direction de **M. Inghelbrecht** — l'un à l'occasion du premier anniversaire — l'autre pour lancer à travers l'espace un choix très heureux d'œuvres françaises contemporaines, qui réunissait en la variété d'un programme attrayant les noms de Saint-Saëns, de MM. Florent Schmitt et Paul Dukas et de Mme Germaine Tailleferre. Les solistes (Mme G. Tailleferre au piano, Mlle Marcelle Bunlet dans le *Psaume* de Florent Schmitt), les chœurs de M. Raugel, l'orchestre, se sont montrés tels qu'on souhaitait qu'ils fussent pour montrer que la radio française peut, quand on lui en donne les moyens, « diffuser » des concerts aussi parfaits que les meilleurs donnés par les postes étrangers. M. D.-E. Inghelbrecht doit en être grandement remercié.

On sait quel merveilleux chef est **M. Mitropoulos.** De passage à Paris, il a conduit l'orchestre Lamoureux et donné

trois ouvrages de choix: la *Suite en fa,* de M. Albert Roussel, la *Symphonie concertante,* de M. Florent Schmitt et la *Symphonie en la,* de M. P.-O. Ferroud. Ces œuvres elles-mêmes sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'en dire les mérites. Mais ce qu'il faut mettre en relief, c'est la précision, la force, l'aisance parfaite de M. Mitropoulos, c'est l'intelligence et la sensibilité de ses interprétations. Et c'est aussi l'exceptionnelle valeur de l'éminente pianiste qu'est **Mme Hélène Pignari-Salles.** Son jeu, dans la *Symphonie concertante* — je ne crois pas qu'il y ait une œuvre aussi difficile — est éblouissant et au-dessus de tous les éloges. Cette frêle jeune femme est une grande, une très grande pianiste; et c'est une artiste merveilleuse.

Je veux signaler le très beau concert de la Société des Etudes Mozartiennes (en attendant d'en pouvoir parler plus longuement), et puis aussi, aux concerts Pasdeloup, l'œuvre nouvelle de M. Martelli, *Bas-Reliefs assyriens,* accueillie avec un très vif intérêt.

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Barbey d'Aurevilly, Gregory Ganesco et Ronsard. — Ses articles du *Pays* sur les *Misérables* avaient déchaîné contre Barbey d'Aurevilly la fureur des « Mamelouks de Victor Hugo ». L'un d'eux avait écrit, en lettres rouges, sur les murs de Paris:

Barbey d'Aurevilly, idiot.

Impassible devant les injures dont on l'abreuvait, l' « idiot » avait promis de recommencer à la prochaine occasion. Mais la masse des « Roustans hugoliens disciplinés à l'européenne », manœuvra pour l'en empêcher. On refusa partout l'article qu'il avait écrit sur les *Chansons des Rues et des Bois* et qui débutait ainsi:

C'est un des privilèges de la gloire de forcer le monde à s'occuper d'elle, même quand l'homme de cette gloire ne la mérite plus... Dussent les murailles parler encore, il faut pourtant que je dise aussi ma pensée sur le nouveau volume de M. Victor Hugo.

Une fois de plus, Barbey d'Aurevilly sacra contre les directeurs de journaux, ce troupeau de Jean-Foutre.

Il prenait à témoin ses rares amis de la misère des temps et de la lâcheté de ses contemporains. Lui faudrait-il donc, pour être publié, avoir recours à la ruse, signer ses articles d'un autre nom, en ayant soin de déguiser sa pensée et son style? Il était tenté de s'écrier avec Figaro: « Que je voudrais bien tenir un de ces Puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent; quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. »

Aurélien Scholl promit de faire un sort à l'article refusé. Bien qu'il ne présidât plus aux destinées du *Nain Jaune,* il y conservait des attaches, étant lié avec le nouveau directeur, le valaque Gregory Ganesco. L'affaire était délicate. En tête de son programme, Ganesco avait rappelé que l'illustre proscrit donna sa « précieuse collaboration » à l'*Europe,* le journal qu'il avait fondé à Francfort, où il s'était réfugié sitôt sorti de Mazas. Mais Scholl connaissait son homme. Ménageant tous les partis, il misait sur le présent et sur l'avenir. A la fois pour et contre le pouvoir, il tenait en laisse les tout jeunes démocrates, afin de traiter avec l'Empire, auquel, de temps à autre, il donnait un gage de ses bonnes dispositions. Il sacrifierait Hugo. Scholl ne s'était point trompé. Ganesco accepta l'article de Barbey d'Aurevilly, et l'inséra dans le *Nain Jaune,* en le faisant précéder d'un mot personnel:

> Nous n'avons pas hésité à accueillir ce travail critique de M. Barbey d'Aurevilly et nos amis plus encore que nos adversaires auront à nous en remercier. L'éminent écrivain monarchiste et catholique s'est vu, paraît-il, fermer la porte de ses journaux aussi longtemps qu'il a tenu à la main un article où Victor Hugo n'est point du tout injurié et où il n'est qu'aux trois quarts méconnu. Voilà, d'un même coup, l'honorable M. Barbey d'Aurevilly débarrassé, et pour l'avenir, rendu à ses amis...

Pour panser la plaie que le bec du vautour Barbey faisait au cœur du Prométhée de Guernesey, Ganesco ajoutait:

Comme Shakespeare, comme Bacon, comme tant d'autres éclaireurs de l'humanité, Victor Hugo ne se laisse plus voir dans une partie isolée de son œuvre, il est tout entier et il éclate dans l'ensemble.

Ganesco ne se contenta pas de publier l'étude de Barbey d'Aurevilly. Il voulut s'assurer sa collaboration et consentit aux conditions posées par le polémiste: liberté absolue de pensée et de propos. L'accord conclu, Barbey d'Aurevilly envoya sa profession de foi en une *lettre à M. Gregory Ganesco, directeur du Nain-Jaune, confidentielle et officielle,* qui portait en exergue: *As you like:*

Vous m'avez ouvert la porte du *Nain Jaune* sans scrupule. J'y suis entré sans embarras... Malgré les différences d'opinion qui m'auraient certainement barré cette porte — *barricadé* serait peut-être le vrai mot! — si le verrou en avait été tenu par des mains moins intelligentes que les vôtres, vous avez cru que je pourrais risquer chez vous, de temps en temps, un jugement sur les choses littéraires contemporaines tout aussi bien qu'un autre... qui penserait autrement que moi. A ma place, cet autre-là... qui sait? se confondrait en compliments sur votre libéralité d'esprit; mais ni vous ni moi ne nous soucions... n'est-ce pas, Monsieur?... de recommencer la vieille comédie, jouée si souvent par messieurs les comédiens ordinaires des journaux, de se trouver charmants en famille, — de rédacteurs à directeur, — et de le dire résolument à la barbe du public, qui rit toujours un peu dans cette barbe-là! D'ailleurs, Monsieur, il y a, au fond, dans votre procédé d'aujourd'hui, moins d'étendue et de magnanimité intellectuelle que de justesse. Admettre dans votre journal le franc jeu de ma personnalité quelle qu'elle soit, c'est admettre implicitement le franc jeu de tout ce qui peut en avoir une. Nous y gagnons tous! Mais de plus, selon moi, c'est comprendre une des nécessités du temps et l'avenir du Journalisme, — si le malheureux a encore un avenir! Car le journalisme qui fut collectif, cohérent, unitaire et puissant, il se meurt. Et il ne sera sauvé, s'il peut l'être, que par le développement à fond de train de cette force — la seule qui nous reste! — qu'on appelle la Personnalité...

Dix jours plus tard, comme pour montrer qu'il ne se souciait, dans ses jugements littéraires, que du seul talent, de quelque côté de la barricade que l'écrivain se trouvât placé, réfractaire lui-même, et d'envergure, Barbey d'Aure-

villy consacrait son premier feuilleton aux *Réfractaires* de Vallès.

Les rédacteurs du *Nain Jaune* s'émurent du franc jeu et surtout du franc parler de Barbey d'Aurevilly. Quoiqu'il n'appartînt à aucun parti politique et qu'il ne servît aucune cause, de par ses convictions il se posait en adversaire de leurs « idées ». Se mutiner, quitter le bord où ce corsaire avait pris pied, il n'y fallait pas songer. Ils perdraient leur tribune et ne retrouveraient pas ailleurs les appointements qu'on leur servait. Ils parlementèrent avec leur directeur, le priant de leur permettre de se désolidariser d'avec Barbey. Ganesco n'y vit point d'inconvénient et le troisième article de l'auteur de la *Vieille Maitresse*, consacré à Sophie Véron (*l'Ere des Servantes*), parut avec cette note en bas de page:

On sait, et l'on voit de reste, que nous laissons à M. d'Aurevilly une liberté bien entière d'opinion. — N.D.L.R.

M. d'Aurevilly en usa tout à son aise pour tirailler contre les œuvres et les hommes et les ridicules du temps. Il lui arriva même une fois de tirailler contre son propre directeur. Il avait donné au journal un article intitulé *Une résurrection*, celle de Ronsard, dont Prosper Blanchemain venait de publier les œuvres en une édition qui devait être « le vrai Thabor de ce divin Ressuscité ».

Ronsard — sa biographie nous l'apprend (mais n'avons-nous pas oublié jusqu'à la biographie?) — Ronsard, le gentilhomme vendômois était un Hongrois d'origine, écrivait Barbey d'Aurevilly. C'est un descendant d'Attila...

Gregory Ganesco ne songeait pas à s'élever contre cette assertion, quand son compatriote Rocaresco lui écrivit pour revendiquer le « divin Ressuscité » comme Roumain. C'était un « pays » à eux, mais ils n'avaient pas sujet à en être fiers. Endossant les arguments de Rocaresco, Ganesco publia dans le *Nain Jaune* du 13 octobre 1867 une mise au point sous ce titre: *Erreur et Hérésie*.

Vous faites de Ronsard un Hongrois! disait-il à Barbey. Je tenais beaucoup à rectifier cette erreur. M. Blanchemain a péché donc par ignorance et que celui de la France contemporaine exempt de

ce péché lui jette la pierre! Seuls les habitants des rives du Danube, les Moldo-Valaques veux-je dire, ne prennent pas la chose ainsi. Ils protestent avec une énergie dont une lettre que je reçois de Bukharest est la preuve singulièrement éloquente; ils protestent et revendiquent tant au nom de la vérité qu'au nom de la patrie, le poète Ronsard comme un des enfants de la Roumanie. Ronsard, en effet, mon cher ami, ne descendait pas d'Attila... mais d'un boyard roumain du nom de Maracini (ronce, roncière) qui s'était rendu en France au commencement de la guerre de Cent Ans, francisa son nom et combattit pour Philippe de Valois à la désastreuse bataille de Crécy. Ronsard raconte lui-même si clairement cette descendance dans les vers suivants, qu'il est impossible de garder le moindre doute à cet égard:

Or, quant à mon ancêtre, il a tiré sa race
D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace
Plus bas que la Hongrie..................
Un de ses fils puisnez ardant de voir la guerre,
Un camp d'autres puisnez assembla hasardeux,
Et quittant son pays, fait capitaine d'eux,
Traversa la Hongrie et la basse Allemagne,
Traversa la Bourgogne et toute la Champaigne,
Et soudard vint servir Philippe de Valois,
Qui pour lors avoit guerre encontre les Anglois.

La riposte de Barbey d'Aurevilly ne se fit pas attendre. Il envoya une lettre, à la fois familière et hautaine, à son « cher Ganesco », qui n'hésita pas à l'insérer:

...Vous avez parfaitement le droit de trouver mon article sur Ronsard tout ce que vous trouvez qu'il est... comment dites-vous cela?... *erroné et hérétique*... Drôle de langue, du reste, car enfin, ni vous, ni le *paysan du Danube* dont vous vous êtes doublé et dont vous avez fait votre aide-à-discussion, n'êtes, à vous deux, une Eglise littéraire... du moins ici. En Valachie, où je sais si peu ce qui se passe, je ne dis pas! Mais il ne s'agit point de moi. Il s'agit de Ronsard, — de la Poésie, — de l'honneur intellectuel des Poètes que vous déshonorez, et voilà pourquoi je vous réponds!

Seulement, laissez-moi vous le dire d'abord, vous êtes singuliers, vous et votre Valaque! Vous criez comme beaux diables dans l'eau bénite, parce que je fais, sur un renseignement infidèle ou trouble, Ronsard d'origine Hongroise, au lieu d'en faire un Danubien, comme si les Hongrois, peuple équestre, n'avaient pas dix fois éparpillé leurs grappes de cavalerie sur tous les pays avoisinant les bords du Danube. Et vous faites de cette *confusionnette*, de cet atome, de cette virgule du procès de Figaro, une montagne, qu'à vous deux et de vos quatre bras vous me jetez à la tête, Titans

de nationalité indignée. Et, ma parole d'honneur, je ne hais pas cela! Je ne suis pas, comme vous autres démocrates, un cosmopolite. Je suis pour les patries. Même le chauvinisme ne me déplait pas. Mais parce qu'on l'aime, le chauvinisme, il faut le sauver du ridicule! Je conçois très bien que vous veuilliez pour votre pays Ronsard, si c'est un homme de génie, mais s'il n'est que ce que vous le faites, messieurs les Valaques, pourquoi le voulez-vous?... Votre chauvinisme est par trop goinfre, il avale tout.

Ayant défendu Ronsard contre ses détracteurs valaques et combattu quelques idées qui déshonorent ceux qui les professent, Barbey d'Aurevilly terminait en disant :

Me voici au bout de cette petite discussion en toute douceur. Seulement, s'il nous arrive de ne pas nous entendre encore, comme vous disposez de forces immenses sur le Danube, épargnez-moi les paysans! Je ne veux pas mourir sous une Jacquerie valaque. Restons entre nous.

Ganesco voulut avoir le dernier mot dans cette discussion « en toute douceur ». Il y allait de son amour-propre. La rédaction riait, dans les coins, de la volée de bois vert administrée au patron. Touché au point sensible, vexé de se voir bafoué dans sa nationalité, le directeur du *Nain Jaune* répliqua donc à son « cher et brillant ami » qu'il considérait comme « un maître, un talent hors ligne, une intelligence supérieure » :

...Vous vous êtes rappelé les Lacédémoniens montrant à leurs enfants un esclave ivre pour leur inspirer le dégoût de l'ivrognerie; vous avez à votre tour voulu user d'un système de polémique fort à la mode, afin d'en faire voir la puérilité, peut-être aussi la laideur. Combien de fois, discutant avec tel spirituel chroniqueur de naissance allemande (1), ne lui jette-t-on pas à la face sa nationalité. Combien de fois ne s'est-on pas dispensé de m'opposer d'autre argument que cet argument accablant : « Vous n'êtes pas né en France ». Quelles plaisanteries délicates m'a valu mon origine valaque! Vous-même, mon cher Barbey, vous m'en prodiguez quelques-unes, et avec quelle verve! Mais, on s'en aperçoit, votre souci est de prouver que l'esprit le plus brillant ne saurait faire accepter ces plaisanteries par des hommes sensés. Les Grecs, vous le savez, avaient, eux, le mot *barbaros*, et les Romains, le mot *hostis*. C'est

(1) Albert Wolff.

sot mais en même temps cruel. Sous ce rapport, vous le voyez, nous ne serions pas en progrès...

Cela dit, et avec assez d'esprit, Ganesco revenait sur l'origine roumaine de Ronsard et se livrait à un petit cours d'histoire et de géographie.

Barbey daigna écrire *Un mot encore à M. Gregory Ganesco,* pour clore une discussion oiseuse et pour se disculper du grief d'avoir cherché à offenser son directeur:

Comment, mon cher Ganesco, cela n'est donc pas fini?...

...Eh quoi, Pyrrhus, je te retrouve encore!
Trouverai-je partout... *un censeur que j'adore?*

Car non seulement vous êtes Pyrrhus, mais vous voulez que M. Rocaresco, qui était bien tranquille *là-bas,* soit un second Pyrrhus contre moi! Ce n'était pas assez d'une fois que j'aurais lu ses leçons de rhétorique! Vous voulez que je le retrouve aussi... comme vous! Vous l'appelez à la rescousse. Vous le forcez à faire le cavalier seul! Vous l'invitez à me répondre, à moi qui trouve que c'est bien assez comme cela, et qui ne voit plus, pour intéresser les lecteurs du *Nain-Jaune,* sur Ronsard, que nos gaietés personnelles!

Eh bien! mon cher Ganesco, nous rirons si nous n'instruisons plus. On a bien toujours un bout d'éclat de rire au service d'un ami, pardieu!

Pour mon compte particulier, du reste, je me tiens suffisamment instruit par votre dernière lettre. Rien n'y manque. Vive Duruy! Page de Malte Brun par ci, page de Bouillet par là, géographie, histoire, grec (en caractères grecs), dates avant Jésus-Christ (414! Attrape!... C'est pour moi que je dis attrape, mon cher Ganesco!), Plutarque, Hésiode, et tout cela pour prouver, comme dit Sganarelle, que « *votre fille est muette* ». *Votre fille!* c'est-à-dire mon fils, mon petit, le grand Ronsard, que j'ai inventé, qui n'était pas poète du tout, mais qui était un latiniste, quelquefois assez heureux, en ses traductions...

Vous me dites cela à moi, mais faites-moi donc le plaisir d'aller le dire à M. Sainte-Beuve, que vous embaumez, vous et votre parti, depuis qu'il a défendu Voltaire et Renan au Sénat, et alors... vous verrez!

Mais avant que votre renfort soit arrivé, mon cher Ganesco, puisque vous appelez du renfort et que je réponds à M. Rocaresco comme à vous, voici une observation qui ne va qu'à vous seul, et que je vous fais, parce que vous voulez aujourd'hui donner le change sur le fond du débat, et que moi, je ne le veux pas.

C'est vous qui avez fait de la question *Ronsard* une question valaque.

C'est vous qui avez réclamé Ronsard comme étant d'origine valaque.

C'est vous qui l'avez jugé..., il est vrai, un peu à *la valaque.*

C'est vous qui avez étendu le pavillon valaque au-dessus de votre article contre Ronsard et contre moi, et qui l'y avez fait flotter depuis la première ligne jusqu'à la dernière.

C'est vous qui avez transcrit la lettre où M. Rocaresco s'intitule le *Paysan du Danube,* et qui avez opposé, avec quel patriotisme! le DACE au Français, et ce *Paysan du Danube* — qui est M. Rocaresco — à l'écrivain *néologue de la décadence,* — qui n'est que moi.

Ici, je ne vous permettrai pas d'*embrouillamini.* Vous êtes un homme politique et un diplomate... Mais, ici, mon cher Ganesco, allons-y franc jeu, comme de simples littérateurs, puisqu'il est des moments où vous condescendez à l'être. Qu'est-ce que cela me fait que vous soyez Valaque, à moi?... Il y a de braves gens partout, dit le proverbe, et même des gens spirituels. Je n'ai jamais reproché au *chroniqueur* dont vous parlez d'être Prussien, et je ne vous aurais jamais parlé d'une nationalité dont vous n'êtes fier, à ce qu'il paraît, que pour Ronsard, si dans la question posée et *agacée* par vous, vous n'aviez pas été Valaque, et, comme dit Rabelais, que vous relisez la nuit (vous ne m'avez pas dit à quelle heure?) : *Valaque valaquant de Valachie.* Mais moi, je suis Français, et Normand, appelez-moi Français, appelez-moi Normand. Appelez-moi plus Normand que Français! Vous me ferez tressauter le cœur de contentement et peut-être de fierté! Ah! vous reprocher d'être Valaque! Et pourquoi? Le prince de Ligne, dont je suis fou, était moitié Autrichien et moitié Belge, et il écrivit en français des chefs-d'œuvre! Et il avait plus d'esprit que nous tous.

A vous, mon cher Ganesco, sans rancune, mais, quand vous voudrez, toujours prêt à la conversation.

Ganesco ne tint pas rancune à Barbey, qui continua à jouir de son franc jeu au *Nain Jaune,* où, « pour introduire un peu de vérité » dans ses articles, il n'avait plus « la peine que le chameau de l'Evangile devait avoir pour passer dans le trou de l'aiguille... s'il y a passé ». On ne se mêlait pas de châtrer ses écrits, ni de les ajourner. Le Valaque était ce qu'il était, un original, qui avait des côtés ridicules, même grotesques, un aventurier « scaramouche », un maître-chanteur politique qui tripotait dans des affaires louches. Mais c'est en vain qu'on clabaudait

contre lui; Barbey d'Aurevilly, s'il ne lui rendait pas son estime, se défendait de le juger. Il n'avait affaire qu'au directeur, et de celui-ci il n'avait qu'à se louer. Aussi quand, après avoir quitté le *Nain Jaune,* Gregory Ganesco fonda le *Parlement,* Barbey d'Aurevilly accepta-t-il très volontiers d'y tenir la critique dramatique.

AURIANT.

LETTRES ITALIENNES

Ardengo Soffici: *Periplo dell'Arte,* Vallecchi, Florence. — Giovanni Papini: *La Pietra Infernale,* Morcelliana, Brescia. — Aldo Palazzeschi: *Sorelle* Materassi, Vallecchi, Florence. — Alberto Albertini: *Due Anni,* Editiones Officinæ Bodoni. — Onelli: *Puccio Lunare,* Anonima Romana, Rome. — Ettore Romagnoli: *Genii in Incognito,* Mondadori, Milan. — Erberto Buttini: *Poesia,* La Prora, Milan. — Mémento.

La fin de l'année passée a été marquée par la publication de livres des grands toscans, ceux qui restent du Groupe florentin. C'en sont d'ailleurs les plus célèbres. Ardengo Soffici a donné une seconde édition très augmentée de son **Periplo dell'Arte.** La première avait paru en 1929. C'est un recueil d'articles, mais il forme un ensemble d'une grande cohérence doctrinale; et un logicien professionnel en pourrait sans effort tirer un précis d'esthétique. Pour qui sait lire entre les lignes, ou mieux pour qui lit les petites revues artistiques, politiques et littéraires qui se publient en assez grand nombre dans la Péninsule, certains de ces articles ont une intention polémique très nette. Ce sont des querelles où il nous est difficile d'entrer. Contentons-nous d'un exposé très général de la pensée de Soffici. En art, aussi bien qu'en philosophie, il veut un retour complet à ce qu'il estime la tradition italienne. Sur tous les plans, c'est le réalisme. En religion, le réalisme thomiste. En art, deux citations feront comprendre tout l'esprit de l'auteur:

Tout ce qui, en art, est nébuleux, désordonné, abstrait, décadent, romantique, n'est pas italien. Tout ce qui s'écarte du naturel n'est pas italien.

Et plus loin:

Ce que l'on appelle art classique est le résultat d'une union équilibrée entre réel et idéal. Raphaël définissait l'art une glorification de la nature. Ce qui suppose deux éléments nécessaires: la nature et l'esprit glorificateur...

Maximes d'une telle clarté qu'elles n'ont besoin d'aucun commentaire.

La Pietra Infernale, de Giovanni Papini, est aussi un recueil d'articles. Des articles polémiques rassemblés par Piero Bargellini en un volume qui est le premier d'une collection. Ils sont de dates fort diverses. *Razzia dei Razzisti* a été publié dans le *Frontespizio* de décembre 1934, et cette *stroncatura,* cet éreintement du racisme hitlérien était bien symptomatique de l'état d'esprit qui régnait en Italie à la veille des accords de Rome. Le premier, *La Religione sta da sè, La Religion se suffit à elle-même,* parut en 1908, dans le *Rinnovamento* et avait été reproduit en 1917 dans les *Polémiques religieuses.* Il est très important pour qui veut connaître le processus de la conversion de Papini. Il se termine par cette phrase chargée de sens:

> La *vie* religieuse conçoit et accomplit des synthèses telles que la plus téméraire dialectique elle-même est incapable de concevoir.

Nous trouvons aussi dans cette *Pierre infernale,* le long article que Papini écrivit pour réfuter certaines assertions que contenait *l'Histoire de l'Europe,* de Benedetto Croce, sur la vie religieuse: *Il Croce e la Croce.* Le titre est joli. Papini déclare que, par charité chrétienne, il a enlevé de ses œuvres complètes, en cours de publication, tout ce qui lui semblait trop violent à l'égard de Croce, lequel, avant comme après sa conversion, est resté son grand ennemi doctrinal. Toutefois, les amateurs de belle polémique trouveront en ces pages bien des traits qui les contenteront. Papini dit en conclusion qu'il a cinq raisons d'aimer Croce: parce qu'il est un homme, un Italien, un érudit, un malheureux et un ennemi. C'est pourquoi il déclare ne pas vouloir l'abandonner. Aussi bien, est-il difficile d'abandonner une aussi vieille habitude.

J'avoue que les **Sorelle Materassi** d'Aldo Palazzeschi, m'ont profondément surpris. Certes, nous attendions encore de belles œuvres du poète de l'*Incendiaire;* mais nous ne nous attendions pas à celle-ci: une œuvre aussi forte et aussi différente de sa manière antérieure. C'est un roman florentin; et une comparaison superficielle pourrait le faire rap-

procher de la *Velia* de Cigognani et de *Natio Borgo Selvaggio* de Paolieri. On n'y trouve cependant ni les *riboboli*, ni l'âpreté du premier, ni la désinvolture du second. Une langue égale, légère, marquée certes d'une grande pureté florentine, mais toujours d'une extrême clarté et sans vocabulaire appuyé. Les scènes de cette étude ne pourraient se passer ailleurs que dans un des faubourgs à moitié campagnard de Florence, mais seulement à cause de la valeur particulière des types. La couleurs extérieure, Palazzeschi, de propos délibéré, l'a écartée.

La sensibilité d'un tel poète était seule capable d'une analyse d'une aussi pénétrante délicatesse. Il s'agit de deux sœurs, deux vieilles filles, d'une pureté complète mais toute passive, qu'arrive à corrompre sentimentalement, mais seulement ainsi, un neveu qui est une très jolie variété du gigolo moderne. La féminité n'est habituellement appréciée qu'autant qu'elle garde son enveloppe de jeunesse et de beauté. Sans doute parce que la plupart des hommes ne la considèrent qu'avec des visées intéressées. Souvent aussi le temps en fait souffrir la grâce assez fragile. Mais en Toscane, il arrive qu'en se dépouillant de charmes physiques dont les hommes prétextaient pour d'insidieuses confusions, la femme affine davantage toutes ses qualités spécifiques. Admettons d'autre part que dans la ville de Béatrice, les hommes y attachent plus de prix. Quoi qu'il en soit, les sœurs Materassi, qui sont d'abord comme des anges, ne deviennent pas des démons, tant s'en faut; mais elles déchoient par pure bonté, et en continuant d'être bonnes.

Il fallait une extrême légèreté de main pour dépeindre cette corruption qui s'ignore, qui est vénielle d'ailleurs, dans ses causes sinon dans ses effets, mais que la plupart des auteurs d'aujourd'hui, même avec du talent, eussent trop appuyée suivant la vieille formule vériste dont nous n'arrivons pas à nous débarrasser. C'est ici que l'ironie humoristique de la poésie de Palazzeschi prend un tour imprévu. Décantée, elle donne cette vue pleine d'intelligence sur le monde; et elle n'est pas faiblesse, elle n'est pas complicité, mais analyse d'une grande acuité et parfaite compréhension de ces âmes à qui la malice, somme toute, reste étrangère.

A côté des deux sœurs Materassi, peu de personnages, mais ils sont d'un dessin égal. Outre le neveu, il y a la servante Niobé qui a connu les hommes et presque l'homme; et la petite américaine détraquée, et aussi Palle qui est un très joli état du *stenterello* moderne. Stenterello, on le sait, est le type traditionnel du voyou florentin. L'écriture est d'une sobriété classique, nette, sans effet, mais d'une grande intensité d'expression. Beaucoup de morceaux sont remarquables: la noce, la mère de Palle, et l'audience du Vatican où les deux sœurs sont reçues par Pie X. Ce livre donne à toute l'œuvre de Palazzeschi un équilibre nouveau et qu'il était difficile de prévoir.

Alberto Albertini aime les sujets audacieux. Celui de son livre **Due anni** l'est extrêmement. Le sujet, ou plutôt l'argument, le *spunto,* en est un pris aux *Vies des Saints Pères* de Frà Domenico Cavalca. Un homme, un jeune homme est sur le point de mourir et il redoute la mort parce qu'il ne se sent pas prêt à paraître devant Dieu. Par l'intercession de Muzio, qui est un saint religieux, il obtient une prorogation de deux années de vies. Deux ans! D'où le titre du livre. Alberto Albertini a très amplement développé ce thème et il en a fait une étude remarquable de psychologie religieuse. Il n'a pas cru devoir transposer l'époque, et son action, comme dans la légende sacrée qui figure d'ailleurs dans les *Acta Sanctorum,* se passe à la fin du IVe siècle. Eût-il été possible de la placer à l'époque contemporaine? L'atmosphère mystique aurait manqué. Ce recul permet à l'autour de se tenir dans une humanité générale, hors du siècle, et il ne se laisse distraire par aucun hors-d'œuvre littéraire, quoique sa tractation ne soit pas d'une ligne sévère. La leçon terrible de ces pages est l'inutilité du délai accordé. Massimo, le héros de l'aventure, gaspille ses 730 jours, et il est moins prêt à mourir la seconde fois que la première. Il en vient même à accuser Dieu de cruauté, dans sa pénible attente de condamné à mort qui sait que la fin viendra au jour fixé, irrévocablement. Ce n'est pas une nature perverse, mais une nature faible. Il croit, mais sa foi n'est pas active, elle est incapable de le faire vivre en Dieu. C'est pourquoi il emploie médiocrement ses deux ans, de même

qu'il eût coulé toute une vie normale. Le régime monastique fort brutal que lui impose le sévère Brunone ne conclut à rien. La fin, qui nous montre la mort de Muzio et sa suite, est d'une plus grande audace encore que le reste. Je n'ai pas qualité pour la juger doctrinalement; mais je peux dire qu'elle est d'une bien curieuse mystique.

Onello Onelli a écrit en français son premier roman, *Sainte Hélène du Lac,* une bien jolie chose que l'Académie couronna. Son second, **Puccio Lunare,** est en italien; et nous lui souhaitons d'obtenir un des innombrables prix littéraires dont bénéficient les romanciers au delà des Alpes. Onelli a donc, intégralement, une double culture; et il est bilingue. Avantage rare et qui lui servira, lorsqu'il aura atteint la plénitude de son talent. Le titre de ce livre-ci, *Puccio Lunare,* c'est-à-dire *Pierrot Lunaire,* montre qu'il n'a pas brisé ses attaches françaises. Cependant, par une sorte de mimétisme littéraire, il a abandonné la manière discursive pour le procédé par impressions idéalistes qui est cher aux jeunes auteurs italiens lorsqu'ils nous entretiennent de leur démêlés sentimentaux avec les petites de leur âge et de moins que leur âge. A tout prendre, il y a bien aussi du Laforgue là-dedans. Notons un intermède vériste: le passage sur le casino d'Annecy. Est-ce parce que cet épisode se passe en France et que l'auteur reprend inconsciemment la manière française? *Chi lo sa.* En tout cas, le livre est joli.

De même que **Genii in Incognito** d'Ettore Romagnoli. Ce sont des aventures d'étudiants dans la Rome d'autrefois, il y a une trentaine d'années. Elles sont contées d'une plume élégante, comme c'est le propre de l'auteur; et autour de ces génies qui ne se sont jamais manifestés que par le pittoresque de leur tenue, on trouve, mais comme comparses seulement, d'authentiques intelligences comme Labriola.

On sait que, par définition, la jeunesse est en honneur en Italie. Il suffit d'être jeune pour être aidé et remarqué. Heureux pays où les macrobites n'ont pas de privilèges. A ce régime, les jeunes deviennent de plus en plus jeunes. Ainsi Erberto Buttini vient de publier **Poesia.** Il n'a que treize ans; et nous aurions peine à le croire, car nous fumes pris en France, il y a quelques années, à une mystification de

ce genre, si le volume ne portait le portrait de l'auteur, plus une attestation critique de Giuseppe Villaroel, ce qui vaut mieux encore. Chose étonnante, le jeune Buttini connaît déjà le métier du vers, bien mieux que quelques-uns de ses vieux confrères, et il a une sensibilité très capable de se dégager de la banalité, comme le prouvent des pièces telles que *Wanda* et *Madonnina*. Ce n'est pas peu, en attendant la pleine maîtrise.

MÉMENTO. — *La Rassegna di Studi Francesi*, qui se publie à Bari sous la direction de Nicola Cacudi, et dont nous devons signaler l'activité en faveur des Lettres françaises, consacre tout son dernier numéro à l'œuvre de Gabriel Faure. C'est sans doute l'étude la plus complète qui ait paru sur cet auteur. — Henri de Ziegler vient de faire paraître aux éd. Corrêa une *Vie de l'Empereur Frédéric II de Hohenstaufen*, fort importante pour tous ceux qui s'intéressent à l'Italie du XIII[e] siècle. — Il y a tellement de choses à voir en Toscane que la plupart oublient d'aller à la campagne, à la vraie campagne. C'est dommage. Elle a d'intéressantes choses à montrer, outre la nature; par exemple l'architecture des fermes. Mario Tinti nous le rappelle dans *Architettura delle Case coloniche in Toscana*, éd. Rinascimento del Libro, Florence. La plaquette est accompagnée de 22 dessins d'Ottone Rosai qui sont vraiment magnifiques.

PAUL GUITON.

LETTRES CHINOISES

William Martin: *Il faut comprendre la Chine*, Perrin. — *Sinica*, janvier-février 1935.

William Martin est mort. Son livre n'a pas été mis au point par lui-même. Ce n'est donc pas l'homme qui peut être discuté ici, mais seulement une œuvre encore ébauchée.

William Martin, nous dit la préface, « a représenté la contribution propre de Genève à la vie de la Société des Nations: celle de la critique ». Et nous sommes avertis qu'il a été conduit à la Chine par la Société des Nations. Son voyage en Chine a été défrayé par la Société, sur la contribution, non payée par la Chine, mais que Nanking paye en se faisant envoyer des spécialistes et propagandistes qu'il défraye pendant leur séjour là-bas: joli voyage.

De telles précisions sur l'origine du livre ont une valeur

pour ceux qui n'oublient les réalités sous les apparences. On ne se rappelle pas assez que, pour obtenir ou plutôt pour ne pas obtenir l'entrée des Etats-Unis à la Société, on leur a tout accordé, en particulier une aide complète contre le peuple chinois, en faveur d'un groupe militariste protestant dont le chef est encore Tchang-tsié-ché (en anglo-saxon: Chang Kaï-Chek). Les traités de Washington de 1922 ont consacré l'abandon de toutes les garanties européennes, dont les Etats-Unis n'avaient nul besoin mais qui servaient le commerce japonais au détriment de celui de l'Amérique. A l'heure actuelle, les fonds des douanes maritimes, tenues par les Puissances, sont encore employés par Nanking en achat d'armes dont on se sert pour extorquer d'incroyables impôts au malheureux peuple chinois. Et les protestations bruyantes des faux représentants de la Chine empêchent d'entendre les soupirs de satisfaction du peuple chinois dans les régions occupées par le Mandchoukouo et le Japon.

William Martin donne pour titre à son premier chapitre « la Chine sans parti pris ». C'est proclamer, à contrario, son but secret, surtout quand il écrit: « Je suis arrivé en Chine sans idées préconçues. De la Chine et des Chinois, je ne savais presque rien... mais j'éprouvais pour eux la sympathie instinctive que tout homme de cœur devrait ressentir pour les victimes d'une agression abominable... » C'est reconnaître que son voyage avait pour seul but d'écrire un livre passionné de propagande anti-japonaise et pro-américaine. Et les preuves ne manquent pas au cours de cet extravagant pot-bouille de fadaises, de faits mal interprétés, de « misinformations », selon l'excellent mot anglais. Citons:

(P. 33) Un Américain qui occupe à Pékin une situation éminente et parle d'expérience... me disait: Je n'ai qu'à me louer de mes rapports avec la justice chinoise. Elle est plus simple, plus rapide, moins chère et aussi honnête que la justice américaine.

Le tout est de s'entendre sur la valeur du terme de comparaison.

(P. 76): Au cours d'une histoire millénaire, la Chine, elle, n'a jamais subi de rupture brusque de sa tradition, d'apport soudain d'une culture étrangère. Elle a vécu sur elle-même...

A Genève, cela peut passer peut-être, mais à Paris. Et la conquête mongole, avec son apport de culture islamique, sa libération littéraire et théâtrale, son papier-monnaie et ses triturations financières auprès desquelles notre banditisme financier moderne est un timide essai craintif! Les Mongols n'ont-ils pas interdit aux particuliers la possession d'or, d'argent, de bijoux, de perles et n'ont-ils pas donné en échange des Bons du Trésor, des obligations à lot, etc., dont la valeur tombait aussi vite que celle des nôtres? Et ce trésor immense demeuré introuvable, n'est-il pas encore le but des convoitises et des rêves de tout gouvernement chinois?

Et l'apport grec et bouddhique des Oé au ve siècle? Et l'apport central-asiatique des Rann?... Un tel jugement définit l'œuvre.

Son explication sur les langues (p. 164) atteint à la démence. Où le malheureux a-t-il puisé de pareilles sottises? Il parle (p. 168) d'un « alphabet »!!!

Son chapitre *Pourquoi la Chine n'est pas chrétienne?* est d'un bien triste comique. A quels lecteurs s'adresse-t-il donc? Ne faudrait-il pas écrire plutôt: « Pourquoi l'Europe n'est-elle pas chrétienne, et pourquoi nos Barbares intérieurs sont-ils maîtres des gouvernements? »

Il essaye faiblement (p. 230 et 5), de montrer que le maître de Nanking représente bien la Chine:

On dit souvent que la Chine n'est pas un pays parce que son gouvernement ne la domine pas et ne l'administre pas tout entière. Il faut s'entendre. Le gouvernement de Nanking domine en réalité toute la vallée du Yang-tse et, à l'exception des trois provinces du sud-ouest, toute la zone côtière... Derrière elle est une zone stérile, incapable de se suffire et qui ne vit que du surplus de la première.

Cette énormité passerait tout au plus au Parlement et dans une campagne électorale. Nanking gouverne réellement trois provinces sur 18. De la zone côtière, il connaît seulement ce que le service européen des Douanes lui assure (et encore sans la moitié des côtes, constituées par Fou-tsienn, Koang-tong, Koang-si et Mandchourie). Dans la prétendue « zone stérile », figure le Se-tchroann, plus peuplé au kilomètre carré que la Belgique; le Chann-si, province modèle,

le Chann-tong, où Nanking par ses guerres a fait mourir de faim la moitié de la population, etc.

(P. 238) Autre fausseté:

Chaque fois que la Chine a été forte et ordonnée, le Japon en a été une dépendance.

Or, le Japon n'a jamais été ni envahi, ni vaincu, ni conquis par la Chine. Les Mongols eux-mêmes, maîtres du monde, ont vu leur armada et leur puissantes colonnes dispersées, comme les Russes d'ailleurs, dans le détroit de Tsoushima. Et M. William Martin, du haut de son ignorance, donne des conseils rétrospectifs aux hommes d'Etat du Japon...

Il est vraiment regrettable qu'une telle œuvre soit écrite en français; c'est donner à penser que la France est pour quelque chose dans sa mise au jour.

Combien il est plus intéressant de s'instruire et satisfaire sa curiosité en lisant l'admirable revue allemande de Sinologie du China-Institut de Francfort: **Sinica.** L'étude des Symboles porte-bonheurs, faite par Ferdinand Lessing, dans le numéro de décembre et janvier, ne contient ni une erreur, ni une de ses assertions dogmatiques qui enlèvent aussitôt toute confiance... sauf à un électeur. Les dessins sont bien choisis, bien groupés.

Toute la peinture chinoise ainsi éclairée prend un sens poétique et chargé d'ondes bienfaisantes: elle n'est plus la simple représentation décorative, plus ou moins adroitement interprétée, d'une réalité choisie pour des motifs matériels.

L'étude de Ludwig Bachofer sur les peintres paysagistes réalise d'être à la fois historique, artistique, religieuse et littéraire. Des œuvres inconnues en Europe y sont données en remarquables reproductions.

Un numéro spécial, intitulé *Sinica-Sonderausgabe* contient les recherches prodigieusement détaillées du directeur de l'Institut, M. Erwin Rousselle, descendant d'ailleurs de protestants émigrés. Les *Rites du Mantra-Bouddhisme* y sont exposés, puis étudiés avec une méthode, une science et une érudition qui doivent nous être des exemples.

Le travail de C. Hentze sur l'*écriture chinoise antique*

est un document de haute utilité, donnant la série des diverses formes prises par certains idéogrammes depuis les débuts.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Lieutenant-colonel de La Rocque : *Service public;* Grasset. — S. Vialla : *Daladier (l'homme du 6 février)*; Orange, M. Berlengue. — Philippe Henriot : *Mort de la Trêve;* Flammarion. — O. Pianitski : *La Dictature fasciste en Allemagne;* Bureau d'éditions, 4, rue Saint-Germain-l'Auxerrois. — Mémento. — Jean Jacoby : *La guerre rouge est déclarée,* les Editions de France. — Boris Wartanoff : *Un Russe retrouve son pays,* Tallandier.

Dans **Service public,** le lieutenant-colonel de La Rocque explique avec bien des réticences ce qu'il veut faire. L'impression que laisse la lecture de son livre est en effet assez confuse. Evidemment, l'auteur doit avoir des idées assez nettes sur la façon dont il s'emparerait du pouvoir et constituerait un nouveau gouvernement, mais il ne s'est pas expliqué sur ces deux points capitaux; il se contente de vilipender l'état de choses actuel et de donner une idée des perfectionnements que le nouveau régime apporterait à l'administration de la France. Il proteste que son système n'est ni le fascisme, ni l'hitlérisme, mais son affirmation « qu'une discipline de fer contient » un mouvement qui compte 150.000 adhérents (Croix de feu et Volontaires nationaux) rappelle bien exactement l'exigence primordiale de Mussolini et de Hitler à l'égard des leurs. L'affirmation que le mouvement n'est ni de droite, ni de gauche constitue une autre ressemblance. Le programme social esquissé par M. de La Rocque est d'ailleurs nettement socialiste: « Le salaire, dit-il, ne doit pas être aléatoire... Le droit à un certain paiement est le corollaire du droit au travail. » On a du reste, en lisant le livre, l'impression que son auteur est un esprit vigoureux et a une vision nette des problèmes et de leurs solutions. C'est par son talent qu'il s'est imposé à ceux qui le suivent. Fera-t-il (et même fait-il) un bon usage de l'autorité révocable qu'ils lui ont accordée? C'est une question à laquelle on se sent aussi incapable de répondre après la lecture de *Service public* qu'auparavant.

La brochure du commandant S. Vialla sur **Daladier (l'homme du 6 février)** porte comme sous-titre *Les Fossoyeurs de la République*. C'est un pamphlet violent contre cet ancien ministre, auquel l'auteur reproche, entre autres choses, « de ne pas avoir interdit aux Anciens Combattants toute manifestation dans la rue ». Ce n'était pas l'usage alors. Les exagérations de M. Vialla s'expliquent par le fait qu'il combat Daladier dans Orange.

Le livre de M. Philippe Henriot, député de la Gironde, sur la **Mort de la Trêve** est la suite de celui qu'il avait publié sur *Le 6 février*. Ce devraient être des livres d'histoire, mais le tempérament de l'auteur est avant tout celui d'un combattant. Il ne raconte guère et, sans s'attarder à peser ses arguments, il en crible l'adversaire. Mais si on les examine un à un, leur faiblesse apparaît. La rupture de la trêve ne provient pas, d'après lui, du choc des passions d'hommes politiques rivaux avant la trêve et à la rivalité desquels celle-ci n'avait pu mettre fin; elle ne proviendrait pas non plus de l'incertitude sur les mérites et sur les dangers de certaines des réformes préconisées par M. Doumergue; elle proviendrait d'un ordre donné par la franc-maçonnerie. M. Henriot, évidemment, ne se rend pas compte du très petit rôle joué par la franc-maçonnerie dans l'organisation des partis de gauche. Ceux-ci sont gouvernés très démocratiquement par des comités composés d'adhérents que l'on intitule militants et qui représentent plus ou moins inexactement la masse électorale du parti. C'est au moins le cas pour les radicaux-socialistes et les socialistes unifiés. Il est probable qu'il en est de même chez les communistes (c'est du moins ce que donnent à penser les scissions qui ont eu lieu entre eux). Chaque franc-maçon ne joue dans ces comités qu'un rôle individuel; les comités ignorent les loges. Les attaques des catholiques contre la franc-maçonnerie ont fait prendre à celle-ci un caractère très anticlérical, elles n'ont pu lui donner de l'influence sur les comités. La fausseté des idées des gens de droite sur l'action de la franc-maçonnerie fait pendant aux illusions des gens de gauche sur celle des Jésuites.

Le livre de Piatnitski sur la **La Dictature fasciste en Allemagne** est fort intéressant, mais n'inspire qu'à moitié confiance. Des phrases comme: « Les Polonais se conduisirent à Dantzig comme chez eux » et « (en octobre 1918) la social-démocratie réussit à s'emparer de la révolution et à la trahir », témoignent que l'auteur est animé d'un parti pris aveugle. Son livre est surtout une apologie de l'action du Parti communiste. Il attribue les événements du 30 juin 1934 à ce que le « capital financier allemand » réclamait l'exécution des promesses qui lui avaient été faites par les fascistes, mais est forcé de reconnaître que « la discorde entre les cliques fascistes avait lieu sur la question de savoir si le gouvernement fasciste devait s'appuyer surtout sur ses propres sections d'assaut ou s'il devait s'appuyer exclusivement sur la Reichswehr comme l'exigeait celle-ci, qui est plus proche des nationalistes que des nationaux-socialistes ». En tout cas, il reconnaît l'invraisemblance que Roehm et consorts aient été partisans d'une « seconde révolution nationale », car nombreux ont été les membres des S.A. qui, pour avoir osé en rêver, ont été envoyés dans les camps de concentration par Roehm et les siens.

Pianitski finit son livre en célébrant l'écrasement des social-démocrates. « L'énorme majorité d'entre eux (on en comptait plus d'un million avant le coup d'Etat fasciste) se tiennent à l'écart de la lutte. » Le Parti communiste au contraire a pu remplacer les militants actifs qui ont été emprisonnés ou bannis. La *Rote Fahne*, l'organe du Parti, continue à paraître régulièrement et le premier numéro de sa série clandestine a été tiré à 300.000 exemplaires (elle ne tirait qu'à 36.000 auparavant et le tirage total des journaux communistes ne montait alors qu'à 180.000).

Les organisations du Parti, tout de suite après les événements du 30 juin 1934, ont commencé à organiser les éléments prolétariens des troupes d'assaut pour la lutte contre les fascistes... Le recul momentané de la classe ouvrière, qu'on s'abuserait à vouloir nier, ne signifie cependant pas l'effondrement du processus de maturation de la crise révolutionnaire... L'influence et l'autorité du Parti communiste, au sein des masses ouvrières, grandissent, alors que s'affirment pleinement la décadence et la dégénérescence de la social-démocratie.

Il serait plus exact de dire que, les violences hitlériennes ayant rendu impossible la propagande légale préconisée par la social-démocratie, les adversaires du fascisme n'ont plus le choix entre la légalité et la violence; la seconde seule leur est désormais possible.

MÉMENTO. — Périodiques :

Affaires étrangères; Recueil Sirey; décembre 1934. (L'élargissement du champ d'action défini dans le protocole de Rome à la Petite Entente représenterait un progrès notable, mais non une solution du problème danubien. Celui-ci nécessite un nivellement d'intérêts plus ingénieux et plus juste avec les deux grandes puissances voisines: l'Allemagne et la Pologne.)

L'Année politique française et étrangères; Gamber; décembre 1934. (Le régime mussolinien, en dépit de ses prétentions à avoir inauguré une ère économique toute nouvelle, a indiqué dans ses textes son désir de demeurer fidèle à un régime semi-libéral, semi-interventionniste.)

Berichte zur Kultur-u. Zeitgeschichte; Wien, Reinhold; janvier 1935. (Le jour où l'Autriche deviendrait nationale-socialiste, l'Allemagne serait à 110 kilomètres de Trieste et l'Italie dégringolerait au rang d'une puissance de second ordre.)

Hamburger Monatshefte für auswärtige Politik; Hamburg, Institut für auswärtige Politik; janvier 1935. (La Tchécoslovaquie est prête à accéder au pacte de Rome dès qu'il aura été convenu avec la Hongrie que les conditions réelles de ce pacte ne lient pas l'entente économique à des conditions politiques.)

ÉMILE LALOY.

§

Parmi l'avalanche d'ouvrages sur la Russie soviétique que nous subissons depuis quelques années, il y en a de franchement mauvais, il y en a de vraiment bons, mais il n'y en a pas de tout à fait excellents, c'est-à-dire d'une objectivité absolue, d'un détachement complet et d'un exposé de faits dûment soupesés et contrôlés. Mais peut-être que tout cela n'est pas dans la mesure humaine. Aussi la lecture du livre de M. J. Jacoby, **La Guerre rouge est déclarée,** occasionne aux âmes sensibles, telles que la mienne, des cauchemars atroces. Au surplus, son rythme est à tel point précipité qu'on a peine à suivre l'auteur dans le développement de ses arguments et l'exposé des faits qu'il avance. Mais,

ceci dit, reconaissons que l'ouvrage de M. Jacoby est plein de verve, de couleur et de hardiesse. Bref, c'est l'œuvre d'un excellent journaliste, doublé d'un redoutable polémiste, qui ne mâche pas ses mots et ne voile pas ses appréciations. Le sujet de son livre est de mettre en garde les dirigeants des pays civilisés et des autres aussi, contre ce qu'il considère comme les agissements à l'étranger des chefs de la Troisième Internationale (Komintern) et des agents de la Guépéou, agissements qu'il dépeint sous les couleurs les plus sombres et qui font frémir. En somme, M. Jacoby conseille la méfiance — commencement de la sagesse — eu égard à tout ce qui nous vient de Moscou et de Moscou même. Mais ce *caveant consules!* sera-t-il entendu? Tout est là.

Le livre de M. Boris Wartanoff, **Un Russe retrouve son pays,** doit être placé dans un tout autre plan que l'ouvrage précédent. Ce n'est ni un réquisitoire ni une plaidoirie, c'est simplement l'exposé d'un malheureux retour au bercail d'un jeune Russe. On ne sait pas trop pourquoi il y revient; on ne saisit pas tout à fait la raison qui le pousse à repartir au risque de perdre la vie ou tout au moins la liberté; car un citoyen soviétique ne peut quitter l'U.R.S.S. sans autorisation spéciale et cette autorisation ne se donne pas généralement aux jeunes. J'entends bien que l'auteur n'y a pas trouvé la liberté et le respect de l'individu auxquels il s'était habitué, vivant à l'étranger, mais enfin il y a trouvé sa famille, sa vieille mère, son père. On lui a procuré une place, et non celle d'un manœuvre quelconque, mais d'un musicien dans l'orchestre du théâtre de sa ville natale, et, à moins d'avoir des capitaux à l'étranger, comment vivra-t-il là-bas, par ce temps de crise et de chômage général? C'est une question qu'on se pose involontairement après la lecture du livre de M. Wartanoff, qu'il faut lire, car il abonde d'une foule de renseignements sur la vie journalière des Moscovites, leur état d'âme, leurs espérances et toutes les difficultés dans lesquelles ils se débattent à y perdre la raison.

En somme, l'aventure vécue de ce jeune Russe, rentré dans son pays natal, est plus passionnante qu'un récit de chasse dans la grande brousse africaine. Les risques d'y perdre la vie y sont plus grands.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

CONTROVERSES

Malentendus métaphysiques. — M. R.-A. Fleury nous proposait récemment (1) comme maîtres de la « pensée » contemporaine, une trinité assez inattendue: Bergson, Jules de Gaultier, René Guénon.

Il semble qu'il y ait confusion entre les deux premiers et le troisième qui répudierait sans doute, et la qualité de « maître » et, plus encore, celle de « penseur », puisque l'objet de ses études est précisément ce qui ne constitue point la *pensée*.

Entendons par là que le métaphysique pur, derrière quoi Guénon s'efface, est d'ordre surhumain. Il ignore nos vicissitudes. Il ne suppose ni date dans le temps, ni auteur dans l'espace, ni progrès dans le devenir. Bref, il n'est pas individuel. Et l'entreprise serait aussi vaine de construire une apologétique de la Doctrine Primordiale que de secourir les gloses de son commentateur, lequel est de taille à se défendre seul, voire même contre des admirations voisines de la détraction.

Il ne s'agira donc, ici, que d'évaluer les méthodes d'une pensée prétendant découvrir des « fissures » à l'ordre métaphysique. Et voilà qui exigerait les armes préjudicielles suivantes: un appareil dialectique d'une étanchéité parfaite, un vocabulaire strictement défini et, enfin, une adaptation intuitive à l'atmosphère supra-sensible du transcendant qui éliminerait, d'emblée, nos points de vue temporels et cosmiques : grâce à quoi, nulle fissure n'apparaîtrait.

Sont-ce les moyens de M. Fleury en sa critique du brahmanisme?

L'exposé guénonien lui livrerait trois pétitions de principes.

I. *Plusieurs infinis étant contradictoires, l'espace est donc fini.*

Ceci est faux, déclare l'auteur de *René Guénon et l'Inde:* l'espace est infini, car « comment le limiter »? D'ailleurs,

> L'espace n'étant pas tout, il est clair que, même infini, il n'empêche pas d'autres modes de l'Etre (mouvement, force, temps, pen-

(1) *Mercure de France*, 15 janvier 1935, p. 300.

sée, etc.) d'être infinis dans leur sens et dans leurs domaines respectifs.

Et d'abord, pour conférer l'infinitude au spatial, M. Fleury doit amoindrir non seulement le sens métaphysique du mot « infini », mais, par surcroît, son sens mathématique. Il en borne l'acception à *ce qui ne saurait se limiter.* S'agit-il par là d'escamoter une distinction élémentaire, dont le premier terme comporte un infini restreint à sa qualification spatiale d'étendues additionnables? C'est la multitude pure et simple. La mathématique cantorienne l'envisage en tant qu'*infini relatif,* c'est-à-dire sans limite assignable. On ne sort pas du contingent, ni du point de vue *analytique.*

Et dès lors, l'auteur va recourir au second terme de la distinction, à l'*infini absolu* ou *transfini* des mathématiciens. Qu'est-ce à dire? — Cela suppose l'intervention d'un concept exprimant « *une totalité où tous les degrés d'augmentation ou de diminution sont donnés d'avance* ». Le point de vue devient *synthétique.* Il condense en un symbole toutes les distances concevables. Il s'interdit de les dénombrer, additionner ou soustraire. Cette synthèse vient donc bloquer toutes les unités possibles d'une étendue présumée sans bornes dans la mesure-limite d'un total qui les exprime. L'infini absolu des mathématiciens ne vise donc à s'opposer un espace fini.

— « Je le dépasse, répondra M. Fleury. L'infinité spatiale que j'envisage est divine et telle qu'il est *impossible* de lui trouver une limite.

— Par conséquent, dira Cantor, vous vous réfugiez bien dans notre synthèse. Vous recourez à *l'infini mathématique absolu.* Vous n'êtes plus admis à décomposer l'espace en termes numériques de distance, puisque nous excédons, ici, tout concept de grandeur. E + 1 égale toujours E.

— Mais s'il me plaît, à moi, de rompre avec votre structure fictive?

— Comment y parviendrez-vous, interviendra M. Marcel Lallemand (1), sinon en accumulant les grandeurs mesurables? C'est retomber dans l'*analytique*!... Vous réintégrez la sphère des termes successifs; vous renoncez au « passage

(1) *Le Transfini, sa logique et sa métaphysique.*

à la limite » d'une totalité des distances possibles qui ouvre l'infinitude mathématique. Toutefois, si vous prétendez supputer du réel et non empiler, à vide, des multitudes inconcevables, le chiffre vous prouve que l'espace présente une fin, dans l'infinitésimal et dans l'immense, mais une fin telle que vous ne pouvez l'atteindre. Et vous voici, en dernière instance, tenu de remplacer le terme d'infini spatial par un autre plus exact: vous direz que la seule qualité possible de l'espace pur, ou plutôt du mode d'existence qui l'exprime est d'être *indéfini.* »

Il suffit de presser l'ensemble de ces arguments pour découvrir la face métaphysique du problème et dénoncer comme contradictoire toute tentative d'accoler à l'Infini une épithète ou qualification déterminante. On ne saurait, davantage, associer l'infinitude au concept de chose, ni même de « chose en soi », ce qui, la plupart du temps, équivaut à un psittacisme. Aussi bien, notre espace physique cesse-t-il nécessairement avec le mesurable, c'est-à-dire un support matériel aussi ténu qu'on l'imagine. D'autres espaces peuvent exister dans d'autres dimensions, sous le vocable générique d'*étendue,* mais, manifestant des possibles de l'Infini, chacun d'eux spécifie un état d'être fini ou plutôt indéfini.

L'auteur n'hésite pas à soutenir que les infinis (mouvement, temps, force, pensée), « ne se gênent pas les uns les autres ». Or, ils seraient mal venus de ne pas se limiter mutuellement pour peu qu'on adopte le sens exact de l'Infini métaphysique: *ce qui est affranchi de toute limitation possible c'est-à-dire l'Absolu.*

Ces « infinis » multiples ne sauraient donc être que la série des illimitables quant à nous, dont la Loi universelle, commune à tous les états d'être, permet d'appréhender les bornes, par union contemplative avec le point métaphysique qui les développe, au centre de la « *roue des choses* ».

L'indéfini ne nous cerne que par multiplication des états finis dont il procède. Il est partout, alors que l'Infini n'est nulle part qui, afin de comporter tous les êtres et s'en distinguer de façon absolue, doit nécessairement *ne pas être.*

Tout ceci n'est guère qu'une paraphrase de la proposition suivante, estimée contradictoire par M. Fleury:

II. *La multiplicité est comprise dans l'Unité Primordiale et « ne cesse pas d'y être comprise par le fait de son développement en mode manifesté ».*

Mais, demandera le Panthéisme — car l'auteur n'hésite pas à se faire l'avocat du Diable! — comment l'Un peut-il comprendre le multiple en lui-même, alors qu'il est rigoureusement son contraire?

Voici Guénon « dans un sérieux embarras ».

De fait, il sera contraint, pour en sortir, d'engager M. Fleury à le citer jusqu'au bout de sa phrase. Car, que faut-il entendre par « multiplicité comprise dans l'unité primordiale »? C'est, poursuit Guénon, « celle des possibilités de manifestation » n'impliquant pas l'existence distinctive ou de *moindre réalité,* laquelle constitue l'appareil illusoire du divers.

Le multiple n'est donc réel que dans la mesure où il participe de l'unité. Or, l'indétermination métaphysique du Non-Etre demeure seule capable d'infinitude, puisqu'elle comporte la série totale des possibles manifestables (Etre), ou non (Non-Etre).

C'est ainsi que, parlant d'« infini mathématique », le cantorien envisage, sans doute, une masse indéfinie de valeurs quantitatives. Mais, lorsqu'il *pose* le signe « aleph-zéro », il formule l'unicité globale de tous les nombres entiers... avec quelque chose de plus, qui s'en distingue. Ce « quelque chose » constitue la *liberté du possible.*

Le symbole aleph-zéro équivaut, en effet, à une classe entière de possibilités. Grâce aux modalités *spatiales* qu'il condense en lui-même, il offre une image contingente du « Lieu métaphysique », pourvu de toutes les libertés de manifestation.

Il est clair que le concept différencié de « chose » hante M. Fleury. L'identité est une chose, la dissemblance en est une autre. Elles se contredisent, donc elles ne peuvent se résoudre en total conciliateur. Bref, « l'on a beau jeu de faire observer que la Diversité est partout non moins que l'Unité »... Sauf toutefois dans les plus hautes démarches scientifiques modernes. Le physicien et le mathématicien n'ont de cesse qu'ils n'aient résolu la somme des apparences

diverses, des antinomies euclidiennes, en une série de « points singuliers », s'exprimant par un seul, qu'ils assimilent à l'Espace Pur, au Néant ou à Dieu!

Ce terme inéluctable de toute pensée se refuse au système des contraires irréductibles par quoi M. Fleury s'efforce, dans la discussion qui va suivre, d'accommoder le Védantisme en une apothéose de l'antithèse, sous forme d'Ahriman-Etre contre Ormaz, Non-Etre.

III. — *Le Non-Etre étant indéfini comme l'Etre et par conséquent fini: « Comment deux finis, si grands qu'on les suppose, peuvent-ils former l'Infini? »*

Pour faire dire à Guénon le contraire de ce qu'il affirme et prouve, M. Fleury formule une proposition contradictoire: « Le Non-Etre, tout en étant le principe de l'Etre, n'est pas, lui non plus, infini, mais, comme l'Etre, indéfini, donc fini. »

Cette singulière interpolation a un prétexte et un but.

Le prétexte d'abord. Il relève d'une phrase, non seulement isolée, mais mutilée, prise dans *Les Etats multiples de l'Etre.* Qu'on en juge. Voici la citation de M. Fleury expurgée d'une fraction essentielle, que nous réintégrons entre parenthèses et soulignons dans le texte:

> Dès qu'on oppose le Non-Etre à l'Etre, ou même qu'on les distingue simplement, c'est que ni l'un ni l'autre n'est infini [*puisque, à ce point de vue, ils se limitent l'un l'autre en quelque façon*]; l'infinité n'appartient qu'à l'ensemble de l'Etre et du Non-Etre, puisque cet ensemble est identique à la Possibilité Universelle.

Qu'entend Guénon par « l'ensemble de l'Etre et du Non-Etre », seul capable d'infinitude? — La procession de Principes homogènes indéterminés, autrement dit non-manifestés.

Or, l'être qualifié pur ne constitue que la *substance même* de la manifestation. Il *existe.* Mais l'*Etre,* principe des états substantiels, *n'existe pas,* sinon à l'état de puissance. Telle est la clef du problème. M. Fleury n'en tient pas compte. Toujours fidèle au concept de « chose », il se borne à n'envisager qu'une certaine antithèse réaliste: un objet ne peut, à la fois, exister et ne pas exister. Voire!... Est-ce bien sûr?

J'ai un bloc de marbre devant les yeux. Je le décompose mentalement en molécules, en atomes, en électrons, en points

indéterminables d'éther ou d'espace pur: que reste-t-il de mon bloc? L'être! Soit, mais encore le terme paraît-il vidé de tout support m'autorisant d'affirmer que le bloc existe, sauf par projection du complexe sensible qui me permettait, au préalable, de le poser comme existant!

Eh bien, considérons que le règne des Principes non-manifestés développe *infiniment* la portée de cette similitude banale. Comment ,dès lors, légitimer une opposition Etre-Non-Etre à l'égard des Possibilités constituant l'Infini?

Dire, avec Guénon, que l'ensemble de l'Etre et du Non-Etre « est identique à la Possibilité Universelle », consiste donc à situer cet ensemble au sein d'un Absolu sans autres rapports possibles avec le contingent que les principes subordonnés qui développent celui-ci en mode transitoire et conditionnel. M. Fleury s'en garde. Il tient pour le Non-Etre et l'Etre *finis,* donc opposables. Il s'obstine à les envisager comme objets déterminés par l'existence, et l'argument rationnel découle de soi: « Si le Non-Etre n'est pas pur néant, il faut qu'il Soit, et s'il est, il est l'Etre. »

Pourquoi ce parti pris? Pour atteindre un but que nous faisions prévoir: il s'agit de substituer l'Etre au Non-Etre dans la plénitude de l'Infini.

M. Fleury a-t-il entrevu le péril? Voilà Dieu et l'Univers cloîtrés dans un « système clos ». Pour échapper au néant *impossible,* la Non-Dualité ou Zéro métaphysique doit se métamorphoser en « Unité » d'Etre Pur. L'Etre, par conséquent, se qualifiera lui-même. Non admis à ne pas être, il se trouvera dans l'*obligation contradictoire* de se manifester, en mode fini, par les qualités « infinies » déjà prévues. Et alors, cet Etre Suprême suscitera une très juste remarque de M. Edmond Goblot:

La liberté est ce qui s'oppose le plus radicalement à la conception de Dieu.

Envisagé de la sorte, l'Etre divin suppose toujours la *Qualité Première* ou unité métaphysique du multiple, comme le chiffre un implique tous les nombres possibles. Seulement, pour si compréhensive qu'on la suppose, cette qualité ne saurait qu'être nulle en regard de la *Liberté Absolue,* c'est-

à-dire de l'Infini Possible de manifestation: n'être pas encore, ou de non-manifestation: n'être jamais!

Et qu'on ne s'évertue pas à discerner, en cet état inexprimable, quelque nuance qualitative d'antériorité ou d'être. Ce serait abuser de notre pénurie conceptuelle et verbale pour restreindre l'indépendance d'absolu, qui déjoue, dirait-on, l'alternative du « oui » ou du « non » par un « peut-être » éternel, manifestant des *ombres intelligibles,* dont elle est, à la fois, l'obstacle (Etre) et le foyer rayonnant (Non-Etre)!

Remarquons enfin que M. Fleury paraît amalgamer les mots « *potentiel* » et « *possible* ».

> Si le mot « possible » a une signification quand il s'agit de faits limités et particuliers..., il n'en a plus aucune par rapport à l'Etre Infini, qui est la Cause et n'a pas de cause...

C'est le contraire que M. Fleury devrait dire. Le mot « possible » est indéterminé. Il revêt, par rapport à la manifestation, un caractère de « *potentialité* » : aptitude à un certain développement par quoi le devenir disperse en phénomènes une série de facultés qui s'actualisent de cause à effet. Au point de vue métaphysique, « les possibilités envisagées dans l'état principiel et non manifesté, ne sauraient aucunement être regardées comme potentielles (1) ».

On ne saurait aborder, ici, le chapitre des concordances symboliques et initiaques reliant les religions à la tradition. Qu'il nous suffise de rétablir, par delà l'ontologie confessionnelle, la permanence nécessaire du Non-Etre. Cet « ultravague fantôme » de M. Fleury constitue l'insondable liberté de tout possible. A son défaut, l'Etre demeurerait esclave de sa propre création, premier terme d'une série qualitative, pôle de l'inéluctable dualité Esprit-Matière.

Malgré tout le respect qui se doit à l'orthodoxie romaine, l'inflexible logique de la Voie transcendante nous refuse d'affirmer, comme M. Fleury, que « le Dieu chrétien répudie toute compromission avec l'Ishwara védique », lequel est à la fois solidaire de l'Infini et subordonné à la Non-Dualité inexpressible. Exprimons celle-ci par le mot Dieu, pour la quiétude des consciences en alerte.

(1) *L'Homme et son devenir,* p. 53.

Certes, nul souci de prosélytisme ne saurait s'associer à la doctrine universelle du Védanta, mais du moment qu'à « cette » tradition, à « cette » métaphysique, M. Fleury estime avoir infligé de « sensibles coups », il nous fallait démontrer que contre « la » Tradition et « le » métaphysique, nul ne peut hasarder que des *coups sensibles* et, comme tels, trop courts, infiniment!

LUDOVIC DE GAIGNERON.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Stéphane Faugier: *Le mariage de Raëa-Sonapan;* Baudinière. 12 »

Jules Gautier : *Jonques et pagodes. La Chine illustrée.* Avec de nombreuses illust.; Edit. J. Le Marigny, La Seyne-sur-Mer. » »

Claude-Maurice Robert: *Dans le silence et la lumière;* Soubiron, Alger. » »

Cinématographie

Gérard de Lacaze-Duthiers: *Mauer*, film; Piton. 7 50

Esotérisme et sciences psychiques

Paul Chapuy: *Les miracles;* Dorbon aîné. » »

Histoire

Robert Demoulin: *Les journées de Septembre 1830 à Bruxelles et en province*, étude critique d'après les sources; Droz. » »

Georges Gaudy: *Le destin de la France d'après des prophéties ignorées;* les Œuvres françaises, 11, rue de Sèvres, Paris. 10 »

Robert Sencourt: *Napoléon III, un précurseur*, traduit de l'anglais par Luce Clarence; Plon. » »

Jean Théry: *Cambacérès archichancelier de l'Empire.* Avec un portrait; Berger-Levrault. 18 »

Linguistique

Docteur Jean Lacassagne: *L'argot du « milieu »*, 2e édition avec la collaboration de Pierre Devaux. Préface de Francis Carco; Albin Michel. 15 »

Littérature

Ausone: *Œuvres en vers et en prose*, traduction nouvelle de Max Jasinski; Garnier, 2 vol. 30 »

Ferdinand Bac: *Les Ministres de la IIIe République. De Monsieur Thiers au Président Carnot.* Souvenirs de jeunesse; Hachette. 15 »

Raymond Escholier: *Victor Hugo et les femmes.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75

Fernand Fleuret : *De Ronsard à Baudelaire;* Mercure de France. 15 »

François Fosca: *Histoire des Cafés de Paris.* Avec des illustrations; Firmin-Didot. 15 »

A. Mabille de Poncheville : *Valentin Conrart, le père de l'Académie française.* Avec un portrait; Mercure de France. 12 »

Plaute: *Comédies.* Tome III: *Cistellaria, Curculio, Epidicus.* Texte établi et traduit par Alfred Ernout; Belles-Lettres. 30 »

R. Rumilly: *Papineau;* Flammarion. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Général J. Rouquerol: *Le Chemin des Dames*, 1917. Avec 9 croquis et 10 gravures h. t.; Payot. 18 »

Philosophie

D. Draghicerco: *Vérité et révélation. II: Vers une nouvelle idée de Dieu;* Alcan. 40 »

Philippe Fauré-Frémiet: *Pensée et re-création;* Alcan. 12 »

Patrice Georgiadis: *De Freud à Platon ;* Fasquelle. 12 »

Poésie

Georges Fourest: *Le géranium ovipare;* Libr. Corti. » »

Louis Gueuning: *Appassionata ;* La Flûte de Pan, Braine-le-Comte, Belgique. » »

Yvonne Lenoir: *Romances*. Avant-propos de Blanche Vogt; Nouv. Editions Latines. 12 »

Préhistoire

Lucien Lévy-Bruhl: *La mythologie primitive, Le monde mythique des Australiens et des Papous*. Avec 4 planches h. t.; Alcan. 40 »

Questions militaires et maritimes

Colonel P. Vauthier: *La doctrine de guerre du général Douhet*. Préface de M. le Maréchal Pétain; Berger-Levrault. 18 »

Questions religieuses

Antoine Lestra: *Le Père Chevrier*. Avec une lettre de S. E. Le Cardinal Maurin, archevêque de Lyon et de Vienne, primat des Gaules; Flammarion. 12 »

Roman

Charles Dickens: *Le grillon du foyer* suivi de *Cantique de Noël*, traduit de l'anglais par Charlotte et Marie-Louise Pressoir; Nelson. 7 50

Henri Doris: *Les amours de Nénette;* Figuière. 12 »

Dostoïevsky: *L'Adolescent*, traduit par Pierre Pascal. (Coll. Les classiques russes); Nouv. Revue franç. 20 »

Luc Durtain: *Yagouta aux cavaliers;* Flammarion. 12 »

Raymond Escholier: *Maripepa;* Albin Michel. 15 »

Fernand Fleuret: *Au temps du bien-aimé;* Les Ecrivains associés. » »

Maurice Marrou: *Jean-Pierre l'oiseleur;* Nouv. Revue franç. 15 »

Peter Neagoé: *Tempête*, récits, traduits de l'anglais par Victor Llona; Albin Michel. 15 »

Claude Orly: *L'erreur*. Préface de M. Edouard Estaunié; Albin Michel. 15 »

René Pujol: *La résurrection de M. Carme*, roman policier; Edit. de France. 6 »

Pouchkine: *Récits*, traduits par André Gide et Jacques Schiffrin. (Coll. Les classiques russes); Nouv. Revue franç. 15 »

Rachilde et J.-J. Lauzach: *L'Aérophage;* Les Ecrivains associés. » »

Louis de Robert: *Le chemin de la fortune;* Flammarion. 12 »

Hélia de Ruffi; *Albums;* Tallandier. 12 »

Violette Tréfusis : *Broderie anglaise;* Plon. 12 »

Marguerite Yourcenar: *La mort conduit l'attelage;* Grasset. 12 »

Colette Yver: *Les deux cahiers de Pauline;* Calmann-Lévy. 12 »

Sciences

Georges Bohn: *Vertébrés supérieurs (oiseaux et mammifères)*. (*Leçons de zoologie et biologie générale*, VII); Hermann. » »

Charles Fabry: *Physique et astrophysique;* Flammarion. 12 »

Frank H. Hankins: *La race dans la civilisation. Une critique de la doctrine nordique*. Préface du Dr Georges Montandon; Payot. 25 »

Sociologie

Marcel Braibant: *D'abord la terre. Le salut par les paysans;* Denoël et Steele. 6 »

Divers: *Annales sociologiques. Série D: Sociologie économique;* Alcan. 30 »

Maurice Imbard: *Ordre et anarchie;* Piton. 5 »

Docteur Létinois: *Etude démographique sur Corvol l'orgueilleux,* Nièvre; Revue du Centre. 6 »

Jean Marquès-Rivière: *L'organisation secrète de la Franc-Maçonnerie;* Baudinière. 12 »

René Martin: *Le vrai visage de l'Alsace: La vie et l'œuvre de Charles Dolfus* (*Mulhouse* 1827-*Paris* 1913; Berger-Levrault. » »

Henri du Passage S. J.: *Morale et capitalisme;* Flammarion. 12 »

R.-M. Pedretti : *En l'an 2100,* conte tiré du livre *Contes explosifs;* Chez l'auteur, 42, rue Lamarck, Paris. » »

R.-M. Pedretti: *Soleil, mon père;* Pad, 42, rue Lamarck, Paris. » »

Varia

Annuaire illustré des Maisons de Santé. Guide de tous les Etablissements médicaux et de retraite, français et étrangers, privés et publics; Publications médicales et scientifiques, 11, rue Servandoni, Paris. 25 »

Edouard Champion: *La Comédie-Française, années* 1933 *et* 1934; S. n. d'édit. 90 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Paul-Redonnel. — Mort de Jules Lévy. — Un syndicat de peintres restaurateurs. — Cinquantenaire du docteur Georges Camuset. — Une clef des romans de Tolstoï. — Sur Villiers de l'Isle-Adam et quelques autres. — Une lettre du colonel Godchot. — Marie-Louise vue par Marceline Desbordes-Valmore. — Sur quelques vers de M. Henri de Régnier. — Reliques verlainiennes. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de Paul-Redonnel. — Cette mort, survenue le 21 février dernier, a rappelé aux artistes et aux lettrés un vétéran des temps héroïques du Symbolisme. Paul-Redonnel appartenait à cette génération qui, vers 1890, était en pleine jeunesse et chantait la poésie sur des modes nouveaux, à la suite de Verlaine et de Mallarmé. Redonnel fut secrétaire de la *Plume* sous la direction de Léon Deschamps, et son recueil, *Les Chansons éternelles,* où il célébrait l'amour avec une vibrante sensualité en des poèmes colorés et subtils, fut illustré par un grand nombre d'artistes de talent (1898).

En 1890, il avait fondé la revue *Chimère,* dont il fut directeur et rédacteur en chef et où collaborèrent maints écrivains célèbres ou qui devaient le devenir : Verlaine, Verhaeren, René Ghil, Jules Renard, Maurice du Plessys, etc., etc.

Après cette période active et brillante, Redonnel publia peu, mais cependant il continuait d'écrire. Il s'intéressait aux sciences ésotériques, et sa signature a souvent figuré dans la revue le *Voile d'Isis.* En 1930, il donna aux éditions de la Centaine une très bonne traduction de l'espagnol, la *Chronique plaisante de Don France-*

sillo de Zuñiga, secrétaire, domestique, favori et prédicateur de l'Empereur Charles-Quint.

Redonnel laisse des mémoires inédits dont il faut souhaiter la publication, car ils contiennent certainement des pages intéressantes sur les milieux littéraires auxquels leur auteur avait été mêlé.

Nature très sympathique, Redonnel était essentiellement poète, avec les qualités élevées et les touchants défauts qu'évoque ce mot. Incapable d'intrigues intéressées, il vivait dans l'idéal beaucoup plus que dans la vie pratique, avec une sorte de candeur native que l'âge n'avait pas desséchée et qu'on rencontre rarement aujourd'hui; car la dureté de ce temps interdit aux poètes eux-mêmes d'être des rêveurs. — L. M.

§

Mort de Jules Lévy. — Une longue redingote noire, une cravate blanche, un chapeau melon, un gros portefeuille sous le bras : c'était l'humoriste Jules Lévy, homme de lettres et auteur dramatique, mort en son logis de Villiers-sur-Marne, le 3 mars, à 78 ans (il était né à Paris en 1857). Il laisse une trentaine de volumes et de pièces de théâtre dont les plus connus sont ses *Gaietés de la correctionnelle* publiées dans la « Collection des auteurs gais » de Flammarion (1902), et, en collaboration avec Georges Courteline, *le Commissaire est bon enfant* (1899).

Son activité était grande. Son obligeance aussi et son dévouement à ses confrères. Dans une notice qu'il rédigea pour un annuaire, il mentionna qu'il était « vice-président de quatre sociétés professionnelles et membre de quarante-trois autres ». Il avait été également éditeur, conférencier, animateur des *Incohérents*, expositions et bal, des *Hydropathes*, des *Hirsutes* et, en dernier lieu, du déjeuner *En souvenir de...*, qui avait pour objet de « faire revivre, une journée au moins, les amis d'autrefois auxquels pleine justice n'a pas été rendue ». Il était encore récemment secrétaire du Syndicat des Gens de Lettres, et il est resté jusqu'à la fin secrétaire perpétuel de l'Académie de l'Humour français.

Pour évoquer la période d'aimable fantaisie qu'il représentait, — et où l'art trouva son compte, — on se reportera à son dernier volume, *les Hydropathes* (Paris, Delpeuch, 1928), une anthologie qui va, dans l'ordre alphabétique, d'Alphonse Allais à Léon Valade, en passant par Charles Cros, Emile Goudeau, Haraucourt, Georges Lorin, Marsolleau, Moréas, Richepin, et bien d'autres! La préface de Jules Lévy pour ce recueil a, comme il le souhaitait, la valeur

d'un petit document d'histoire littéraire écrit avec bonne humeur et sincérité.

Ses obsèques ont eu lieu au Père-Lachaise le mercredi 6 mars. — L. DX.

§

Un Syndicat de Peintres restaurateurs, qui a pour président d'honneur M. Georges Lecomte, de l'Académie Française, vient d'être fondé, dans le but de concourir à la bonne conservation des tableaux de nos musées et de nos collections. Trop souvent, en effet, des travaux qui exigent une longue spécialisation sont confiés à des incompétences, voire à de simples rentoileurs ou encadreurs.

On peut dire avec assurance à ce sujet, déclare M. Paul Mignon, président du Syndicat, que le Louvre est le moins bien conservé de nos musées, et il nous suffira d'affirmer que l'*Angelus* de Millet ne possède plus un décimètre carré de la main du maître pour montrer toute l'étendue du mal.

Quant à l'exposition du Petit-Palais, ajoute-t-il, la restauration du *Saint Grégoire* de Rubens n'est pas la meilleure dans les œuvres, en général bien traitées, du musée de Grenoble. Le moins qu'on en puisse dire est que les tonalités comme les plis des draperies ont été singulièrement durcis.

Le Syndicat est d'accord pour proposer un examen spécial à l'accession au métier, et il exige lui-même de ses adhérents la production d'un chef-d'œuvre, selon l'ancienne coutume corporative.

Le siège du Syndicat est 3, rue Hautefeuille.

Une Confédération des restaurateurs d'art est en formation.

§

Cinquantenaire du Docteur Georges Camuset. — Le docteur Georges Camuset, qui mourut à Paris, il y a un demi-siècle (le 5 mars 1885), à 45 ans, était un savant ophtalmologiste, membre de la Société de Médecine de Paris et qui avait introduit en France la vaseline. Mais son titre de gloire littéraire fut la publication, un an avant sa mort, des *Sonnets du Docteur,* recueil d'une quarantaine de pièces d'inspiration bouffonne et de style parnassien, sur la médecine, la maladie, les malades, les remèdes, etc. Dans ce recueil on trouve, hors série, le fameux « Homard à la Coppée », le pastiche si souvent cité. Il y eut de belles rééditions des *Sonnets du Docteur,* notamment en 1888, avec deux dessins de Rops, en 1926 avec des eaux-fortes de Laboureur; et, en 1932, huit sonnets (*Le raccommodage, Bonbon laxatif, Le spéculum, Maladies secrètes, Auscultation, Ecchymoses, Massage, Du signe certain de la mort*) furent réimprimés pour les Laboratoires Méta-

dier, de Tours, avec d'amusantes illustrations de Joseph Hémard.

Jules Claretie, dans sa « Vie à Paris » (*Le Temps*, 7 mars 1885), trace cette silhouette du médecin poète:

Georges Camuset habitait Dijon et il y avait son cabinet d'oculiste. Mais c'était un Parisien né (bien qu'originaire de Lons-le-Saulnier), un Parisien par le tour d'esprit, la bonne grâce un peu narquoise. Il portait des lunettes comme si l'habitude de guérir la vue avait fatigué la sienne. Un joli sourire dans un visage grassouillet, à la Monselet, donnait à ce très aimable docteur un aspect de bonté et de santé. Clairin l'a croqué en médecin de Molière, enfourchant Pégase, le bonnet pointu en tête et la lyre à la main. Il était lettré jusqu'aux ongles...

Dans un de ses sonnets, Camuset se plaint de voir sa profession un peu encombrée:

Dix-huit cents médecins sous le ciel de Paris
Parmi les maux humains répandent des formules:
Les uns, cœurs généreux ou martyrs ridicules
Du dévouement sans borne et du labeur sans prix;

Les autres professant un élégant mépris
Pour le client naïf qu'ils gorgent de granules;
En haut quelques savants, princes, principicules;
En bas quelques rêveurs, des sots, des incompris!

Que dirait-il aujourd'hui où l'on compte à Paris — chiffres officiellement communiqués par la Préfecture de la Seine — 4.927 médecins, non compris les chirurgiens et les dentistes? — L. DX.

§

Une clef des romans de Tolstoï. — Le dernier numéro de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* contenait ceci :

Clef des héros des romans de Tolstoï. — L'éditeur Stock en publiant, avant la guerre, une édition des traductions de Tolstoï, avait annoncé un dernier volume contenant la clef de certains personnages. Ce volume n'a jamais paru.

A quelles sources l'éditeur comptait-il puiser? Ces sources existent-elles en publication française ou russe?

Celles concernant les personnages de « Enfance, adolescence et jeunesse » m'intéressent particulièrement.

Certaines nouvelles, censurées en Russie, jusqu'en 1917, telles que *Hadji-Mourad*, ont-elles été traduites en français?

E. N. F.

A cette question, les renseignements suivants nous sont fournis.

L'édition Stock des œuvres complètes de Tolstoï avait été entreprise en plein accord avec le grand écrivain russe, qui avait imposé ses conditions à l'éditeur. Ces conditions étaient :

1° Traduction *littérale* et non adaptation, ni modifications au style de Tolstoï qui, même en russe, laisse à désirer, paraît-il ; 2° choix du traducteur par l'auteur; 3° traduction faite sur les manuscrits originaux — non expurgés par la censure russe — communiqués par les deux mandataires de l'écrivain, MM. Birukoff et

Tcherkhoff; 4° revision et approbation des épreuves par lesdits mandataires; et 5°, enfin, édition au prix de vente le moins élevé possible (en fait : 2 fr. 50 pour des volumes de plus de 400 pages sur un papier assez joli et orné d'une gravure hors-texte).

L'éditeur n'avait pas à rechercher des documents qui lui étaient fournis par Tolstoï lui-même, par l'intermédiaire de ses deux amis.

Quant à *Hadji-Mourad*, il en a paru une traduction française dans la Collection Nelson.

§

Sur Villiers de l'Isle-Adam et quelques autres.

Cher monsieur Vallette,

M. Stock mentionne (1) la collaboration de Dumas fils aux *Danicheff*. En 1880, quatre ans après la première, cette histoire semblait imprécise, Dumas ne confirmant rien, les échotiers et courriéristes insinuant que l'auteur célèbre avait prêté son expérience théâtrale à un inconnu: des retouches et quelques traits, évidemment « étincelants ». Villiers de l'Isle-Adam, ami d'Alexandre Dumas fils, — il lui dédia *la Révolte*, laquelle, dit-il, « n'aurait même pas vu la lumière sans sa violente intervention », au Vaudeville, le 6 mai 1870, — et aussi Scholl, pourtant homme de théâtre, ne soupçonnaient certes pas une collaboration réelle. J'avoue avoir négligé une enquête approfondie à cet égard. Mais l'auteur du scénario initial était Russe et ne se dénommait pas seulement Pierre Corvin. On lit, au tome X du *Catalogue général de la Librairie française* de Lorenz, paru en 1887, à la page 333:

Pierre Newski. — Pseudonyme de M. Corvin de Kroukowsky, auteur dramatique russe, habitant Paris, conseiller aulique de l'Empereur de Russie, ancien capitaine de lanciers dans l'armée russe, né à Nijni-Novgorod (Russie), en 1844. Auteur des *Danicheff*. Quoique l'affiche ne l'ait pas dit et que le titre de la brochure ne le dise pas non plus, il est notoire qu'Alexandre Dumas fils a collaboré à cette pièce.

Dans le même tome, page 371, Lorenz enregistre des investigations bio-bibliographiques sur le dramaturge Parodi.

D. Alexandre Parodi. — Poète et auteur dramatique français, inspecteur adjoint des bibliothèques municipales de Paris et la Seine, né d'une famille italienne, à La Canée (île de Candie), en 1842, naturalisé Français en 1881.

La lettre publiée dans le *Mercure* du 1er février, ne pouvait tenir compte, en janvier 1880, d'un fait survenu l'année suivante. L'aventure du *Nouveau Monde*, échouant dans une pâtisserie, m'avait été relatée par Pierre Quillard et Remy de Gourmont. Cette version fut accueillie par M. Alexis von Kraemer, dans sa thèse finlan-

(1) Voyez *Mercure de France*, 15 février 1935, pp. 217-218.

daise sur Villiers de l'Isle-Adam, soutenue en décembre 1900 et imprimée à Helsingfors. Il écrit, page 23:

L'éditeur de Villiers, tout à fait inconnu, Richard et Cie, fit faillite et vendit tout son fonds à un pâtissier de la rue de Rivoli, comme papier d'emballage. *Le Nouveau Monde* s'y trouvait. Cependant le drame de Villiers fut sauvé par quelques jeunes gens qui achetèrent pour quelques sous le volume qui allait se perdre. Le bruit se répandit qu'on pouvait encore se procurer ce livre qui devenait rare et dont le prix monta à quatre francs. L'édition fut sauvée.

Et M. Alexis von Kraemer note, en bas de page: « Je tiens ces renseignements de M. Remy de Gourmont lui-même. » Pâtissier ou confiseur? Voilà la question. M. Henri de Régnier, depuis longtemps, inclinait pour le confiseur. Dans l'une de ses « Semaines dramatiques », feuilletons inédits en librairie, il consignait l'épisode, le 26 septembre 1910, au *Journal des Débats:*

Qu'advint-il à la faillite du sieur Richard? Je l'ignore. Quelques années après, les exemplaires non vendus du drame étaient devenus la propriété d'un confiseur de la rue de Rivoli. C'est là que les admirateurs de Villiers, connaissant le précieux dépôt, allaient se fournir. Le brave confiseur vendait indifféremment un sac de pralines ou un *Nouveau Monde.* L'exemplaire coûtait cinq francs. Le mien a cette origine. Je n'allai pas en personne chez le confiseur-bouquiniste, ce fut un ami — le charmant poète Ephraïm Mikhaël ou le solide prosateur Bernard Lazare, je ne sais plus au juste — qui se chargea de la commission.

Il n'est pas inutile d'apprendre aujourd'hui les raisons qui acheminèrent le volume du passage de l'Opéra aux arcades de Rivoli, mais Richard a pu éditer d'autres choses, occasionnellement: je possède, issue de ses presses quelques semaines avant la mort de *L'Enfermé,* une brochure de quarante pages, d'Auguste Blanqui, *l'Armée esclave et opprimée.* L'anecdote sur Coquelin cadet patronnant les *Contes cruels* m'a été confiée, chez Mme A. Osmont, par Marc de Montifaud, avec d'autres curieux souvenirs qui n'avaient pas leur place dans des notes succinctes. M. Alexis von Kraemer a entendu, par ailleurs, une confidence identique:

Presque en même temps, note-t-il à la page 25 de sa thèse, paraissait un premier recueil de contes, *Contes cruels,* chez Calmann Lévy, grâce à une lettre de recommandation de Coquelin cadet, qui avait discerné en Villiers un talent qui promettait.

Votre respectueusement dévoué,

MARCEL LONGUET.

§

Une lettre du colonel Godchot.

Saint-Cloud, le 28 février 1935.

Mon cher Directeur,

Je viens de lire la Revue de la Quinzaine de M. Gabriel Brunet (*Mercure de France,* 1er mars) où je vois son résumé de l'ouvrage de M. Robert Goffin, *Sur les traces d'Arthur Rimbaud.*

M. Goffin n'a rien découvert.

1° J'ai publié, il y a quelques années, les résultats des *Palmarès* de *toute la vie collégiale de Rimbaud.*

2° J'ai discuté, depuis longtemps, en étudiant le lancement des œuvres de Rimbaud, cette lettre d'Isabelle du 19 décembre 1891.

3° Je viens, *après* le *Mercure* et M. Vaillant, de mettre au point les affirmations du Dr Beaudier.

M. Goffin *n'a rien trouvé* sur *les traces de Rimbaud,* mais sur *les traces des autres.*

Quand on parle d'un sujet, il faut toujours se demander : « Quelqu'un en a-t-il parlé avant moi? » et chercher.

Vous seriez aimable de communiquer ma lettre à M. Gabriel Brunet, et de la publier, si vous le jugez bon. Je ne mets pas les dates de mes articles pour ne pas allonger ma réclamation... légitime, je crois.

Avec mes salutations distingués. — GODCHOT.

§

Marie-Louise vue par Marceline Desbordes-Valmore. — Au moment où sont exposées les lettres de Napoléon à Marie-Louise, il n'est pas sans intérêt de rappeler la curieuse silhouette de l'ex-impératrice, tracée par Marceline Desbordes-Valmore en 1838.

Dans le courant de cette année-là, le mari de Marceline faisait partie d'une troupe ambulante qui devait jouer à Milan à l'occasion du couronnement de l'empereur Ferdinand comme roi de Lombardie. Marceline l'accompagnait. De ce voyage, il est resté des lettres, des poésies et un fragment d'album demeuré inédit jusqu'en 1910 et que publia (16 juin 1910), dans le *Mercure de France,* M. B. Rivière.

A la fin du mois d'août, Marceline vient de voir, au théâtre de Milan, Marie-Louise et elle écrit:

Nous avons vu [l'une] des plus tristes choses de ce monde (pour moi, du moins), Marie-Louise, plus âgée que son âge, malgré sa parure élégante et son bonnet de jasmins, l'inexplicable Marie-Louise, dont le cœur demeure impénétré, dont la physionomie impassible ne trahit pas une émotion. J'étais émue, moi, en passant forcément si près d'elle dans le corridor étroit où sa loge touchait la nôtre que sa robe m'effleura, quand je cherchai, je l'avoue, et pour la première fois de ma vie, à voir en face une personne qui cherchait à se cacher dans une loge humble et sans lumière. Mais le prince de Metternich, et surtout sa livrée blanc et or, l'avait trahie. Mlle Mars, à qui je courus apprendre que le bras qu'elle touchait était celui de Marie-Louise, fit tout ce qu'il était possible de faire d'effort, sans manquer aux convenances, pour faire retourner un peu cette femme immobile. Elle n'ent vint pas à bout. Quand je la vis se lever pour sortir, je me trouvai comme malgré moi sur son passage, entre ces deux [manque]qui veillaient à la porte de sa loge. Elle se courbait en

marchant comme pour chercher les marches de l'escalier à peine éclairé qu'elle allait descendre. Sa robe blanche, très légère et très ample, m'effleura. Sa figure me parut très longue et très colorée, mais douce et calme. Il me passa quelque chose devant les yeux dans ce moment, qui me saisit. Je vis l'Empereur mort et le Roi de Rome, également comme une ombre, qui la suivaient dans ce froid corridor, et il me fut difficile de rester jusqu'à la fin de *Jane de Naples*, dont elle n'avait pu supporter peut-être le terrible dénouement.

§

Sur quelques vers de M. Henri de Régnier.

Semur, 16 février 1935.

Monsieur le Directeur,

Dans sa livraison du 15 février, le *Mercure* publie une étude de M. Dérieux consacrée à l'œuvre de M. de Régnier. Page 20, l'auteur cite ces vers qu'il attribue au poète:

> Le vrai sage est celui qui fonde sur le sable,
> Sachant que tout est vain *qui n'est pas* éternel,
> Et que même l'amour *n'est guère plus* durable
> Que le *parfum* du vent et la couleur du ciel.

Cette stance est la première du poème de *La Sandale Ailée*, intitulé *Sentence*. Voici le texte qu'en donne l'édition du *Mercure:*

> Le vrai sage est celui qui fonde sur le sable,
> Sachant que tout est vain *dans le temps* éternel
> Et que même l'amour *est aussi peu* durable
> Que le *souffle* du vent et la couleur du ciel.

Ne croyez-vous pas, Monsieur, que le *Mercure* serait agréable à M. de Régnier en rétablissant dans sa pureté un texte qui n'a pas gagné à être cité de mémoire? Car je pense que la citation de M. Dérieux a été faite de mémoire et ne se réfère pas à une première version — moins heureuse — du poème.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc. — ED. MORIN.

M. Henry Dérieux, auquel nous avons communiqué la lettre qui précède, nous a adressé la réponse suivante:

Cher Monsieur,

Je m'empresse de vous retourner la lettre que vous m'avez communiquée et dans laquelle votre correspondant, M. Morin, s'étonne des variantes qu'il a trouvées dans une citation de mon article sur Henri de Régnier.

Sur un seul point votre correspondant a raison.

Dans le vers 4 de cette stance:

> Que le *parfum* du vent et la couleur du ciel

le mot *parfum* est une erreur de copie, un *lapsus calami*; c'est: le *souffle* qu'il faut lire.

Je m'en excuse auprès du poète, auprès de vous et du lecteur.

Sur les deux autres points, je n'ai fait que suivre les corrections apportées par Henri de Régnier lui-même au texte publié dans la *Sandale Ailée,* en 1905.

En 1908, en effet, donnant un autographe qui a été reproduit en tête du petit volume de Jean de Gourmont, que vous avez publié (*H. de Régnier et son œuvre*), le poète corrigeait le vers 3 qui, au lieu de:

Et que même l'amour *est aussi peu* durable

devenait:

Et que même l'amour *n'est guère plus* durable

Plus tard, en 1921, dans l'édition de ses *Œuvres* (dans votre « Bibliothèque choisie »), au tome II (la *Sandale Ailée,* le *Miroir des Heures*), il corrige le vers 2 qui, étant d'abord::

Sachant que tout est vain *dans le temps* éternel

devient:

Sachant que tout est vain *qui n'est pas* éternel

Je n'ai donc rien improvisé et me suis contenté de suivre les corrections que le poète a apportées à son texte primitif, après mûre réflexion certainement si j'en juge par les dates: et le texte donné n'est donc pas un texte *ancien,* mais au contraire un texte *plus récent.*

Ceci me dispenserait de toute autre justification.

J'ajouterai cependant que, si je ne m'en suis pas tenu au texte de la *Sandale Ailée* de 1905, c'est que ces corrections postérieures, soigneusement relevées par moi en vue de mon étude, m'ont paru l'une et l'autre excellentes.

Sachant que tout est vain qui n'est pas éternel

est d'une autre frappe, à mon sens, que: *dans le temps éternel,* et répond également en écho à un vers célèbre de Leconte de Lisle:

Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel?

De même, dans:

Et que même l'amour n'est guère plus durable

au lieu de: *est aussi peu durable,* je préfère le tour par la négative: *n'est* guère plus *durable,* qui sent de plus près la vie. Car, enfin, la passion d'aimer, si brève et fugace qu'on la suppose — et qu'elle soit! — a tout de même quelquefois un peu plus de durée

Que le souffle du vent et la couleur du ciel!

Elle est peu durable, mais elle l'est, tout de même, un peu plus... D'où l'expression, adéquate: *n'est guère plus durable...*

Excusez ces gloses, que légitime dans une certaine mesure, je crois, l'observation présentée, et veuillez agréer, etc. — HENRY DÉRIEUX.

§

Reliques verlainiennes. — Le libraire Martin Breslauer, à Berlin, annonce, dans son dernier catalogues, de « précieuses reliques de Paul Verlaine » : un exemplaire de *Sagesse*, 3e édition, revue et corrigée, Paris, 1893; un de *Jadis et Naguère*, nouvelle édition, Paris, 1891, et un des *Poètes maudits*, nouvelle édition, ornée de six portraits par Luque, Paris, 1888.

De ces trois ouvrages, reliés luxueusement en un seul volume, le premier, *Sagesse*, porte une dédicace signée par Verlaine, peu avant sa mort :

A. M. le Comte de..., hommage bien sympathique de cet exemplaire par moi annoté en entier. — P. Verlaine.

Et le volume entier ne contient pas moins de 141 lignes autographes du poète. On lit par exemple, dans *Sagesse* :

Fait à Arras (Pas-de-Calais), un après-midi chez ma mère, vers septembre 1875.

A propos d'Arthur Rimbaud, Arras, septembre ou octobre 1875. Après coup, je me suis aperçu que cela pouvait s'appliquer à « poor myself ! »

Stickney. Eté de 1875 en revenant d'avoir communié à l'église catholique de Boston.

Paris, octobre 1875 (après une sévère confession).

A propos de l'expulsion des Jésuites. Au lendemain du jour.

Pour ma femme séparée, depuis divorcée! Rethel 1879.

Bruxelles (Prison des petits Carmes, août 1878, après ma condamnation).

Dans *Jadis*, qui porte une dédicace à la même personne, une des pièces est ainsi datée :

Ecrit à la prison des petits Carmes, août 1873 (point à la pistole). Bruxelles, sur une feuille de papier à envelopper du fromage (reçu à la cantine) avec une allumette trempée dans du café, ...de la maison. — P. V.

Le catalogue Breslauer ne désigne pas le dédicataire. — J. G. P.

§

Le Sottisier universel.

DICTIONNAIRE NAZI. — ...Les squelettes de sauterelles oseront-ils se comparer à l'ossature des mammouths? — *Les Nouvelles littéraires*, 26 janvier 1935.

17 février 1673. — Mort de Molière, — un an, jour pour jour, après la mort de sa femme, Madeleine Béjart. — *Les Nouvelles littéraires*, 16 février.

Voici l'opinion d'Aldous Huxley, le célèbre biologiste anglais. — *Marianne*, 20 février.

Félicien Champsaur avait une illustre descendance, et ce n'est pas sans une certaine fierté qu'il rappelait François de Champsaur, duc de Lesdiguières, maréchal et connétable de France. — *L'Ordre*, 25 décembre.

Le prochain dîner des Escholiers qui a eu lieu hier soir, au Claridge, sous la présidence d'Emile Fabre, administrateur général de la Comédie-Française, sera suivi d'une soirée. — *Paris-Soir*, 21 février.

Ce 1er septembre 1638, les galères de Louis XIV s'élançaient à la rencontre, à l'assaut des galères espagnoles commandées devant Gênes par l'amiral Juan de Velasco. — *L'Ordre*, 10 janvier.

L'explication ne vaut pas pour ces cerveaux de chiens que l'on a vus, à Cleveland, émettre des rayons infrarouges. — *L'Œuvre*, 21 janvier.

La nation américaine a consommé, pendant la première année où les effets de l'abrogation de la prohibition se sont fait sentir et qui s'est terminée le 5 décembre courant, 1.647.000.000 de gallons (soit 6 milliards 225.660.000 litres) de bière, liqueurs et vins légaux... La consommation légale est de 136 milliards 619.886 gallons de moins qu'en 1918. — *L'Œuvre*, 27 décembre.

Peu après les incidents tumultueux du mouvement boulangiste, un arrêt de la Haute Cour de Justice, le 4 janvier 1900, vouait Déroulède et Marcel Habert à l'exil pour attentat contre la Sûreté intérieure de l'Etat, alors qu'ils avaient été acquittés par la Cour d'assises le 30 mai 1899. Déroulède, en compagnie de son lieutenant Marcel Habert, s'était porté, place de la Bastille, au devant des troupes qui revenaient de Longchamp, où le public avait applaudi à la traditionnelle revue du 14 juillet. Saisissant le cheval du général Roger par la bride, il tenta d'entraîner les soldats à l'assaut de la présidence de la République. — *Paris-Soir*, 12 janvier.

DES ADIEUX TOUCHANTS. — Hier, le quai de la gare du Nord était noir de monde au départ du Sud-Express. — *Le Jour*, 3 février.

M. Curty chargea les habiles inspecteurs Moulin et Lecouvé d'aller attendre Rodrigo à son retour de Cannes et de l'arrêter. Les deux malfaiteurs se mirent à l'affût et attendirent le sieur Rodrigo. — *L'Eclaireur de Nice*, 27 février.

§

Publications du « Mercure de France ».

DE RONSARD A BAUDELAIRE, par Fernand Fleuret. Vol. in-16, 15 fr. Il a été tiré 11 exemplaires sur pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 11, à 40 francs.

VALENTIN CONRART, LE PÈRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, par A. Mabille de Poncheville, avec un portrait de Conrart gravé sur bois par H. Gros, d'après la peinture de Le Fèvre. Vol. in-16, 12 fr.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCLVIII

—

CCLVIII N° 882. — 15 MARS

Le Gérant : **Alfred Vallette.**

Typographie Firmin-Didot, Paris — 1935

BULLETIN FINANCIER

Le mouvement de reprise qui s'était manifesté de manière sensible pendant les trois premières semaines de janvier a ralenti durant la dernière huitaine. Des « prises de bénéfice » ont pesé sur la cote à la veille de la liquidation de fin de mois, et bien que celle-ci ait été marquée par une détente des reports (tombés de 2 1/4 % à 2 % au Parquet).

Si la spéculation professionnelle s'est montrée plus circonspecte à la fin du mois écoulé, ce ne fut point parce que des événements fâcheux étaient survenus ou devaient être attendus. Non. Bien au contraire, les discussions soulevées par le dépôt et le vote du projet de loi autorisant le ministre des finances à porter de 10 à 15 milliards le maximum des Bons du Trésor ont démontré que ce relèvement d'une partie de notre dette flottante ne pouvait avoir que des avantages. En faisant appel plus largement au crédit à court terme, le Trésor n'aura plus à intervenir sur le marché des capitaux, par des emprunts à long terme, avant plusieurs mois. Son abstention doit donc entraîner cet abaissemeut du loyer de l'argent qui est une des conditions essentielles de la reprise des affaires. L'argent bon marché doit permettre à nos sociétés de réaliser des emprunts de conversion et d'alléger ainsi leurs charges financières, c'est-à-dire leur prix de revient.

D'autre part, le dépôt de certains projets de loi sur la protection de l'épargne, la réduction du temps de travail et les ententes de producteurs, n'a pu que stimuler la confiance. Ces projets montrent en effet que le gouvernement cherche par tous les moyens à réduire le chômage, combattre la thésaurisation et rétablir le rythme normal des affaires.

Les indications fournies sur le voyage à Londres de MM. Flandin et Laval ont remis au premier plan la question de la sécurité.

Par ailleurs, le désordre monétaire s'aggrave. Aux États-Unis, un arrêt de la Cour Suprême sur la validité de la clause-or a provoqué d'ardentes polémiques. Les dévaluateurs et les inflationnistes semblent perdre du terrain, tandis que les partisans d'une stabilisation du dollar par rapport à l'or deviennent plus nombreux. Or, de la stabilisation du dollar dépend celle de la livre sterling qui est le prototype de la monnaie internationale. Aucun doute n'est permis sur ce sujet; car, devant de récentes assemblées d'actionnaires, les dirigeants de grandes banques londoniennes ont déclaré qu'il convenait de prévoir un nouveau fléchissement du sterling et que le rétablissement d'un étalon monétaire international ne pourrait être effectué tant que le niveau des prix n'aura pas été modifié de façon que le franc et le dollar soient mieux en harmonie.

La réouverture de marchés étrangers, qui est nécessaire pour assurer à nos entreprises des débouchés suffisants, ne peut être ainsi escomptée avant que la question des rapports du dollar avec le franc et la livre n'ait été résolue. Les perspectives d'une reprise mondiale des affaires ne sont donc toujours pas nettes. Aussi, la spéculation boursière hésite-t-elle à s'engager.

Le redressement de la cote des valeurs françaises à revenu variable marque par ce fait un temps d'arrêt. Et, en raison des efforts que les pouvoirs publics doivent poursuivre en vue de réduire le taux de l'intérêt et de réaliser une « expansion de crédit », l'attention des milieux financiers devrait être retenue surtout par les valeurs à revenu fixe. A ce propos, il y a lieu de noter que la tenue de nos rentes et des obligations de chemins de fer reste des plus satisfaisantes. En revanche, les valeurs d'électricité ont montré une grande indécision.



Le Masque d'Or.